

**Léon Trotsky**

***Œuvres***

**Mai 1940**

## Sommaire

Communiqué de presse.....	4
Sur les plans expansionnistes du Japon.....	5
[Sur un travail historique].....	6
[Le point sur les archives].....	8
[Recommandation].....	9
Le Mémoire Tanaka.....	10
J'« avoue » avoir payé Laborde et C <sup>ie</sup> .....	20
[Des informations].....	21
À propos d'un allié « socialiste » de Chamberlain.....	22
[Problèmes de la vente des archives].....	23
Défi aux calomnieux.....	24
[La diffusion de la « Lettre aux travailleurs »].....	26
Toute l'histoire ne serait-elle donc que faute et échec ?.....	27
Manifeste de la IV <sup>e</sup> Internationale sur la guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale.....	31
Présentation.....	31
Introduction.....	31
Les causes générales de la guerre actuelle.....	31
Lénine et l'impérialisme.....	32
Les causes immédiates de la Guerre.....	33
Les États-Unis.....	34
La Défense de « la Patrie ».....	36
La « Lutte pour la Démocratie ».....	37
Les Mots d'ordre de guerre des nazis.....	38
La prépondérance allemande.....	39
« Le Programme de Paix ».....	40
Défense de l'U.R.S.S.....	41
Pour le renversement révolutionnaire de la clique bonapartiste du Kremlin.....	43
Les Peuples coloniaux dans la guerre.....	44
La grande leçon de la Chine.....	45
Tâches de la révolution en Inde.....	45
L'Avenir de l'Amérique latine.....	47

La Responsabilité des dirigeants ouvriers traîtres dans la guerre.....	47
La II° Internationale.....	48
La III° Internationale.....	49
La Social-démocratie et les Staliniens dans les colonies.....	50
Centrisme et Anarchisme.....	51
Les Syndicats et la Guerre.....	52
La IV° Internationale.....	52
Notre Programme est fondé sur le bolchévisme.....	53
Nous avons subi l'épreuve.....	53
La Révolution prolétarienne.....	54
Le Problème de la Direction.....	55
Socialisme ou Esclavage.....	56
Que faire ?.....	57
Les Ouvriers doivent apprendre les arts militaires.....	57
Ce n'est pas notre guerre.....	57
[Excuses...].....	59
Lettre au procureur général du Mexique.....	60
Accusateurs ou accusés ?.....	64
[Sur le manifeste de la IV°].....	65
[Une enquête qui s'égaré...].....	67
Lettre au chef de la police.....	69

# Communiqué de presse

I° mai 1940

---

Déclaration téléphonée à la presse (4843), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Dans sa très importante déclaration devant la commission sénatoriale des affaires navales, le 22 avril, le contre-amiral. J. K. Taussig<sup>1</sup> a fait référence au fameux Mémoire Tanaka<sup>2</sup> exposant l'objectif japonais de domination mondiale. La presse américaine a rappelé à cet égard que les Japonais avaient toujours assuré avec insistance que le Mémoire Tanaka était « un faux chinois » . M. Trotsky a exprimé à son correspondant son étonnement de cette confiance excessive dans les démentis japonais. M. Trotsky connaît très bien l'origine de ce document, dont le premier photostat passa par ses mains. M. Trotsky écrit un article sur cette question, qui reposera sur ses dossiers et ses souvenirs personnels.

---

1 Joseph Kneffer *Taussig* (1877-1947), d'origine allemande, diplômé de l'École navale en 1899, contre-amiral en 1931, avait commandé ensuite la 3° Flotte.

2 Le baron Giichi *Tanaka* (1863-1929), officier de carrière au Japon, sous-chef de l'état-major général en 1915, ministre des Affaires étrangères et Premier ministre de 1927 à sa mort, était réputé auteur d'un « mémoire » en 1927.

# Sur les plans expansionnistes du Japon

1<sup>er</sup> mai 1940

---

Source : *Quatrième Internationale* n° 31, août-septembre 1946. Corrections d'après le texte anglais, dont celui-ci semble être une traduction.

---

Mon cher Chris,

Savez-vous ce que c'est que le « Mémoire Tanaka » ? J'attire votre attention sur ce document très discuté et de la plus grande importance. Il me semble qu'il a été publié aux États-Unis pour la première fois, vers la fin de 1923 ou dans le courant de l'année 1924, certainement guère plus tard<sup>1</sup>. Dans quel journal ? J'imagine que ce fut dans un journal d'importance secondaire, car les publications connues furent effrayées de l'importance diplomatique de ce document, surtout du point de vue des relations entre les États-Unis et le Japon, et elles penchèrent plutôt pour la version selon laquelle le document était un faux. Cette version est mensongère, le document n'est pas un faux, il est tout à fait authentique en dépit des démentis japonais.

Le vice-amiral Taussig en fit mention devant la commission du Sénat le 22 avril, mais le *New York Times* rappela à ses lecteurs que le « prétendu » mémoire Tanaka était, selon les Japonais, un faux.

Je voudrais maintenant faire la preuve dans la grande presse que ce document, dont je connais fort bien les origines, est on ne peut plus authentique. Mais pour aider ma mémoire et mes archives personnelles, j'ai besoin d'une enquête sur le sort qui fut fait à ce document dans la presse américaine : sa date de parution et dans quel organe il fut publié ; la réaction que sa publication provoqua dans la presse et dans l'opinion publique ; les discussions au sujet de son authenticité, etc... J'aurais également besoin du texte anglais lui-même.

Pouvez-vous sacrifier un peu de votre temps pour une telle recherche qui serait, à mon avis, de la plus grande utilité pour vous, car elle vous familiariserait avec les relations américano-japonaises, et vous préparerait aux grands événements qui surviendront dans le Pacifique ? Si vous êtes d'accord, le meilleur moyen serait d'employer un secrétaire pour dactylographier le document et les citations. Je serais très heureux de payer les frais que cela entraînera.

Avec mes meilleurs saluts,

Bien à vous,

L. Trotsky  
Coyoacán, D.F.

---

1 Il fut en fait publié d'abord dans un magazine chinois en 1929. (note de la MIA)

# [Nouvelles de France]

(2 mai 1940)

---

Lettre à J. van Heijenoort (10705) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Ami,

J'ai reçu tous les documents de Gilbert<sup>1</sup> et suis tout à fait d'accord avec vous sur le grand danger que représente sa terrible confusion théorique et politique. Il ne s'agit plus désormais du caractère social de l'État soviétique – son vieux dada – mais d'une renonciation complète à tous les principes de notre mouvement<sup>2</sup>. Il suffit de dire qu'il se déclare tout à fait solidaire de la lettre ouverte de Shachtman !

Que faire ? Il faut correspondre systématiquement avec l'Europe, si possible directement avec la France, sinon par la Belgique. Il faut aussi traduire en français les documents les plus importants avec l'objectif de donner aux camarades francophones la possibilité de suivre le développement de la lutte et de la scission.

J'ai reçu un tract français miméographié, « Nouveau Départ », qui dit que la IV<sup>e</sup> Internationale est bureaucratique, une organisation artificielle, etc. Je me demande si ce n'est pas Gilbert.

R[osmer] est malade actuellement. Sa maladie n'est pas grave, mais nécessitera un repos pour sa convalescence. Il est difficile de dire quand vous pourrez le rencontrer<sup>3</sup>.

J'espère que les décisions de la conférence<sup>4</sup> et son manifeste, qui doivent être aussi catégoriques que possible, auront une influence salutaire en France et en Europe en général.

---

1 Y. Craipeau, dit Gilbert, ancien dirigeant des Jeunesses, puis du P.O.I., entré au P.S.O.P. avec Rous, animait les « comités de la IV<sup>e</sup> Internationale » avec Marcel Hic. Il avait écrit à Trotsky et Shachtman le 15 mars 1940 par l'intermédiaire du journaliste américain correspondant de *Time* et *Fortune*, Sherry Mangan, et adressé un rapport au S.I.

2 Craipeau était depuis longtemps hostile à la formule de l'U.R.S.S. « État ouvrier dégénéré ». Il était en fait très proche des minoritaires sur toutes les questions et sa revendication d'un « comité européen » aurait pu servir des vues « internationales » des gens du Workers Party.

3 Les Rosmer devaient quitter le Mexique pour les États-Unis où Van habitait.

4 Il s'agit bien entendu de la conférence extraordinaire de la IV<sup>e</sup> Internationale en préparation.

# [Sur un travail historique]

2 mai 1940

---

Lettre à J. Vanzler (10946), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Cher Camarade<sup>1</sup>,

J'ai lu attentivement votre manuscrit. Mon impression initiale n'a fait que se renforcer : vous connaissez très bien la littérature sur cette question et vous avez composé un travail très sérieux. Je n'ai absolument aucune objection de principe à lui faire, seulement quelques remarques critiques ici ou là. J'écris en russe, parce que cela m'est plus facile.

Votre premier chapitre s'appelle « Particularités du développement capitaliste russe : une illustration historique du développement *combiné* et *inégal* ». Je placerais *inégal* avant *combiné*, parce que le second sort du premier et le complète. À part cela, dans le cours du même chapitre, les concepts de développement *inégal* et *combiné*, bien qu'illustrés par des faits, ne sont pas définis. À mon avis, vous devriez donner une définition théorique brève du développement *inégal* et *combiné*.

Page 12, dixième ligne à partir du bas, on dit que les Narodniks<sup>2</sup> ne comprenaient *absolument pas* les classes dans la société. Cette affirmation est trop catégorique. Comme tout mouvement petit-bourgeois ils distinguaient très bien la classe de la noblesse, la grande bourgeoisie, la bureaucratie et même les koulaks. Mais ils ignoraient la distinction entre le prolétariat et la paysannerie, comme aussi la stratification de la paysannerie elle-même. En d'autres termes, ils transformaient tous les travailleurs en une seule « classe » .

Page 13, à la fin du paragraphe, vous attribuez à Lénine ce qui revient de plein droit au Groupe l'Émancipation du Travail (13<sup>e</sup> ligne à partir du bas).

Page 14. Vous écrivez que Volkhonsky, Chichko et Kravtchinsky<sup>3</sup> sont restés plus tard avec les socialistes révolutionnaires *de droite*. Autant que je sache, ils sont tous morts avant la scission du parti social révolutionnaire en gauches et droites<sup>4</sup>. Kravtchinsky est même mort avant la fondation du parti social révolutionnaire.

À la même page, on dit qu'aux environs de 1879 une partie des Narodniks a perdu confiance dans les méthodes conspiratives d'organisation. Ce pourrait être une cause de

---

1 Joseph Vanzler était étudiant en chimie à Harvard quand il avait rejoint l'Opposition de gauche au début des années 30. Russe d'origine, il avait traduit en américain plusieurs articles de Trotsky et avait commencé à correspondre avec lui, l'aidant dans ses recherches historiques. Il avait entrepris un gros travail sur l'histoire du socialisme en U.R.S.S. dont il avait envoyé la première partie à Trotsky pour avoir son opinion.

2 Les narodniks (en russe narodniki) sont les « populistes » dont le parti socialiste révolutionnaire est l'expression politique la plus connue et qui ont fourni nombre de terroristes à l'époque tsariste.

3 Feliks V. *Volkhonsky* (1846-1914), Léonide E. *Chichko* (1852-1910) et Sergéi N. *Kravtchinsky* (1852-1895) étaient des narodniki historiques de l'époque précédant la naissance du parti s.r.

4 Dimitür *Blagoiev* (1855 ou 1859-1924), cordonnier né en Macédoine établit en 1883 un lien avec le cercle de Plékhanov. Revenu en Bulgarie en 1885, il dirigea en 1903 la fraction *tesnjak* (proche des bolcheviks) dans le parti bulgare et fut ainsi l'un des premiers dirigeants du P.C. bulgare à sa naissance.

malentendus. Les Narodniks ont perdu confiance dans la possibilité de l'organisation illégale des *masses*. Mais l'organisation des Narodniks est restée conspirative.

À la même page, vous dites que la nouvelle organisation était appelée « Peuple et Liberté ». C'est un malentendu. Son nom était « La Volonté du Peuple ». Comme on le sait, le mot « volja » en russe a deux sens : liberté et volonté, au sens de droit de décider.

À la même page, vous dites que Plékhanov<sup>5</sup> organisa un troisième groupe qu'on appela d'abord « Redistribution noire ». En réalité, « Terre et Liberté » se scinda en deux organisations « La Volonté du Peuple » et « Redistribution noire ».

Page 16. Vous dites au début: « Le mouvement narodnik était anti-marxiste précisément parce qu'il ignorait les ouvriers. » Il serait mieux, il me semble, de dire qu'il ignorait le caractère de classe indépendant du prolétariat, dissolvant les ouvriers dans le peuple travailleur en général.

À la page 17, vous dites du mouvement « La Volonté du Peuple » qu'il était don- quichottesque et héroïque. J'abandonnerais la caractérisation « don-quichottesque ». Il y a dans le don-quichottisme un élément comique qui était tout à fait absent de « La Volonté du Peuple ».

Page 21. Treizième ligne à partir du bas. Vous parlez ici des adhérents de La Volonté du Peuple alors que vous devriez, à mon avis, parler des Narodniks en général.

Page 26. Vous parlez du fait que l'idée de Plékhanov sur l'intelligentsia était typiquement *menchevique*. Cela sonne un peu comme un anachronisme, car les mencheviks sont apparus nettement plus tard.

À la fin de la même page, il est dit avec une condamnation que le groupe Émancipation du Travail était encore partisan de la terreur. Il me semble qu'il faudrait expliquer qu'il s'agit de la terreur *individuelle*, qui isolait les révolutionnaires du mouvement ouvrier et concentrait tous les espoirs sur les exploits d'un petit cercle de « héros ». Nous étions aussi pour la terreur, mais la terreur de masse, exercée par la classe révolutionnaire.

Page 23. L'opposition de Blagoiev<sup>6</sup> et Plékhanov n'est vraie que dans la mesure où elle est bien connue. Il est vrai que Blagoiev passa à la III<sup>e</sup> Internationale, ce qui lui donna du crédit. Mais tout de même, il restait un bien grand opportuniste dans les questions de la lutte révolutionnaire.

Ce sont là toutes mes observations. Comme vous le voyez, elles touchent plus les formulations que l'essence des choses. De façon générale, ce travail sera utile au plus haut degré.

P.-S. : Votre intérêt a-t-il été attiré par le prétendu Mémoire Tanaka de l'ancien ministre japonais des affaires étrangères. Les prétentions japonaises à la suprématie mondiale sont exposées dans ce mémoire. Auriez-vous par hasard quelque matériau ou donnée en rapports avec ce mémoire ? Si non, il n'est pas nécessaire de chercher.

---

5 Georgi V. Plékhanov appartenait au groupe narodnik de la première époque et fut l'un des intellectuels qui, entre 1876 et 1879, « allèrent au peuple » et tentèrent d'organiser les paysans. Il fit scission en 1879, commençant son évolution vers le marxisme. Ses adversaires se lancèrent dans le terrorisme et furent écrasés après l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881.

6 Dimitür Blagoiev (1855 ou 1859-1924), cordonnier né en Macédoine établit en 1883 un lien avec le cercle de Plékhanov. Revenu en Bulgarie en 1885, il dirigea en 1903 la fraction *tesnjak* (proche des bolcheviks) dans le parti bulgare et fut ainsi l'un des premiers dirigeants du P.C. bulgare à sa naissance.

# [Le point sur les archives]

3 mai 1940

---

Lettre à A. Goldman (8324) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Cher Camarade Goldman,

Je suis un peu étonné du fait que vous manquiez de l'information nécessaire concernant les archives<sup>1</sup>. Je crois qu'elle est en votre possession, mais vous l'avez simplement oublié – ce qui est tout à fait naturel.

Je vous ai envoyé une nouvelle copie du contenu des archives. N'oubliez pas, s'il vous plaît que ce sont seulement les archives jusqu'au 1er janvier 1937 qui sont vendues, plus le matériel concernant les procès de Moscou. Pour la correspondance politique à partir du 1er janvier 1937, on ne peut donner qu'une option pour l'avenir parce que cette correspondance n'est pas « des archives », mais l'activité actuelle.

Au moins les trois quarts des archives qui sont vendues sont sur le sol américain et peuvent être livrées immédiatement. Un quart se trouve en Europe, dans ma possession juridique, mais sujette évidemment à tous les incidents de la guerre<sup>2</sup>.

En ce qui concerne la correspondance de la Guerre civile avec Lénine déposée à l'Institut historique hollandais, j'ai des copies de l'ensemble, moins les photostats. Les copies pourraient être livrées tout de suite après un accord avec l'Institut hollandais<sup>3</sup>.

Tous les matériaux vendus ne peuvent pas être rendus publics tout de suite. Il faut inclure dans le contrat certaines restrictions concernant le caractère des documents et l'époque de leur publication.

Je me réserve le droit de plein accès à tous les documents par l'intermédiaire de mon représentant aux États.

Toutes ces conditions ont été amplement expliquées dans mes lettres précédentes. Malheureusement, après le départ de V[an], nous avons les plus grandes difficultés à trouver dans nos dossiers les copies dont nous avons besoin. J'envoie directement à V[an] une copie de cette lettre et j'espère qu'il vous donnera mieux que moi les informations nécessaires. En tout cas. Nous continuerons à chercher les copies des lettres en question.

---

1 Albert Goldman s'était occupé de la vente des archives de Trotsky et avait fait les premières démarches, mais il semble qu'il l'avait oublié.

2 Une partie de ces archives se trouvait entre les mains de l'historien Nikolaievsky à qui Sedov les avait confiées et qui devaient être revendues avec l'ensemble du Fonds Nikolaievsky à la Hoover Institution de l'Université de Stanford. Une autre partie se trouvait en la possession de Jeanne Molinier qui indiqua après la guerre qu'elles lui avaient été volées dans un coffre bancaire.

3 Il s'agit des seuls documents de Trotsky qui, selon les archives, aient été vendus à l'Institut d'Amsterdam et qui ont été publiés sous le titre *Trotsky's Papers*.

# [Recommandation]

7 mai 1940

---

Lettre à S. LaFollette (8713), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Chère Mademoiselle LaFollette,

M. Juan O'Gorman<sup>1</sup> est un artiste mexicain révolutionnaire bien connu, architecte et muraliste, et l'un des rares amis que nous avons au Mexique. Il était tout à fait avec nous pendant l'enquête de la commission Dewey.

M. O'Gorman se rend maintenant aux États où il est invité pour un travail artistique important à Pittsburgh. Je suis certain qu'il trouvera un accueil amical de votre part<sup>2</sup>.

---

1 Juan O'Gorman (1905-1982), architecte, peintre et muraliste, ami de Diego Rivera qui l'avait fait connaître à Trotsky, avait conservé de bonnes relations avec ce dernier après la rupture avec Rivera. Il allait séjourner aux États-Unis.

2 La même lettre fut envoyée par Trotsky à l'écrivain James T. Farrell.

# Le Mémorandum Tanaka

---

Article (T 4815), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library. Nous ne connaissons pas la date exacte, en mai 1940, de la rédaction de cet article.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

La presse américaine a jusqu'à présent considéré le « Mémorandum Tanaka »<sup>1</sup> comme un document douteux.

Le 23 avril 1940, le contre-amiral Taussig<sup>2</sup> a fait référence au « Mémorandum Tanaka » dans son très intéressant rapport à la commission sénatoriale sur les affaires navales. Le contre-amiral Taussig a été désavoué par son propre département. Ce n'est pas mon intention d'entrer dans cette controverse. Je crois que le contre-amiral Taussig avait ses raisons de parler et que le département de la Marine avait les siennes de désavouer ses idées. Il est même très possible que le désaveu n'ait pas constitué une surprise pour le contre-amiral. Mais, je le répète, cela ne me concerne pas. Autant que je puisse en juger, le contre-amiral Taussig est expert qualifié en ce qui concerne le moral, les tâches et la politique d'Extrême-Orient. Il ne doute pas de l'authenticité du « Mémorandum Tanaka ». Le *New York Times* cependant, en rendant compte de cette session de la commission sénatoriale sur les affaires navales, a trouvé nécessaire de rappeler une fois de plus à ses lecteurs que « les Japonais ont toujours assuré avec insistance que le prétendu "Mémorandum Tanaka" était un faux chinois ». Ainsi, même aujourd'hui, quelque seize ans après la publication du « Mémorandum », celui-ci demeure encore un document suspect et controversé.

Le « Mémorandum Tanaka » n'est pas un faux. Une analyse attentive de son texte et de son contenu en et par lui-même l'atteste suffisamment. En outre, l'auteur de ces lignes est en possession de faits qui vérifient totalement et irréfutablement l'authenticité du « Mémorandum Tanaka ».

Il aurait fallu un génie dans la confection de faux pour exécuter un faux aussi complexe avec pareille pénétration dans la situation objective et la psychologie politique des milieux dirigeants du Japon. Cependant, en règle générale, les génies ne s'occupent pas d'effectuer des faux, mais consacrent leurs énergies à d'autres entreprises. Bien sûr on n'a pas manqué de faux pendant la dernière guerre et les années suivantes de l'après-guerre. Il suffit de rappeler les fameux documents Sisson<sup>3</sup> sur la république des soviets. En règle générale – et je ne connais aucune exception – les documents de ce genre sont très grossiers. Ils ont tendance à révéler la psychologie des faussaires eux-mêmes ou des milieux auxquels ils sont destinés, plus que la psychologie des individus ou des groupes au nom desquels ils sont fabriqués. Si de tels documents sont crédibles, c'est seulement parce qu'on manque de familiarité avec le milieu dont ils sont censé émaner. Le gouvernement soviétique était formé d'individus totalement inconnus de l'opinion publique

---

1 Le baron Giichi *Tanaka* (1863-1929), officier de carrière au Japon, sous-chef de l'état-major général en 1915, ministre des Affaires étrangères et Premier ministre de 1927 à sa mort, était réputé auteur d'un « mémoire » en 1927.

2 Joseph Kneffer *Taussig* (1877-1947), d'origine allemande, diplômé de l'École navale en 1899, contre-amiral en 1931, avait commandé ensuite la 3<sup>e</sup> Flotte.

3 Edgar Grant *Sisson* (1875-1948), ancien collaborateur du *Collier's Weekly* et du *Cosmopolitan*, était directeur général de l'action étrangère en Russie au *Committee on Public Information* et avait été envoyé en mission en Russie soviétique, d'où il avait rapporté des « documents » qui étaient en réalité des faux destinés à prouver que les bolcheviks étaient des agents allemands.

mondiale. Il n'est guère étonnant qu'il ait été possible de leur assigner n'importe quel objectif et de le faire dans toutes les langues.

Il en va autrement du gouvernement impérial du Japon. Il constitue un milieu ancien et traditionnel. Quiconque a suivi avec soin l'évolution de la politique japonaise ne peut pas ne pas reconnaître que ce document, avec son réalisme cynique et le fanatisme glacé de la caste dirigeante, a son origine dans ce milieu. Le document est crédible. Le texte est valide. Son contenu emporte la conviction parce qu'il parle de lui-même.

Le Japon est aujourd'hui le maillon le plus faible de la chaîne impérialiste. Sa superstructure financière et militaire repose sur la fondation d'une barbarie agraire semi-féodale. Les explosions périodiques à l'intérieur de l'armée japonaise ne sont que le reflet de la tension intolérable des contradictions sociales à l'intérieur de ce pays. Le régime dans son ensemble ne se maintient que par la dynamique des conquêtes militaires. La base programmatique de ces conquêtes est fournie par le « Mémoire Tanaka » .

Autant que je m'en souviens, le « Mémoire » est basé sur le testament de l'empereur Meiji<sup>4</sup>. Ce testament lui-même est évidemment un mythe. Mais l'agression japonaise est entrelacée de traditionalisme. Tout en créant une flotte gigantesque du type le plus moderne, les impérialistes japonais préfèrent baser leurs activités sur les vieilles traditions nationales. De même que les prêtres placent leurs affirmations et leurs désirs dans la bouche des divinités, de même les impérialistes japonais font passer leurs plans et leurs combinaisons très modernes pour la volonté des augustes ancêtres de l'empereur régnant. De la même façon, Tanaka recouvrait les aspirations impérialistes des cliques dirigeantes en faisant référence au testament inexistant d'un empereur.

Ce document n'a pas jailli tout prêt du crâne du baron Tanaka. Il constitue une généralisation des plans formulés par les dirigeants de l'armée et de la marine, et, en un certain sens, une réconciliation et une somme théorique de ces plans<sup>5</sup>. On peut supposer que bien des variantes ont précédé le texte final, et qu'il y a eu bien des discussions dans des cercles intimes, « officieux » et ainsi d'autant plus influents. Il s'agissait d'attacher le sceau de la volonté impériale à ces aspirations des milieux de l'armée et de la marine. La condition physique et mentale du vieil empereur était telle que sa signature ne pouvait être d'aucune autorité pour les initiés. C'est pourquoi les conspirateurs impérialistes attendirent la montée sur le trône de l'empereur Hiro-Hito<sup>6</sup> avant de lui présenter, pour qu'il le signe, ce document qui, selon toutes indications, avaient reçu son ultime formulation sous la direction du général Tanaka.

Cependant, indépendamment de ces conditions générales, l'auteur de ces lignes peut se porter garant des faits suivants. Le « Mémoire Tanaka » a été d'abord photographié à Tokyo sous la forme d'un film qui n'a pas été développé. J'ai peut-être été la toute première personne qui ait pris connaissance en traduction anglaise et russe du texte japonais.

---

4 Meiji était le nom de règne de l'Empereur du Japon Mutsuhito (1852-1912) dont le règne marqua le passage du Japon de l'ère féodale à l'ère capitaliste.

5 Dans la note déjà citée qu'il nous a adressée, Brian Pearce précise que l'origine du « document » pourrait être des bribes mises ensemble par des agents de renseignement après une conférence au sommet des principaux dirigeants japonais en juin-juillet 1927 ; le rapport aurait confondu les arguments et mélangé les vues de Tanaka et celles de ses adversaires. C'est juste après cette conférence que le document fut publié en Chine avec la mention « juillet 1927 ».

6 Premier problème de date par rapport au témoignage de Trotsky : c'est en 1926 que Hiro-Hito est monté sur le trône. Hiro-Hito était né en 1901.

À cette époque, les rapports avec le Japon étaient très alarmants pour la politique extérieure soviétique. L'Extrême-Orient était pauvrement défendu. Les défenses du chemin de fer oriental chinois<sup>7</sup> étaient pires encore. Il n'était pas question en ces jours de vendre le chemin de fer aux Japonais, non pas tant parce que Moscou n'était pas prêt à le vendre, mais avant tout parce que Tokyo n'était nullement enclin à l'acheter puisqu'il se préparait à l'avoir pour rien.

Pendant toute cette période, Moscou proposa avec persistance la conclusion d'un pacte de non-agression à Tokyo. Tokyo se déroba diplomatiquement devant ces propositions sous le prétexte que le temps n'était pas encore mûr pour un tel traité. À cette époque, on abordait encore la question des traités avec une apparence de sérieux. En quelques années, il allait devenir déjà la règle qu'un pacte de non-agression était le meilleur prélude d'une invasion militaire. En ces années, cependant, le Japon, en tout cas, préféra se dérober.

Moscou ne détournait jamais son regard de l'Orient. D'un côté, il y avait la menace permanente des plans japonais. De l'autre, la révolution chinoise de 1925-1927 était en train de mûrir. De grands espoirs étaient liés à la révolution chinoise, y compris la sécurité des possessions soviétiques d'Extrême-Orient et du Chemin de fer Chinois d'Orient. L'auteur ne fait pas partie de ceux qui, au gouvernement, croyaient qu'il faudrait céder le chemin de fer aux Japonais dès que ces derniers auraient réussi à contrôler la Mandchourie.

Mais ni la durée de la révolution chinoise ni son succès n'étaient garantis d'avance. Le militarisme japonais était un fait qui existait, très palpable, très agressif. La révolution chinoise relevait de l'avenir. Il n'est guère étonnant que les services de renseignements soviétiques, dans toutes leurs branches – celle qui remplissait des missions militaires et celle du G.P.U. avaient l'ordre de surveiller attentivement toute initiative japonaise tant dans le domaine diplomatique que militaire.

Le service de renseignement militaire était sous une double juridiction : soumis d'un côté au commissariat à la Guerre et, de l'autre, au G.P.U. Le département étranger du G.P.U. était dirigé par un vieux bolchevik, Trilisser<sup>8</sup> qui fut plus tard révoqué et apparemment liquidé avec beaucoup d'autres. Le service de renseignement militaire était dirigé par Berzine, un vieux bolchevik letton. Je ne connaissais pas de près l'organisation de notre agence au Japon, n'étant que peu intéressé par les aspects techniques de la question. Je laissais cela à mes collaborateurs, d'abord Skliansky puis Ounschlicht<sup>9</sup> et dans une certaine mesure Rosengolz<sup>10</sup>. Permettez-moi de rappeler que Skliansky, l'un des plus éminents et des plus méritoires organisateurs de l'Armée rouge, se noya en 1924 ou 1925 au cours d'une promenade en bateau sur un lac en Amérique. Ounschlicht disparut et a été de toute évidence liquidé. Rosengolz a été fusillé sur le verdict du tribunal.

---

7 Le chemin de fer de l'Est chinois était la portion originale du Transsibérien qui traversait la Mandchourie pour atteindre Vladivostok. Le seigneur de la guerre Zhang Suolin avait tenté de s'en emparer en 1929. ce qui avait provoqué discussion et crise au sein de l'Opposition de gauche naissante. En 1935, Staline l'avait vendu au gouvernement fantoche de Mandchourie, alors protectorat japonais.

8 Meyer A. *Trilisser* (1884-1934), membre du parti depuis 1902, avait fait de nombreuses années de bagné. Il avait fait révolution et guerre civile en Sibérie, avait été chef du département étranger du G.P.U. de 21 à 26, puis était devenu adjoint de Menjinsky. le successeur de Dzerjinsky.

9 Iossif S. *Ounschlicht* (1879-1938) avait rejoint le parti en 1900 et connu le bagné; en 17, il était aussi membre du C.M.R. puis de la Tchéka. Il avait été exécuté en prison.

10 Arkadi P. *Rosengolz* (1889-1938) avait rejoint le parti en 1905 et été un proche collaborateur de Trotsky pendant la guerre civile. Membre de l'Opposition, il avait capitulé en 1927.

Ainsi les questions relatives au service de renseignement n'étaient-elles portées à ma connaissance que dans des affaires exceptionnelles portant sur des questions d'une grande importance militaire ou politique. C'est précisément ce qui se produisit dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion.

Les succès dont les renseignements soviétiques pouvaient alors se targuer ne relevaient nullement du hasard. Le parti avait à sa disposition beaucoup de gens qui étaient passés par une école sérieuse de conspiration et qui connaissaient bien toutes les méthodes et les subterfuges de la police et du contre-espionnage. Ils apportaient dans leur travail une expérience internationale, nombre d'entre eux ayant été émigrés dans différents pays et jouissant d'un vaste horizon politique. Ils avaient des amis personnels dans de nombreux pays. On ne manquait pas non plus de soutien désintéressé jusqu'au sacrifice de la part d'éléments révolutionnaires dans les divers pays. Dans bien des institutions gouvernementales des pays capitalistes, les fonctionnaires subalternes sympathisaient beaucoup avec la révolution d'Octobre. Pourvu que l'on sache comment, cette sympathie pouvait être utilisée dans l'intérêt du pouvoir soviétique. Ce fut fait.

Le réseau des agences à l'étranger était encore peu développé, loin d'être complet, mais, en compensation, d'heureuses liaisons individuelles produisaient parfois des résultats inattendus et extraordinaires.

Dzerjinsky, le chef du G.P.U. d'alors, fit plus d'une fois référence, avec satisfaction, aux extraordinaires sources d'information dont il disposait au Japon.

En dépit du caractère renfermé des Japonais, de leur capacité à garder des secrets – qui découle des conditions spécifiques, particulières, de leur milieu national et de l'inaccessibilité de la langue japonaise à l'écrasante majorité des étrangers – il faut dire que ce n'est pas là une règle absolue. La décomposition du vieux système trouve son expression non seulement dans le fait que, de temps en temps, de jeunes officiers ou fonctionnaires tirent sur les ministres qu'ils veulent abattre, mais aussi en ce que d'autres officiers ou fonctionnaires moins patriotes, las des mœurs spartiates, cherchent de ce côté des sources de revenus. J'ai connu des cas où des fonctionnaires japonais importants, affectés dans les consulats japonais dans des pays européens, ont vendu des secrets importants pour des sommes relativement modestes.

Dzerjinsky est entré au bureau politique après la mort de Lénine. L'initiative vint de Staline, Zinoviev et Kamenev qui voulaient attirer de leur côté l'honnête, mais vaniteux Dzerjinsky. Ils eurent un succès complet.

Dzerjinsky était un homme très volubile, très ardent et très soupe au lait. Cet homme à la volonté de fer qui avait fait des années de travaux forcés avait des traits de caractère tout à fait puérils. Un jour, pendant une réunion du bureau politique, il se targua d'avoir bon espoir d'attirer Boris Savinkov sur le territoire soviétique et de l'arrêter. Ma réaction fut un grand scepticisme. Mais Dzerjinsky eut raison. Savinkov fut attiré par des agents du G.P.U. sur le territoire soviétique et on l'arrêta. Peu de temps après, Dzerjinsky dit qu'il espérait s'emparer de Wrangel <sup>11</sup> de la même façon. Mais cette espérance ne se matérialisa pas, parce que Wrangel se révéla plus prudent.

Très souvent, sans donner aucun détail technique que personne ne lui demandait, il se vantait des succès de notre espionnage à l'étranger, particulièrement au Japon.

En 1925, un jour de l'été ou du début de l'automne, Dzerjinsky se mit à parler avec beaucoup d'excitation du fait qu'il s'attendait à obtenir un document exceptionnellement

---

11 Piotr N. *Wrangel* (1878-1928), baron et général tsariste, fut le chef de la dernière armée blanche qui s'opposa au pouvoir des bolcheviks dans la guerre civile avec le soutien français.

important du Japon. Il affirma avec extase que ce document, en et par lui-même, pouvait provoquer des bouleversements internationaux, des événements de grande importance, la guerre entre le Japon et les États-Unis, etc. Comme toujours dans ces cas-là, je restai plus sceptique.

« Les guerres ne sont pas provoquées par des documents » , objectai-je à Dzerjinsky. Mais il insistait : « Vous n'avez aucune idée de l'importance de ce document; c'est le programme des cercles dirigeants, approuvé par le Mikado lui-même : il comprend la conquête de la Chine, la destruction des États-Unis, la domination mondiale. »

« Votre agent n'a-t-il pas pu être abusé ? » demandai-je. « De façon générale, on n'écrit pas ce genre de documents. Pourquoi les mettrait-on sur le papier ? »

Dzerjinsky n'était pas très sûr sur ce point. Comme pour dissiper les doutes dans son propre esprit, il me répondit : « Dans ce pays, ils font tout au nom de l'Empereur. Pour justifier des mesures risquées, une politique risquée, des dépenses très élevées pour l'armée et la flotte, les chefs militaires et les diplomates ont cherché à tenter le Mikado avec une perspective colossale qui leur est également indispensable pour les aventures politiques dans lesquelles ils s'engagent. C'est pourquoi Tanaka a rédigé les plans des milieux militaires dans un rapport spécial à l'Empereur, et ce rapport a été approuvé par l'Empereur. Nous allons recevoir une copie photographique de ce document directement du ministère des affaires étrangères. »

Je me souviens que Dzerjinsky indiqua une somme qu'il fallait payer pour la copie photographique. Elle était relativement modeste, environ trois mille dollars américains.

J'appris de Dzerjinsky que le G.P.U. bénéficiait des services d'un fonctionnaire de grande confiance qui avait directement accès aux archives secrètes du ministère japonais des affaires étrangères. En moins d'un an, il avait déjà donné quelques informations très précieuses et manifestait beaucoup de précision et de conscience dans l'exécution de ses obligations d'espion. Il était très familier avec les archives et l'importance relative des documents. Ce fonctionnaire avait proposé de copier le document, mais le représentant du G.P.U., sur instructions de Moscou, exigea des copies photographiques. C'était beaucoup plus difficile. Il fallait faire entrer un technicien du G.P.U. dans le bâtiment du ministère ou apprendre au fonctionnaire l'art de la photographie. Ces difficultés techniques amenèrent du retard dans l'obtention du document. On prit plusieurs copies de chaque page et on envoya le film par plusieurs routes différentes. Toutes arrivèrent saines et sauvées à Moscou.

Je dois avouer que je suis maintenant incapable de me rappeler – peut-être ne m'y intéressai-je pas à l'époque – si l'agent japonais était un de ces volontaires sincèrement dévoués au nouveau régime soviétique, ou l'un des nombreux agents stipendiés ou, finalement, un type représentant une combinaison des deux. Ce dernier était le plus répandu. Nous n'avions que peu de sympathisants au Japon.

« Le document est arrivé ! » annonça joyeusement Dzerjinsky. Où était-il ? Il était arrivé sous la forme d'un film qu'on était en train de développer. Le développement se passait bien et le document était traduit par nos experts japonais au fur et à mesure de son développement. Tous étaient saisis par le contenu des premières pages. Je fus informé par Trilisser (ç'aurait pu être Ounschlicht).

En temps que chef du département de la guerre, j'étais naturellement intéressé par les questions d'Extrême-Orient, mais il y avait un autre lien. Pendant la première période du régime soviétique, au cours des premiers mois d'avant février 1918, j'étais responsable du commissariat des affaires étrangères. À son arrivée d'Angleterre, Tchitchérine, que nous

avons échangé contre plusieurs Anglais arrêtés, devint mon adjoint. Quand je passai à la Guerre, Tchitchérine, qui avait bien fait son travail, devint commissaire du peuple aux affaires étrangères à la suite d'une motion que je présentai au conseil des commissaires du peuple et au comité exécutif central des soviets. En tant que membre du bureau politique, j'avais l'habitude de préparer souvent avec Tchitchérine les documents diplomatiques les plus importants. D'un autre côté, chaque fois que, pendant la guerre civile, j'avais besoin de l'aide de la diplomatie, je prenais contact directement avec Tchitchérine.

En 1923, la *troïka* (Zinoviev-Kamenev-Staline) essaya de m'écarter de tout contrôle de la politique extérieure. La fonction fut assignée formellement à Zinoviev. Néanmoins les anciens rapports et, pour ainsi dire, l'ancienne hiérarchie subsista officieusement. Même en 1925, alors que j'avais formellement déjà quitté la Guerre et avais la responsabilité du modeste comité des concessions, je fus, en tant que membre du bureau politique, nommé chef de la commission sur les affaires d'Extrême-Orient, Japon et Chine. Parmi les membres de cette commission se trouvaient Tchitchérine, Vorochilov, Krassine, Roudzoutak et autres.

Staline se gardait bien encore de s'aventurer sur la glace glissante de la politique internationale. La plupart du temps il écoutait et observait, ne formulant son opinion ou se contentant de voter après que les autres se fussent exprimés.

Zinoviev qui avait formellement la charge des affaires diplomatiques, avait, comme on sait, tendance à paniquer dès que commençaient les difficultés. Tout cela explique amplement pourquoi le document arrivé de Tokyo me fut transmis directement.

Je dois reconnaître que l'ampleur du plan, le froid et impitoyable messianisme de la clinique bureaucratique du Mikado me stupéfièrent. Mais il n'y eut pas dans mon esprit le moindre doute quant à l'authenticité du document, non seulement parce que je savais son histoire mais à cause de sa validité interne.

Admettons que les Chinois aient réussi à trouver un faussaire idéal pour fabriquer ce document, la question demeure de savoir comment exactement ce faux chinois a été rangé comme document secret, spécial au ministère japonais des affaires étrangères ? Le ministère des affaires étrangères s'est-il débrouillé lui-même pour transmettre le faux document chinois et le faire passer pour un document japonais authentique ? Les Japonais n'avaient pas le moindre intérêt à la circulation d'un tel document ni à lui donner crédit. Ils l'ont démontré presque mathématiquement en le dénonçant comme un faux dès sa publication.

Le film fut développé et la traduction faite immédiatement dans les bureaux du service de renseignement et on porta immédiatement le tout au Kremlin. Les photostats étaient encore humides et la traduction sous la forme d'un premier projet approximatif. Il fallut y faire ensuite pas mal de corrections.

Les autres membres du bureau politique ont-ils eu connaissance de ce document en même temps que moi, ou un peu après ? Je n'ai pas là-dessus de souvenir précis. En tout cas, quand le bureau politique se réunit, tous ses membres connaissaient ce document. Bien que les relations personnelles aient déjà été tendues à l'époque, tous les membres du bureau politique semblaient disposés à se rapprocher les uns des autres à cause de ce document. Dans la discussion préliminaire, le thème principal était, bien entendu, la voracité de l'impérialisme japonais. On parlait de cette mégalomanie où le mysticisme et le cynisme se doublaient remarquablement l'un l'autre avec un étonnement mêlé d'une admiration à contrecœur.

« C'est peut-être un poème, un faux ? » demanda Boukharine qui, de toute sa puérile crédulité, aimait, à toute occasion jouer le rôle de l'homme d'État prudent. Dzerjinsky explosa, comme d'habitude.

« Je vous l'ai déjà expliqué » , dit-il parlant avec son accent polonais, toujours plus marqué quand il s'excitait, « ce document nous a été envoyé par un de nos agents qui a montré qu'il était tout à fait digne de confiance, et que ce document était conservé dans la partie la plus secrète des archives du ministère de la Marine. Notre agent a introduit notre photographe dans le bâtiment. Il ne savait pas lui-même se servir d'un appareil. Peut-être pensez-vous que les amiraux japonais eux-mêmes ont mis un document faux dans leurs archives secrètes ? À l'origine, le ministère de la Marine n'en avait pas de copie. n'était conservé d'abord seulement dans les archives personnelles de l'Empereur, avec une copie au ministère des affaires étrangères. Puis les ministères de l'armée et de la marine ont réclamé leurs propres copies. Notre agent a su le moment exact où une copie arriverait des affaires étrangères. On a pris pour ce transfert d'importantes précautions. Notre agent a finalement réussi à lui mettre la main dessus parce qu'une copie de document est finalement allée dans les archives du ministère de la Marine. Peut-être pensez-vous que ce fut une fraude délibérée ? »

Quant à moi, je le répète, je ne doutais absolument pas de l'authenticité de ce document, n'était-ce que sur la base de sa validité interne. « Admettons un instant, dis-je, que ce document soit un faux, il nous faut aussi admettre qu'il est l'œuvre des Japonais eux-mêmes. Pour quoi faire ? Pour nous le vendre deux ou trois mille dollars ? Pour enrichir le trésor du ministère de la Marine de trois mille dollars ? Ou bien veulent-ils à leur façon nous provoquer, nous faire peur ? Mais nous connaissions déjà leur appétit, pas à cette échelle pourtant. Ils savent qu'en dépit de toutes leurs provocations nous faisons tout pour éviter un conflit. Un document programmatique ne pourrait d'aucune façon nous faire changer de politique. »

La discussion se termina rapidement sur ce point. Toutes ces circonstances et toute une série de détails techniques que je n'ai bien entendu pas gardés en mémoire, ne m'ont laissé aucun doute sur l'authenticité du document.

La question suivante était : que faire ? Nous avions entre nos mains une charge d'une grande puissance explosive. Il y avait bien entendu le danger de nous faire sauter nous-mêmes. À tous points de vue, il n'était pas recommandé de le publier dans la presse soviétique. En premier lieu, cela révélerait aux autorités japonaises qu'un agent d'une valeur extraordinaire était au service de notre espionnage. Dzerjinsky ne l'aurait en aucun cas accepté. Il y avait aussi des considérations politiques beaucoup plus importantes. Les plans du Japon reposaient sur plusieurs décennies. Le Kremlin était intéressé à gagner quelques années, même quelques mois. Nous ménagions les Japonais de toutes les façons. Nous faisons de très grandes concessions. Notre diplomate le plus sage, le plus attentif, le plus doux, Joffé, travaillait au Japon. Publier ce document à Moscou signifiait déclarer publiquement aux Japonais que nous cherchions un conflit. La balance allait tout de suite pencher du côté des milieux les plus belliqueux dans l'armée et la flotte japonaises. Il était tout à fait déraisonnable de provoquer le Japon en publiant ce document qui, en outre, pouvait ne pas être cru à l'étranger.

Zinoviev fit d'abord la proposition de publier ce document dans la revue *L'Internationale communiste*. Cette méthode de publication laisserait le gouvernement lui-même sur la touche. Mais personne ne voulut en entendre parler et Zinoviev lui-même n'insista pas sur cette proposition hâtive.

Je proposai un plan que j'avais élaboré avant de venir à la réunion du bureau politique. Il fallait publier ce document à l'étranger et éviter tout lien entre lui et Moscou, sans minimiser son effet, sans provoquer de méfiance, sans compromettre les agents du G.P.U. au Japon. Mais où ? L'endroit s'imposait littéralement de lui-même : aux États-Unis. Je proposai qu'après avoir été traduit en anglais le document soit transmis à la presse par un ami digne de confiance et jouissant d'une certaine autorité, un ami de la république soviétique aux États-Unis. À ce moment-là, ce n'était pas encore une profession que d'être un ami de l'Union soviétique. Les amis n'étaient pas nombreux; les personnalités importantes et influentes n'étaient que trop rares. En tout cas, cette tâche s'avéra plus difficile que je ne l'avais présumé.

Nous avions l'impression qu'on allait littéralement nous arracher des mains ce document. Dzerjinsky espérait récupérer facilement toutes les dépenses de notre agence japonaise. Mais ce n'est pas du tout ainsi que cela tourna. Il n'était pas facile de donner une version crédible de la façon dont le document avait été obtenu de Tokyo. Toute référence à la source réelle, le G.P.U., allait soulever une méfiance supplémentaire. En Amérique, on allait naturellement avoir le soupçon que le G.P.U. avait lui-même fabriqué ce document pour empoisonner les rapports entre le Japon et les États-Unis.

On faisait péniblement la traduction anglaise à Moscou. On envoya les photostats avec le texte anglais à New York en même temps et on avait de cette façon éliminé toute trace d'une liaison entre ce document et Moscou.

Il ne faudrait pas oublier que cela se passait sous l'administration du président Coolidge et du secrétaire d'État Hughes<sup>12</sup>, c'est-à-dire d'une administration très hostile à l'Union soviétique. Il y avait tout lieu de craindre que des experts hostiles ne décrètent simplement que ce document était une fabrication de Moscou. C'est un fait qu'il arrive que les documents faux soient reconnus authentiques cependant que les documents authentiques sont assez souvent qualifiés de faux.

À ma connaissance, la presse américaine ne fit aucune référence à Moscou comme le point clé par où était passé le document entre Tokyo et New York. Il n'y avait cependant aucune « mauvaise intention » de la part de Moscou dans cette affaire, à moins qu'on ne considère comme telle d'obtenir un document des archives secrètes d'une puissance hostile. Nous étions simplement incapables de trouver un autre moyen de porter ce document à l'attention de l'opinion publique mondiale autrement qu'en le publiant dans la presse américaine sans indiquer de source ou plutôt en dissimulant le plus possible la source véritable.

Dans ces années, la république soviétique n'avait pas encore sa propre représentation diplomatique aux États-Unis. À la tête de l'Amtorg<sup>13</sup> se trouvait l'ingénieur Bogdanov<sup>14</sup>. Lui et ses collègues, qui sont aujourd'hui mieux connus et plus influents, remplissaient toutes sortes de missions diplomatiques. Je ne peux me souvenir au juste lequel d'entre eux s'est vu confier la tâche de trouver parmi les Américains une personne compétente et de mettre par son intermédiaire le document en circulation. En tout cas, ce ne serait pas difficile de

---

12 John Calvin *Coolidge* (1872-1933), ancien avocat, vice-président puis président des États-Unis, au total de 1923 à 1929. Ce membre du parti républicain s'était fait connaître en brisant la grève des policiers de Boston. Charles Evans *Hughes* (1862-1948), candidat républicain contre Wilson en 1916, fut secrétaire d'État de 1921 à 1925 et ensuite juge à la Cour suprême. Il quitta le gouvernement en mars 1924.

13 L'Amtorg Trading Corporation avait été fondée en 1924 pour le commerce américano-soviétique : elle était l'équivalent d'une délégation commerciale, mais sans statut diplomatique.

14 Piotr A. *Bogdanov* (1882-1936) alla aux États-Unis après 1926.

le vérifier, puisque ce document a été proposé aux publications les plus influentes dans l'ordre de leur importance.

Selon certaines indications, le « Mémoire Tanaka » fut signé par le Mikado en juillet 1927. Dans ce cas, il est tout à fait évident que le document fut envoyé à Moscou avant d'avoir été réellement signé par le Mikado. Comme on l'a déjà dit, le document avait fait l'objet d'une discussion dans les sommets restreints de l'armée, de la marine et du corps diplomatique japonais. C'est précisément pendant cette période que des copies avaient été fournies aux ministères compétents. Tanaka devint premier ministre en avril 1927. Il a pu très bien obtenir ce poste de premier ministre précisément parce qu'il entreprenait d'obtenir la sanction de l'empereur pour ce programme de l'aile extrémiste des militaristes et impérialistes japonais.

Pourquoi les autorités japonaises ont-elles décrété que le « Mémoire Tanaka » était un faux des Chinois ? De toute évidence, elles ignoraient le rôle de Moscou dans la publication de ce document. La publication du « Mémoire » dans la presse américaine et pas dans la presse soviétique a naturellement donné l'idée que le « Mémoire » était par un biais ou un autre tombé entre des mains chinoises qui s'étaient empressées de l'envoyer aux États-Unis.

Il est difficile de comprendre pourquoi Moscou, qui est le mieux informé sur cette question, persiste à garder le silence sur le « Mémoire Tanaka ». La copie photographique originale a été reçue à Moscou dans des conditions qui interdisent tout doute sur son authenticité. Ce document remarquable a été envoyé à l'étranger, précisément aux États-Unis, de Moscou, du Kremlin. Il est étrange que l'authenticité du document soit encore suspectée même aujourd'hui. Moscou se tient coi. Il est certain que Moscou avait à cette époque d'abondantes raisons de dissimuler sa participation à la publication et à la dénonciation du « Mémoire Tanaka ». La première des considérations était de ne pas provoquer Tokyo. C'est ce qui explique pourquoi le Kremlin a fait tout ce détour pour le rendre public. Mais la situation a radicalement changé dans la décennie et demie écoulée. Moscou sait parfaitement que les conditions techniques, les considérations conspiratives qui à l'origine ont obligé à dissimuler la source de l'information, ont depuis longtemps disparu. Les personnes impliquées ont disparu depuis longtemps (la plupart fusillées). Les méthodes ont changé. La fuite au Japon du général Loutchkov<sup>15</sup>, un important chef du G.P.U., trace une ligne de clivage entre deux périodes de la direction de l'espionnage. Même si Loutchkov n'a pas livré ses anciens agents aux Japonais – et sa conduite me fait penser qu'il a révélé tout ce qu'il savait – Moscou doit avoir depuis longtemps éliminé précipitamment tous ses agents et changé depuis longtemps ses liaisons, compte tenu du danger Loutchkov. De tous les points de vue, le silence du Kremlin est parfaitement incompréhensible.

Il faut supposer que joue ici l'excès de prudence qui conduit souvent Staline à ignorer d'importantes considérations au nom d'autres, secondaires et mineures.

---

15 Henrikh S. *Loutchkov* (1900-1945), bolchevik, engagé dans l'Armée rouge en 1918, était entré dans la Tcheka en 1920. Il était au temps d'Iagoda l'adjoint du chef du service spécial, G. A. Moltchanov; épargné par la purge du G.P.U. déclenchée par Ejov, il avait été affecté en Extrême-Orient et avait négocié son passage côté japonais, franchissant les lignes le 13 juin 1938 et apportant des informations d'ordre militaire. Trotsky n'avait jamais commenté cette défection-là, dont la presse occidentale avait, il est vrai, peu parlé. mais qui était de taille : Loutchkov était au G.P.U. un personnage beaucoup plus important que Krivitsky, par exemple. Le récit de Trotsky – nous avons indiqué les obstacles chronologiques insurmontables et incontournables qui nous sont signalés par la note de Brian Pearce – ne peut être accepté. S'agit-il d'une confusion, ou d'une reconstitution ? Voilà une étude que nous ne nous sentons pas la capacité de faire, mais que pourrait tenter un chercheur déjà rompu aux choses du Japon et qui accepterait d'entrer dans l'univers de Trotsky.

Il est plus que vraisemblable que cette fois également Moscou ne souhaite pas causer le moindre ennui à Tokyo compte tenu des négociations actuellement en cours, dans l'espoir d'aboutir à un accord plus durable et plus stable. Toutes ces considérations cependant reculent à l'arrière-plan au fur et à mesure que la guerre mondiale élargit ses cercles concentriques et alors que le Japon n'attend que l'occasion favorable en Extrême-Orient pour faire le prochain pas vers la réalisation du « Mémoire Tanaka » .

Je me demande pourquoi je n'ai pas raconté cet épisode avant cet épisode qui éclaire l'un des documents politiques les plus importants de l'histoire contemporaine ? C'est simplement parce que je n'en ai pas eu l'occasion. Dans l'intervalle entre la réunion du bureau politique où fut soulevée pour la première fois en 1925 la question du document de Tanaka, et la période où je me suis moi-même trouvé en exil à l'étranger et où j'ai eu l'occasion de suivre de plus près les affaires internationales dans cet intervalle, il y a eu les années de cruelle lutte intestine, d'arrestation, d'exil en Asie centrale puis en Turquie. Le document Tanaka restait endormi dans les recoins de ma mémoire.

Le cours des événements en Extrême-Orient a corroboré le programme de Tanaka à un point tel que cela exclut tout doute quant à l'authenticité de ce document<sup>16</sup>.

---

16 Trotsky devait rapidement découvrir qu'il avait commis des erreurs de date. Mais nous n'avons pas trouvé de document dans lequel il avait repris l'ensemble de la question.

# J'« avoue » avoir payé Laborde et C<sup>ie</sup>

8 mai 1940

---

Déclaration à la presse (T4844), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Ces derniers temps, mes amis m'ont demandé avec insistance pourquoi je ne répondais pas publiquement à l'accusation formelle qui a été lancée contre moi par les chefs du parti dit « communiste » du Mexique selon laquelle je suis associé aux principaux complices et de la conspiration « contre-révolutionnaire » au Mexique.

Selon mes amis, mon silence peut être mal interprété par des personnes peu informées. Je ne le crois pas. Au cours des dernières années, le Kremlin et son Comintern ont clairement montré leurs méthodes de mensonge, de cynisme, de trahison et de falsification, donnant ainsi une leçon profitable à l'opinion publique mondiale. Mes accusateurs mexicains démontrent qu'ils ne sont que de petites ombres bien pâles du Super-Borgia du Kremlin.

Au lieu de réfuter, je me contenterai pour cette fois de faire un de ces « aveux volontaires » identique à ceux qui se font dans les procès de Moscou et pas moins véridique.

Le congrès du parti « communiste » du Mexique a été informé que les « trotskystes » avaient financé M. Laborde ? – le même qui exigeait mon arrestation, mon expulsion du Mexique et ma remise aux mains du G.P.U. Eh bien, « j'avoue » que c'est vrai que j'ai financé autant que je l'ai pu Laborde et compagnie, afin de les aider à se compromettre le plus vite possible eux-mêmes et leurs maîtres du Kremlin.

Néanmoins, les nouveaux dirigeants du P.C. qui découvrent mon action dans la conspiration taisent cette circonstance qui sera certainement découverte par les épurateurs à venir, à savoir que je « continue » à les financer eux-mêmes deux fois plus parce que, selon mes calculs, ils doivent redoubler d'efforts pour continuer le fructueux travail de M. Laborde.

Je suis désolé de ne pouvoir les payer mieux, mais je n'ai pas à ma disposition la caisse de l'État.

J'indiquerai, entre parenthèses, qu'un autre groupe de moindre importance est venu récemment informer l'opinion publique du fait que je soutiendrais la III<sup>e</sup> Internationale de Staline et préparerais l'unification de la III<sup>e</sup> et de la IV<sup>e</sup><sup>1</sup>. Je me vois obligé, pour prévenir toute erreur, de faire connaître qu'à ces bouffons-là, je ne paierai rien. Ils se discréditent en effet eux-mêmes, avec un total désintéressement<sup>2</sup>.

---

1 Nous n'avons pas identifié ce groupe avec certitude. Nous pensons qu'il peut s'agir du groupe animé par Diego Rivera qui lançait des accusations de ce type de « défense du stalinisme » par Trotsky.

2 Dans une déclaration envoyée à la presse (*El Universal*, 12 mai 1940) en termes très violents, Laborde qualifia ce texte de tentative de la part de Trotsky de semer la confusion et de le provoquer pour, dit-il, « dévier l'attention du public des accusations concrètes qu'on lui a faites de complicité avec la commission Dies et les impérialistes yankee et avec les traîtres et conspirateurs almanistes ». Il assurait ensuite son indéfectible fidélité au P.C. et à l'I.C. C'est à peu près ce que son ami Valentin Campa, réintégré dans le P.C.M. dans l'intervalle, répétait inlassablement en 1979.

# [Des informations]

13 mai 1940

---

Lettre à Sara Weber (10846), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Chère Sara,

Merci pour la brochure sur *Le Memorandum Tanaka*. Je la renverrai quand je l'aurai utilisée. Concernant les dates, je me suis visiblement trompé : l'affaire s'est produite *après* 1925. Je pense cependant que j'ai eu ce document entre les mains jusqu'à juillet 1927. Avant d'être présenté au Mikado, il a dû passer de ministère en ministère pendant des mois. J'établirai la date avec plus de précision lorsque j'aurai rassemblé les documents nécessaires.

Vous pouvez trouver l'adresse de Bar[mine] par l'intermédiaire de Malamuth : ils sont en contact.

Intégrez N[atalia] I[vanovna] et moi-même dans votre groupe du *Biulleten*<sup>1</sup>. Essayez également d'intéresser Van s'il est à New York.

La direction ne doit pas émaner d'un groupe de soutien mais du *Biulleten* lui-même comme institution autonome. Mais il faut bien inviter le groupe de soutien à discuter de toutes les propositions y compris celle de la direction.

S'il y a la moindre évolution dans l'affaire concernant les marins<sup>2</sup>, nous mettrons l'accent là-dessus dans notre travail, bien que le *Biulleten* sorte moins souvent.

Si vous voyez Kr[ivitsky], demandez-lui ce qu'il sait à propos de la réception par nous du «memorandum Tanaka». C'est très important<sup>3</sup>.

---

1 Depuis son numéro 77/78 daté d'août-septembre 1939, le *Biulleten Oppositsii* paraissait à New York sous la responsabilité de Sara Weber.

2 Nous n'avons pu éclairer ce point; on peut supposer qu'il s'agit de contacts avec des marins soviétiques ou plutôt avec des marins américains se rendant en U.R.S.S.

3 Trotsky espérait que Krivitsky, du fait de son ancienne appartenance aux services secrets pouvait l'aider à déterminer la date qu'il cherchait.

# À propos d'un allié « socialiste » de Chamberlain

14 mai 1940

---

Source : n° 31 de *Quatrième Internationale*, août-septembre 1946.

---

Ma chère Miss La Follette.

Je serais prêt à remuer ciel et terre pour faire suite à votre demande, mais cela est impossible. Je suis en train d'écrire un long document pour la Quatrième Internationale sur la question de la guerre, et je dois le terminer dans le courant de la semaine prochaine.

Mais je dois aussi vous avouer être horrifié à l'idée de voir mon article publié à côté de celui de M. Brailsford. Lorsque je publie un article dans *Life* ou dans *Liberty*, c'est comme lorsque je prends le tramway : je ne cherche pas à connaître quels sont les autres voyageurs, car personne ne peut me confondre avec eux. Une revue de « tendance » est quelque chose de tout à fait différent. M. Brailsford se considère comme un écrivain de gauche, une espèce de socialiste et cætera. Mais, à mes yeux, ce n'est pas autre chose qu'une ombre réactionnaire petite-bourgeoise du conservateur M. Chamberlain. Politiquement, je préfère avoir à faire avec Chamberlain plutôt qu'avec Brailsford. L'idée même que je puisse avoir quelque chose de commun avec M. Brailsford est pour moi mille fois moins supportable que de publier occasionnellement, quelque chose dans la presse de Hearst.

J'apprécie trop votre personnalité, ma chère amie, pour ne pas vous dire l'entière vérité. « Hier stehe ich und ich kann nicht anders »<sup>1</sup>.

Avec mes meilleurs vœux et salutations.

Cordialement,

L. Trotsky  
Coyoacán, D. F.

---

1 « Ici je suis, et je ne peux rien faire d'autre ». Citation attribuée à Martin Luther. (note MIA)

# [Problèmes de la vente des archives]

14 mai 1940

---

Lettre à A. Goldman (8325) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Cher Camarade Goldman,

Vous avez fait un excellent travail et je vous en félicite du fond du cœur<sup>1</sup>.

Je vous envoie le plein pouvoir signé.

Nous essaierons d'entrer en rapport avec l'ambassade concernant le transport, mais je doute qu'ils soient déjà en possession des instructions de Washington. En tout cas, nous allons commencer immédiatement à emballer le matériel et à le préparer pour son expédition par bateau. Je signerai évidemment les copies comme indiqué dans le paragraphe 4 de l'accord.

Je crois que la question de la partie Amsterdam des archives devrait être examinée de façon plus concrète et plus pratique. Si Amsterdam tombe aux mains des Allemands, le G.P.U. cherchera certainement à obtenir mes documents : vous vous souvenez peut-être qu'ils ont volé une partie de mes archives dans la partie parisienne de l'institut d'Amsterdam. Moscou est particulièrement intéressé par ma correspondance avec Lénine et ils peuvent supposer que je n'ai pas d'autre copie. (Mais j'en ai une ici, sur le sol américain, mais sans photostats). La bibliothèque de Harvard et moi avons tous deux le plus grand intérêt à protéger cette partie aussi de tout accident. Je propose de donner tout de suite mes copies à la bibliothèque de Harvard avec une déclaration spéciale signée de moi et de la bibliothèque en ce sens que nous agissons sous la pression d'évènements militaires et que nous sommes prêts à faire tout ce qui est notre pouvoir pour régler la question aussi vite que possible avec l'Institut d'Amsterdam<sup>2</sup>. La responsabilité vis-à-vis de l'Institut repose en tout cas sur moi. Si la bibliothèque accepte cet arrangement, ils devraient payer alors sinon toute la somme de 1300 dollars, du moins une grande partie.

---

1 Il s'agit de la conclusion de l'accord de cession à Harvard des papiers d'exil de Trotsky.

2 Cette phrase est conforme à l'acte de vente contenu dans les archives de Harvard : les seuls documents d'archives cédés par Trotsky à l'Institut d'Amsterdam sont ceux qui ont trait à la première période de l'histoire soviétique, notamment sa correspondance avec Lénine.

# Défi aux calomniateurs

(14 mai 1940)

---

Article (T 4845) pour *La Prensa*, traduit du castillan.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

La revue *Futuro* et le quotidien *El Popular*<sup>1</sup> donnent systématiquement et consciemment sur moi des informations de caractère calomnieux (préparation d'une grève générale, contre le gouvernement mexicain, liens avec Cedillo et un certain Dr Atl<sup>2</sup>, participation à la campagne électorale et à la conspiration contre-révolutionnaire, etc.). Récemment, ils ont insisté sur mes rapports secrets avec la commission Dies<sup>3</sup>, des États-Unis, « contre le peuple mexicain » (cf. *El Popular*, 13 mai).

Ce serait sans intérêt de démentir toutes ces accusations, parce qu'elles ne contiennent rien, ni faits concrets, ni même une calomnie formulée avec précision. En outre, après chaque réfutation de ma part avec des références précises à des documents, ces messieurs les accusateurs, sans rien changer, ont continué à répéter les mêmes accusations voire les accusations exactement inverses. (aujourd'hui « agent du fascisme », demain « agent des démocraties impérialistes »). Je ne vais pas non plus me mettre à évaluer la moralité personnelle des « accusateurs », hier lutteurs intrépides contre le fascisme, aujourd'hui ses avocats serviles. Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je crois néanmoins avoir le droit d'exiger de ces accusateurs publics des preuves qui soient également publiques.

Pendant les trois ans et demi de mon séjour au Mexique, j'ai souvent proposé à ces messieurs de présenter leurs « accusations » devant une commission impartiale, en vue d'une enquête publique. Je suis disposé à me présenter n'importe quand devant une telle commission, formée par les autorités mexicaines, le P.R.M. ou quelque autre institution d'autorités impartiales. Jusqu'à présent, je n'ai jamais reçu de réponse à cette proposition. Je le répète et je fais en même temps un pronostic : ces messieurs les accusateurs n'accepteront pas. Ils n'oseront pas accepter. Ils n'ont rien, ni faits, ni dates, ni même une accusation bien élaborée. Pour parler franchement, ils mentent, tout simplement parce que leur patron au Kremlin leur donne l'ordre de m'attaquer et chacun s'efforce de démontrer qu'il a moins de vergogne que l'autre.

---

1 La revue et le quotidien mentionnés ici étaient tous deux publiés par la C.T.M., centrale syndicale dirigée par l'avocat et professeur Vicente Lombardo Toledano que Trotsky considérait comme un agent du G.P.U.

2 Gerardo Murillo, dit Dr Atl (1875-1964), peintre et poète, avait été le maître de Diego Rivera. Ancien révolutionnaire, il avait évolué vers le fascisme, se liant à Cedillo. Les staliniens avaient profité du passage de Trotsky et André Breton en 1938 à Morelia, sur la route de Patzcuaro. et d'une vague ressemblance physique entre lui et Breton pour lancer le bruit de cette « rencontre » (*Œuvres*, 19, p. 49). Le 13 décembre 1939, la presse quotidienne du Mexique avait publié quelques-unes des réflexions du Dr Atl sur le caractère « barbare, malhonnête et fanatique » de la Russie, « la haine asiatique de Trotsky et de toute la canaille » qui le suivait, etc. Il appelait à l'interdiction au Mexique du parti communiste et de la IV<sup>e</sup> Internationale, « les deux têtes du même animal ».

3 Martin Dies, député du Texas et président de la commission des activités non américaines de la Chambre des représentants qui se livrait aux E.U. à la chasse aux sorcières, avait invité Trotsky à donner son témoignage, puis retiré cette invitation.

Après la publication de cette proposition formelle que je fais ici pour la dernière fois, j'attendrai une réponse pendant 72 heures. Je crois que, ce temps écoulé, toute personne honorable aura le droit d'appeler ces gens de *méprisables calomniateurs*.

# [La diffusion de la « Lettre aux travailleurs »]

(15 mai 1940)

---

Lettre à Sara Weber (10847), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Source : *Œuvres*, T. XXIII.

---

Chère Sara,

J'ai reçu le tract imprimé<sup>1</sup>. Je pense qu'il faudrait également employer la réduction photographique. D'après ce que je sais, cela ne coûte pas cher; en revanche, ce tract aurait pu être imprimé sur une feuille quatre fois plus petite, et même huit fois si on l'imprime *recto-verso*. Deux éditions du *Biulleten* sortaient à Paris en même temps : l'une imprimée par procédé typographique habituel pour la vente à l'étranger, l'autre par procédé photographique, destinée à être expédiée en U.R.S.S.<sup>2</sup>. Je me souviens que cela ne coûtait pas cher. Vous avez certainement vu des éditions réduites du *Biulleten* lorsque vous travailliez ici.

Il faudrait éclaircir le point technique et concentrer l'attention sur l'édition à destination de l'U.R.S.S. Il est à ne pas douter que l'U.R.S.S., un mois plus tôt ou plus tard, sera impliquée dans la guerre. Des possibilités multiples de contact s'ouvriront alors brusquement. En Finlande, il y avait beaucoup de prisonniers de l'Armée rouge qui ont été contactés par les s.r. et les mencheviks. Nous n'avons malheureusement pas établi de contact avec eux et nous n'avons même pas de documents à leur fournir. Nous devons progressivement mettre au point des documents; une partie sera diffusée rapidement, l'autre sera conservée. Il faut petit à petit mettre au point les questions techniques et les réseaux indispensables; ainsi la guerre ni aucun événement d'envergure ne nous prendront au dépourvu.

---

1 Il s'agit de la « Lettre aux Travailleurs d'U.R.S.S. » (23.IV.1940).

2 Toutes ces questions avaient été jusqu'à sa mort le domaine de Léon Sedov.

# Toute l'histoire ne serait-elle donc que faute et échec ?

Mai 1940

---

Le titre est de la rédaction des *Cahiers du Mouvement Ouvrier*.

---

Je reproduis pour commencer un article publié pour la première fois en mai 1929, c'est-à-dire quelques semaines après ma déportation en Turquie<sup>1</sup>. Il servira dans une certaine mesure d'introduction à plusieurs des autres articles en donnant une perspective du développement d'ensemble. Onze années d'épreuve sérieuse se sont écoulées depuis. Cet article a été imprimé dans la revue américaine *The New Republic* avant que ses rédacteurs n'aient reçu la révélation de la « bonne parole » du Kremlin. Les éditeurs avaient accompagné mon article de leurs propres commentaires qui revêtent maintenant, onze ans après, un intérêt particulier. Ma principale faiblesse, selon la rédaction, consistait en un « marxisme rigide » qui m'empêchait de pénétrer ou de saisir la « vue réaliste de l'histoire ». Le signe le plus éclatant de mon absence d'une vue réaliste de l'histoire se manifestait dans mon appréciation de la démocratie formelle, c'est-à-dire du régime parlementaire qui, disais-je dans cet article, était pour la première fois entré en conflit avec le développement de la société et disparaîtrait nécessairement d'un pays après l'autre. Contre moi, la rédaction de *New Republic* soutenait que la démocratie n'avait été ruinée que dans les pays où elle n'avait été établie que sous la forme d'un « faible commencement » et dans ceux où « la révolution industrielle n'avait qu'à peine commencé ». La rédaction n'expliquait pas, ou ne paraissait pas gênée de l'impossibilité d'expliquer pourquoi de « faibles commencements » de la démocratie s'il s'agit d'une forme viable, n'avait pas mûri ultérieurement comme cela s'était produit dans les vieux pays capitalistes, mais au contraire avaient été balayés par divers systèmes de dictature. La seconde référence, à l'insuffisance du développement industriel, ou, plus exactement, du développement capitaliste, est relativement valable pour la Russie, l'Italie, les pays de l'Europe du Sud-Est, les Balkans et l'Espagne. Mais on ne peut guère parler de l'insuffisance du développement industriel en Autriche et en Allemagne. Mieux, dans ces deux pays, la démocratie a tenu pendant quinze ans environ avant de laisser la place à des dictatures fascistes. La rédaction de *New Republic* ne prévoyait pas cela, alors que mon propre « marxisme rigide » et mon manque d'une « vue réaliste de l'histoire » ne m'ont pas empêché de prévoir ces développements.

Le troisième argument de la rédaction de *The New Republic* de l'époque est plus frappant encore. Kerensky, avec sa faiblesse et son indécision, était, voyez-vous, « un accident historique que Trotsky ne pouvait admettre parce qu'il n'avait pas sa place dans son schéma mécaniste pour ce genre de choses ». La faiblesse de caractère de Kerensky en tant qu'individu était à coup sûr un accident du point de vue du développement historique. Mais le fait qu'une démocratie historiquement attardée, condamnée dès son début même, ne pouvait trouver d'autre dirigeant que le faible et hésitant Kerensky n'est pas un accident.

Des démocrates et diverses nuances ont gouverné pendant nombre d'années en Allemagne et en Autriche. Tous se sont laissés chasser de la scène politique sans résistance. On peut bien entendu dire que la faiblesse de Scheidemann, Ebert et autres

---

1 L'article du 25 février 1929 avait été publié dans *The New Republic* du 22 mai 1929 sous le titre « Which way, Russia ? »

était un « accident historique ». Mais pourquoi a-t-on laissé ces gens prendre le rôle de chefs de la démocratie ? Ne sommes-nous pas autorisés à conclure qu'une démocratie historiquement attardée, déchirée par des contradictions internes et condamnée à la mort historique, ne peut trouver pour la diriger que des gens dénués d'idées claires et de volonté ferme ? Ou, sinon, ne sommes-nous pas justifiés d'affirmer qu'indépendamment de leurs traits personnels de caractère, les dirigeants de la démocratie formelle dans les temps de crise perdent leur sang-froid sous la pression des contradictions historiques et abandonnent leurs positions sans combattre ? Si ce type d'accident historique se répète à plusieurs reprises dans des états de niveau de développement varié, nous avons alors le droit de conclure que ce ne sont pas des exceptions historiques que nous avons sous les yeux, mais des exemples d'une loi historique générale.

La vérification la plus récente de cette loi a été le destin de la république espagnole.

On peut bien entendu dire que les caractères individuels de Zamora, Azaña, Caballero<sup>2</sup> et autres constituaient leur malheureux lot personnel et, en ce sens, « un accident historique ». Mais ce n'était pas un accident que c'étaient précisément ces gens qui assumaient la direction de cette démocratie tardive décadente et que, bien qu'ils se soient battus cette fois, ils ont rendu toutes leurs positions à une clique sans valeur de généraux. Je me permettrai donc de penser qu'un « schéma mécanique » n'est pas si mauvais, s'il permet de prévoir de grands événements.

C'est devenu maintenant une habitude dans la presse bourgeoise du monde de décrire la situation actuelle comme le produit de la néfaste volonté d'un seul homme. L'initiative de ce concept revient à la France. "Ce n'est pas réellement par la volonté d'un seul homme, d'un seul fou, que l'Europe et l'humanité tout entière vont être à nouveau plongées dans le gouffre de la guerre ?" Puis l'idée a traversé jusqu'en Angleterre et aux États-Unis. L'histoire, c'est que le monde entier vit généralement dans le cadre florissant de rapports fraternels et pacifiques. Mais il apparaît quelque part un dictateur et ce seul homme est capable de plonger le monde entier, avec ses millions d'habitants, dans la guerre.

C'est la même idée que *The New Republic* a élaborée sur Kerensky et la révolution d'Octobre. Là, l'ennui était qu'une personne faible a assumé la direction de la démocratie et n'a pas su comment empêcher des hommes forts de renverser la démocratie et de la remplacer par une dictature.

Maintenant, le malheur est qu'il y a en Allemagne au pouvoir un homme fort qui bouleverse la paix que chérissent les démocraties plus puissantes.

Ce qui est arrivé n'est pas, et de loin, ce qui était prévu dans ces articles. Et ce qu'ils prévoyaient est loin de s'être réalisé. C'est le destin de tout pronostic politique. La réalité est infiniment plus riche en ressources, variantes et combinaisons que n'importe quelle imagination. Que la guerre commencerait par un partage de la Pologne entre l'Allemagne et l'URSS, nous ne l'avons pas prédit. Peut-être qu'une analyse plus attentive et plus détaillée nous aurait suggéré aussi cette variante, Mais quand tout est fait et dit, le partage de la Pologne n'est qu'un épisode.

---

2 Les trois personnalités citées ici incarnent des courants politiques d'Espagne. Niceto Alcalá Zamora y Torres (1877-1949), un grand propriétaire, monarchiste modéré, s'était rallié à la République et avait été élu président en 1931 ; il avait été déchu par les Cortes à majorité Frente popular en 1936. Il avait alors été remplacé par Manuel Azaña y Diaz (1880-1940), avocat, dirigeant républicain qui avait été le chef des gouvernements de « gauche » dans les débuts de la République. Francisco Largo Caballero (1869-1946), dirigeant du P.S.O.E. et de l'U.G.T., ancien modéré devenu le chef de file de la « gauche socialiste » et surnommé « le Lénine espagnol », avait dirigé le gouvernement de Front populaire pendant la guerre civile de septembre 1936 à juin 1937 et avait été écarté sous la pression de Moscou.

Un pronostic est valable, non pas dans la mesure où il exprime ou trouve une confirmation photographique exacte des développements ultérieurs, mais plutôt s'il nous aide, en projetant devant nous les facteurs historiques, à nous orienter dans le cours réel des événements. Il nous semble de ce point de vue que les articles réunis dans ce volume ont victorieusement subi l'épreuve. L'auteur se sent le droit d'ajouter qu'ils peuvent (encore être utiles) même aujourd'hui en éclairant le présent à la lumière du passé.

Les événements se déroulent à un rythme tel que certaines prédictions sont réalisées ou confirmées bien plus vite qu'on ne pouvait le supposer. Ainsi, quand nous parlions dans une interview (avec le *St-Louis Post Dispatch*, 14 février 1940) de l'inévitabilité de l'intervention des États-Unis dans la guerre, ce fut considéré comme une hérésie qui fut refusée par tous les partis et toutes les nuances d'opinion de parti aux États-Unis. Il n'y a qu'un mois de cela, et aujourd'hui, au moment où nous écrivons ces lignes, la presse américaine, commentant l'invasion de la Scandinavie par les Allemands, dit qu'une intervention des États-Unis est parfaitement possible dans l'année qui vient.

Le 9 mars 1939, M. Chamberlain a assuré aux correspondants étrangers que la situation internationale s'était améliorée. qu'il y avait un dégel dans les rapports anglo-allemands et que le désarmement pourrait être mis à l'ordre du jour. Six jours plus tard, l'armée allemande occupait la Tchécoslovaquie.

En 1937, M. Roosevelt proclama la neutralité ; sans prévoir le moins du monde que cette doctrine était incompatible avec la position globale des États-Unis.

On pourrait indéfiniment citer semblables exemples. On peut presque dire que c'est une loi que les postes de direction dans les démocraties contemporaines ne sont occupés que par des hommes qui ont pendant des années fait la démonstration qu'ils ne peuvent pas s'orienter dans la situation actuelle et qu'ils ne peuvent rien prévoir.

En juin 1939, j'ai eu une conversation avec un groupe de touristes américains sur des questions de politique mondiale. La conversation a abordé la Foire internationale de New York. Cette exposition est sans aucun doute un magnifique triomphe du génie humain. Mais quand on rappelait "le monde de demain", on lui donnait là un nom unilatéral — unilatéral au moins. Le monde de demain apparaîtra différemment. Pour donner une image véritable du monde de demain, il faudrait des bombardiers survolant tout et lâchant leurs charges à des centaines de kilomètres alentour. La présence du génie humain côte à côte avec une barbarie terrifiante — c'est l'image du monde de demain. Là aussi, notre "schéma rigide" s'est révélé juste.

Ce qui est important dans la pensée scientifique, surtout dans les questions complexes de politique et d'histoire, c'est de distinguer le fondamental du secondaire, l'essentiel de l'accidentel, de prévoir le mouvement des facteurs essentiels du développement. Pour les gens dont la pensée ne va que du jour au lendemain, qui cherchent à se rassurer avec toutes sortes d'événements épisodiques sans les relier ensemble dans un tableau global, la pensée scientifique qui part de facteurs fondamentaux semble dogmatique : en politique, on rencontre ce paradoxe à tout moment.

Si l'auteur a justement prédit un certain nombre de choses, cela n'est pas à mettre à son crédit personnel, mais à celui de la méthode qu'il a appliquée. Dans tous les autres domaines, les gens — ou au moins ceux qui sont spécialement formés — considèrent comme essentielle l'application d'une méthode définie. Il en va autrement en politique. Là domine la sorcellerie. Des gens d'une éducation supérieure croient que, pour une opération politique, les capacités d'observation, le coup d'œil, une certaine dose de finesse et le sens commun suffisent.

L'illusion de la libre volonté engendre l'arbitraire subjectif. En Amérique, on trouve beaucoup la conception de l'homme politique comme un "ingénieur" qui prend des matières premières et construit en fonction de ses plans. Il n'y a rien de plus naïf et vide que cette conception. Pourtant, comme dans toute philosophie, y compris la philosophie de l'histoire, il existe une façon juste de concevoir les rapports réciproques entre subjectif et objectif. En dernière analyse, les facteurs objectifs remportent toujours sur le subjectif. C'est pourquoi une politique juste commence toujours par une analyse du monde réel et une analyse des tendances qui le traversent. C'est seulement ainsi qu'on peut parvenir à une prédiction scientifique correcte et à une intervention correcte dans un processus sur la base de cette prédiction. Toute autre approche relèverait de la sorcellerie.

Des gens à la tournure d'esprit vulgaire pourraient maintenant faire allusion à la défaite du courant politique auquel appartenait et appartient toujours l'auteur de ce livre. Comment est-il possible que l'empiriste Staline ait vaincu la fraction qui suivait une méthode scientifique ? Cela ne veut-il pas dire que le sens commun est supérieur au doctrinarisme ?

Tout sorcier a un certain pourcentage de malades qui guérissent. Et tout docteur un certain pourcentage de malades qui meurent. A partir de là, certains tendent à préférer la sorcellerie à la médecine. Mais en fait, la science peut démontrer que dans un cas le malade a guéri en dépit de l'intervention du sorcier et que dans l'autre il est mort parce que la science médicale, au moins dans sa phase actuelle, ne pouvait effectivement surmonter les forces de destruction de l'organisme ; dans les deux cas, on peut déterminer correctement le rapport entre l'objectif et le subjectif.

En politique, la méthode scientifique ne peut assurer la victoire dans tous les cas. Mais, par ailleurs, la sorcellerie donne dans certains cas une victoire quand celle-ci repose sur des alignements objectifs et les tendances générales du développement.

Il y a des gens qui se considèrent comme des gens instruits, mais qui se permettent d'émettre des jugements sommaires comme celui selon lequel "la révolution d'Octobre a été un échec". Qu'en est-il de la Révolution française ? Elle s'est terminée par la restauration, bien qu'épisodique, des Bourbons. Et la guerre civile aux États-Unis ? Elle a conduit au règne des Soixante Familles. Et toute l'histoire humaine en général ? Jusqu'à présent, elle a conduit à la seconde guerre impérialiste, qui menace notre civilisation entière. Il est dans ces conditions impossible de ne pas dire que toute l'histoire n'a été que faute et échec. Finalement, qu'en est-il des êtres humains eux-mêmes — pas un petit facteur dans l'histoire ? Ne faut-il pas dire que ce produit d'une évolution biologique prolongée est un échec ? Bien entendu, il n'est interdit à personne de faire semblables observations générales. Mais elles découlent de l'expérience individuelle de petits boutiquiers, ou de la théosophie, et ne s'appliquent pas au processus historique dans son ensemble ou à toutes ses étapes, ses chapitres principaux ou ses épisodes.

# **Manifeste de la IV° Internationale sur la guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale**

**« Manifeste d'alarme »**

**(23 mai 1940)**

## **Présentation**

*La conférence extraordinaire (dite « d'alarme ») se tint en deux sessions séparées par une semaine, les 19 et 26 mai 1940.*

*Les délégués munis de mandats étaient Cannon et Gordon, avec Morrow et Goldman comme suppléants, Munis, Alberto González (Abraham Golod), le Canadien Richardson, Colay, Jean van Heijenoort et Benjamin Suhl. Parmi les invités, Sara et Jack Weber, Harry Braverman et Bill Shoefeld, Joe Hansen, l'Australien Nick Origlasso, Farrell Dobbs.*

*La direction désignée (le C.E.I.) fut composée de Goldman, Cannon, Dobbs, Richardson, Origlasso, Munis, Schüssler, van Heijenoort, W. Held, Gordon et, bien entendu, Trotsky.*

## **Introduction**

La conférence extraordinaire de la IV° Internationale, parti mondial de la révolution socialiste, se réunit à un tournant de la deuxième guerre impérialiste. La phase des tâtonnements, des préparatifs et de la relative inactivité militaire est tout à fait révolue. L'Allemagne a déchaîné toutes les furies de l'enfer dans une grande offensive à laquelle les Alliés ripostent de leur côté en employant toutes leurs forces de destruction. Désormais, la vie de l'Europe et de l'humanité tout entière sera déterminée pour longtemps par le cours de la guerre impérialiste et ses conséquences économiques et politiques.

La IV° Internationale considère que le moment est venu de donner ouvertement et clairement son point de vue sur cette guerre et ses participants, de dire comment elle juge la politique de guerre des différentes organisations ouvrières et, ce qui est le plus important, quelle est l'issue qui conduit à la paix, à la liberté et à l'abondance.

La IV° Internationale ne se tourne pas vers les gouvernements qui ont précipité les peuples dans ce massacre, ni vers les politiciens bourgeois responsables de ces gouvernements, ni vers la bureaucratie ouvrière qui soutient la bourgeoisie en guerre. La IV° Internationale n'a aucun lien avec les oppresseurs, les exploités, les impérialistes. Elle est le parti mondial des travailleurs, des opprimés, des exploités. C'est à eux que ce manifeste s'adresse...

## **Les causes générales de la guerre actuelle**

La technique est aujourd'hui infiniment plus puissante qu'à la fin de la guerre de 1914-1918, alors que l'humanité s'est beaucoup appauvrie. Le niveau de vie a baissé dans un pays après l'autre. Au seuil de la guerre actuelle, l'agriculture se trouvait dans une situation pire qu'au début de la dernière guerre. Les pays agricoles sont ruinés. Dans les pays industriels, les classes moyennes sont économiquement ravagées et une sous-classe permanente de chômeurs – ces parias modernes – s'est constituée. Le marché intérieur a rétréci. L'exportation de capitaux a diminué. L'impérialisme a véritablement ébranlé le marché mondial, le faisant éclater en sphères dominées par des puissants pays. Avec l'énorme augmentation de la population de la terre, le commerce mondial de 109 États de notre planète a diminué presque d'un quart dans la décennie qui a précédé la guerre actuelle. Le volume du commerce extérieur de certains pays a été réduit à la moitié, le tiers ou le quart.

Les pays coloniaux souffrent de leurs propres crises internes et des crises de leurs métropoles. Des nations arriérées qui, hier encore, était à moitié libres, sont aujourd'hui réduites en esclavage (Abyssinie, Albanie, Chine<sup>1</sup>). Chaque pays impérialiste doit disposer de ses propres sources de matières premières, avant tout pour la guerre, c'est-à-dire, pour une nouvelle lutte pour les matières premières. Pour s'enrichir davantage, les capitalistes sont en train de détruire et de dévaster ce qui a été accumulé par le travail de plusieurs siècles.

Le monde du capitalisme décadent est surpeuplé. La question de l'admission d'une centaine de réfugiés supplémentaire devient un problème majeur pour une puissance mondiale comme les États-Unis<sup>2</sup>. À l'ère de l'aviation, du télégraphe, du téléphone, de la radio et de la télévision, les voyages d'un pays à un autre sont paralysés par les passeports et les visas. La période de la disparition du commerce mondial et du déclin du commerce national est en même temps celle d'une intensification monstrueuse du chauvinisme et particulièrement de l'antisémitisme. À l'époque de sa montée, le capitalisme a sorti le peuple juif du ghetto et en a fait l'instrument de son expansion commerciale. Aujourd'hui, la société capitaliste en déclin essaie de presser le peuple juif par tous ses pores : dix-sept millions d'individus sur les deux milliards qui habitent la terre, c'est-à-dire moins de 1 %, ne peuvent plus trouver de place sur notre planète ! Au milieu des vastes étendues de terres et des merveilles de la technique qui a conquis pour l'homme le ciel comme la terre, la bourgeoisie s'est arrangée pour faire de notre planète une abominable prison.

## **Lénine et l'impérialisme**

Le 1<sup>o</sup> novembre 1914, au début de la dernière guerre impérialiste, Lénine écrivait :

---

1 Attaquée en mai 1936, l'Abyssinie avait été conquise en mai 1936 par l'armée italienne, de même que l'Albanie en avril 1939, alors qu'elles étaient jusque-là des États indépendants reconnus. En mars 1938, les Japonais avaient installé à Nankin un gouvernement fantoche dirigé par l'ancien chef du Guomindang et rival de Tchiang Kai-chek, Wang Jingwei: Tchiang s'était replié sur Tchoungking, et l'autorité de Wang s'étendait, sous la protection des troupes d'« occupation » à la plus grande partie de la Chine urbaine.

2 Il y avait beaucoup de résistance aux États-Unis à l'accueil des réfugiés européens fuyant devant l'avance allemande, et, avec l'armée, la Gestapo et les S.S. Au premier rang, nombre de Juifs. Beaucoup d'organisations faisaient campagne pour ce qu'on appelait « l'ouverture des portes », mais les visas arrivaient au compte-gouttes en Europe.

« L'impérialisme met en jeu le sort de la culture européenne. Après cette guerre, s'il ne se produit pas une série de révolutions, d'autres guerres suivront – le conte de fées de « la der des ders » est un conte creux et pernicieux... »<sup>3</sup>

Travailleurs, rappelez-vous cette prédiction ! La présente guerre – la deuxième guerre impérialiste – n'est pas un accident, ne résulte pas de la volonté de tel ou tel dictateur. Elle a été prédite depuis longtemps. Son origine dérive inexorablement des contradictions des intérêts capitalistes internationaux. Contrairement aux fables officielles destinées à droguer le peuple, la cause principale de la guerre comme des autres maux sociaux – le chômage, le coût élevé de la vie, le fascisme, l'oppression coloniale – est la propriété privée des moyens de production et l'État bourgeois qui repose sur ces fondements.

Avec le niveau actuel de technique et de qualification des travailleurs, il est parfaitement possible de créer des conditions adéquates pour le développement matériel et spirituel de l'humanité tout entière. Il faudrait seulement organiser la vie économique dans chaque pays et sur notre planète entière de façon juste, scientifiquement et rationnellement, conformément à un plan général. Aussi longtemps cependant que les principales forces productives de la société sont détenues par des trusts, c'est-à-dire des cliques capitalistes isolées et aussi longtemps que l'État national demeure un outil complaisant aux mains de ces cliques, la lutte pour les marchés, pour les sources de matières premières, pour la domination du monde, doit inévitablement assumer un caractère de plus en plus destructeur. Le pouvoir d'État et la domination de l'économie ne peuvent être arrachés des mains de ces cliques impérialistes rapaces que par la classe ouvrière révolutionnaire. C'est le sens de l'avertissement de Lénine disant que, sans « une série de révolutions victorieuses », une guerre impérialiste nouvelle se produirait inévitablement. Les différentes prédictions et promesses qui ont été faites ont été soumises à l'épreuve des événements. Le conte de fées de la « der des ders » s'est révélé un mensonge. La prédiction de Lénine est devenue la tragique vérité.

## **Les causes immédiates de la Guerre**

La cause immédiate de la guerre actuelle est la rivalité entre les empires coloniaux anciens et riches, Grande-Bretagne et France, et les pillards impérialistes en retard, Italie et Allemagne.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a été l'ère de l'incontestable hégémonie de la plus ancienne puissance capitaliste la Grande-Bretagne. De 1815 à 1914 – il est vrai, non sans quelques explosions militaires isolées, « la Pax Britannica » a régné. La flotte britannique, la plus puissante du monde, jouait le rôle de gendarme des mers. Toutefois cette époque appartient au passé. Dès la fin du siècle dernier, l'Allemagne, armée de la technique moderne, a commencé à avancer vers la première place en Europe. De l'autre côté de l'Océan apparaissait un pays plus puissant encore, ancienne colonie britannique. La contradiction économique la plus importante de celles qui conduisirent à la guerre de 1914-1918 était la rivalité entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Quant aux États-Unis, leur participation à la guerre était de caractère préventif – on ne saurait permettre à l'Allemagne de soumettre le continent européen.

La défaite rejeta l'Allemagne dans une impuissance totale. Démembrée, entourée d'ennemis, réduite à la famine par les réparations, affaiblie par les convulsions de la guerre civile, elle apparut hors de course pour longtemps. Sur le continent européen, c'était la France qui jouait pour le moment les premiers violons. Pour la victorieuse

3 Lénine, *Œuvres*, XXI, p. 34.

Angleterre, le bilan de la guerre, ne laissait en définitive qu'un lourd passif : indépendance grandissante des dominions, mouvements coloniaux pour l'indépendance, perte de l'hégémonie navale, diminution de l'importance de sa flotte du fait du développement de l'aviation.

Utilisant la force d'inertie, l'Angleterre a essayé encore de jouer le rôle dirigeant dans l'arène mondiale au cours des premières années après sa victoire. Ses conflits avec les États-Unis ont commencé à revêtir un caractère de toute évidence menaçant. Il pouvait même sembler que la prochaine guerre pouvait éclater entre les deux aspirants anglo-saxons à la domination mondiale. L'Angleterre cependant s'est vite convaincue que son poids spécifique économique ne lui permettait pas de combattre contre le colosse de l'autre côté de l'Océan. L'accord de parité navale qu'elle conclut avec les États-Unis signifiait sa renonciation formelle à l'hégémonie navale, déjà perdue dans la réalité. La substitution au libre échange de barrières douanières signifiait l'aveu ouvert de la défaite de l'industrie britannique sur le marché mondial. Sa renonciation à la politique du « splendide isolement » amenait dans son sillage l'introduction du service militaire obligatoire. Ainsi les traditions les plus sacrées s'en allaient-elles en poussière.

La France est également caractérisée par la disproportion entre son poids économique et sa position mondiale, mais sur une échelle réduite. Son hégémonie en Europe reposait sur une conjoncture temporaire, des circonstances créées par l'anéantissement de l'Allemagne et les combinaisons artificielles du traité de Versailles. Le nombre de ses habitants et les bases économiques de cette hégémonie étaient bien insuffisantes. Quand se dissipa l'hypnose de la victoire, les rapports de force réels apparurent à la surface. La France apparut bien plus faible qu'elle n'était apparue, non seulement à ses amis mais à ses ennemis. Cherchant une protection, elle devint en quelque sorte le dernier dominion de la Grande-Bretagne.

La régénération de l'Allemagne sur la base d'une technique de premier ordre et de ses capacités d'organisation était inévitable. Elle se produisit plus tôt qu'on ne l'avait cru possible, dans une large mesure du fait du soutien de l'Allemagne par l'Angleterre contre l'U.R.S.S., contre les prétentions excessives de la France, et – de façon moins immédiate, contre les États-Unis. De telles combinaisons internationales s'étaient révélées fructueuses plus d'une fois dans le passé pour l'Angleterre capitaliste, aussi longtemps qu'elle était restée la puissance la plus forte. Mais à l'époque de sa sénilité, elle s'est montrée incapable de chasser les esprits qu'elle avait elle-même invoqués.

Armée d'une technique supérieure, d'une plus grande souplesse, et d'une capacité de production supérieure, l'Allemagne a une fois de plus essayé de chasser l'Angleterre de marchés très importants, particulièrement en Europe du Sud-Est et en Amérique latine. Contrairement au XIX<sup>e</sup> siècle, où la compétition entre les pays capitalistes se développa sur un marché mondial en expansion, l'arène économique de la lutte d'aujourd'hui est en train de se rétrécir au point qu'il ne reste plus aux impérialistes qu'à s'arracher les uns aux autres les débris du marché mondial.

L'initiative d'un nouveau partage du monde est revenue naturellement, comme en 1914, à l'impérialisme allemand. Surpris, le gouvernement britannique a d'abord essayé de payer le prix pour rester à l'écart de la guerre par des concessions aux dépens des autres (Autriche, Tchécoslovaquie<sup>4</sup>). Mais cette politique ne pouvait durer longtemps. L'« amitié » avec la Grande-Bretagne n'était pour Hitler qu'une brève phase tactique. Londres avait déjà donné à Hitler plus qu'il n'avait escompté obtenir. Les accords de Munich, au moyen

---

4 L'*Anschluss*, c'est-à-dire le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, avait eu lieu en mars 1938, la Tchécoslovaquie, amputée en octobre 38 avait été dépecée en mars 39.

desquels Chamberlain espérait sceller une amitié durable avec l'Allemagne, ont au contraire accéléré la rupture. Hitler ne pouvait rien attendre de plus de Londres – une expansion ultérieure de l'Allemagne frapperait les lignes vitales de la Grande-Bretagne elle-même. Ainsi la « nouvelle ère de paix<sup>5</sup> » annoncée par Chamberlain en octobre 1938 a conduit en quelques mois à la plus terrible de toutes les guerres.

## Les États-Unis

Alors qu'elle tentait de toutes ses forces dès les premiers mois de la guerre de s'emparer des positions laissées libres sur le marché mondial par l'Allemagne soumise au blocus, la Grande-Bretagne a été évincée du marché mondial, quasi automatiquement par les États-Unis. Les deux tiers de l'or mondial sont concentrés dans les caves américaines. Le troisième tiers est en train d'y affluer. Le rôle de l'Angleterre comme banquier du monde appartient au passé. Et il n'en va pas mieux dans les autres domaines. Au moment où la marine militaire et la marine marchande de la Grande-Bretagne subissent des pertes énormes, les chantiers navals américains construisent des bâtiments à une échelle colossale qui va assurer la prédominance de la flotte américaine sur les flottes britannique et japonaise. Les États-Unis sont de toute évidence en train de se préparer à adopter le *two powers standard* (une flotte supérieure aux flottes additionnées des deux puissances suivantes). Le nouveau programme pour la flotte aérienne envisage d'assurer la supériorité des États-Unis sur le reste du monde.

Cependant, la puissance industrielle, financière et militaire des États-Unis, la première puissance capitaliste dans le monde, n'assure nullement l'épanouissement de la vie économique américaine, mais, au contraire, donne à la crise de son système social un caractère particulièrement pernicieux et convulsif. On ne peut trouver d'emploi ni aux milliards de dollars ni aux millions de chômeurs ! Dans les thèses de la IV<sup>e</sup> Internationale, *La Guerre et la IV<sup>e</sup> Internationale*, publiées il y a six ans, il avait été prédit :

« Le capitalisme des États-Unis se heurte aux mêmes problèmes qui ont poussé l'Allemagne en 1914 sur le chemin de la guerre. Le monde est partagé ? Il faut refaire le partage. Pour l'Allemagne, il s'agit d' "organiser" l'Europe. Les États-Unis doivent "organiser" le monde. L'histoire est en train de conduire l'humanité à l'éruption volcanique de l'impérialisme américain. »<sup>6</sup>

La politique du *New Deal* et du *Good Neighbour*<sup>7</sup> ont été les ultimes tentatives d'ajourner l'explosion en remédiant à la crise sociale par des concessions et des accords. Après la faillite de cette politique qui a gaspillé des dizaines de milliards de dollars, il ne restait à l'impérialisme américain qu'à recourir à la méthode du « coup de poing ». Sous un prétexte ou un autre, un mot d'ordre ou un autre, les États-Unis vont intervenir dans ce choc gigantesque pour préserver leur domination mondiale. On ignore encore le moment et le lieu de cette lutte entre le capitalisme américain et ses ennemis - et peut-être Washington même ne le sait pas encore. La guerre contre le Japon serait une lutte pour « l'espace vital » dans l'océan Pacifique. La guerre dans l'Atlantique, même si elle était dans

---

5 La formule de Chamberlain suivant laquelle l'accord de Munich avait ouvert « une nouvelle ère de paix », avait déjà déclenché l'ironie de Trotsky (*Œuvres*, 19, pp. 144-148).

6 *Œuvres*, 4, p. 52.

7 Le *New Deal* (Nouvelle Donne) désigne la politique de relance de l'économie par la consommation (grands travaux, salaires, etc.) adoptée par Roosevelt à l'intérieur et celle du *Good Neighbour* (le Bon Voisin) désigne la politique de relations pacifiques avec les autres États d'Amérique, en rupture avec la politique du *Big Stick* (Gros bâton) de ses précédentes sur le Nouveau Continent.

l'immédiat dirigée contre l'Allemagne, serait une lutte pour l'héritage de la Grande-Bretagne.

La possibilité d'une victoire de l'Allemagne sur les Alliés plane comme un cauchemar sur Washington. Avec comme base le continent européen et les ressources de leurs colonies, avec toutes les usines et les chantiers navals d'Europe à sa disposition, l'Allemagne – surtout alliée au Japon en Orient – constituerait un danger mortel pour l'impérialisme américain. Les batailles de Titans qui se déroulent aujourd'hui sur les champs de bataille européens sont, en ce sens, des épisodes préparatoires dans la lutte entre l'Allemagne et l'Amérique. La France et l'Angleterre ne sont que des bastions du capitalisme américain de l'autre côté de l'Atlantique. Si la frontière de l'Angleterre est sur le Rhin comme l'a assuré l'un des premiers ministres britanniques, les impérialistes américains peuvent de leur côté dire que la frontière des États-Unis est sur la Tamise. Dans sa préparation fébrile de l'opinion publique à la guerre qui vient, Washington ne lésine pas sur sa noble indignation à propos du sort de la Finlande, du Danemark, de la Norvège, de la Hollande, de la Belgique<sup>8</sup>... Avec l'occupation du Danemark, la question du Groenland a surgi de façon inattendue, ce dernier étant « géologiquement » un fragment de l'hémisphère occidental et contenant, par un heureux hasard, des dépôts de cryolithe indispensables à la production de l'aluminium<sup>9</sup>. Et Washington ne perd pas non plus de vue la Chine asservie, les Philippines abandonnées, les Indes néerlandaises orphelines et les routes maritimes. C'est ainsi que des sympathies philanthropiques pour les nations opprimées et même des considérations de géologie conduisent les États-Unis à la guerre.

Les forces armées américaines cependant ne peuvent intervenir avec succès qu'aussi longtemps qu'il leur reste avec les îles Britanniques et la France de solides bases d'appui. Si la France était occupée, si les troupes allemandes apparaissaient sur la Tamise, le rapport des forces changerait dramatiquement au détriment des États-Unis. Ces considérations contraignent Washington à accélérer tous les rythmes mais aussi à se poser la question de savoir si le moment opportun n'a pas été manqué ?

Contre la position officielle de la Maison-Blanche se déclenchent les bruyantes protestations de l'isolationnisme américain qui est une autre variété du même impérialisme<sup>10</sup>. La fraction des capitalistes dont les intérêts sont liés d'abord au continent américain, à l'Australie et à l'Extrême-Orient calcule qu'en cas de défaite des Alliés, les États-Unis acquerraient automatiquement à leur profit un monopole non seulement de l'Amérique latine, mais aussi du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Quant à la Chine, aux Indes néerlandaises et à l'Orient en général, c'est la conviction de toute la classe dirigeante des États-Unis que la guerre contre le Japon est en tout cas inévitable dans l'avenir proche. Sous le couvert de l'isolationnisme et du pacifisme, une fraction influente de la bourgeoisie est en train d'élaborer un programme d'expansion continentale américaine et de se préparer à la lutte contre le Japon. La guerre contre l'Allemagne pour la domination mondiale, selon ce plan, n'est que différée. Quant aux petits-bourgeois

---

8 Il s'agit de pays récemment attaqués ou occupés.

9 Les gisements de cryolithe du Groenland étaient importants pour la construction aéronautique, grosse consommatrice d'aluminium. La question fut posée sous la forme de l'intégration du Groenland au continent, donc sur la validité d'une application à ce pays de la « doctrine Monroe ». Le 12 avril, devant la presse, le président Roosevelt reconnaissait qu'il s'agissait d'une « hypothèse » à retenir, bien qu'un peu prématurée. Pour le moment les E.-U. se contentaient d'installer un consulat et d'envoyer une « aide humanitaire » au Groenland, colonie du Danemark, métropole occupée.

10 On sait que la doctrine Monroe se résume officiellement par la formule « L'Amérique aux Américains » – ses critiques traduisent « Le continent américain aux Yankees » – et qu'elle constituait l'un des points de départ de l'isolationnisme.

pacifistes à la Norman Thomas et ses confrères, ce ne sont que des enfants de chœur dans l'un des deux clans impérialistes.

Notre lutte contre l'intervention des États-Unis dans la guerre n'a rien de commun avec l'isolationnisme et le pacifisme. Nous disons ouvertement aux ouvriers que le gouvernement impérialiste ne peut pas ne pas entraîner ce pays dans la guerre. Les discussions au sein de la classe dirigeante ne tournent qu'autour de la question de quand entrer dans la guerre et contre qui tirer le premier coup. Compter sur la possibilité de garder les États-Unis dans la neutralité au moyen d'articles de journaux et de résolutions pacifistes, c'est comme essayer d'arrêter la marée avec un balai. La lutte véritable contre la guerre signifie la lutte de classe contre l'impérialisme et une dénonciation impitoyable du pacifisme petit-bourgeois. Seule la révolution peut empêcher la bourgeoisie américaine d'intervenir dans la deuxième guerre impérialiste ou de commencer la troisième guerre impérialiste. Toutes les autres méthodes ne sont que charlatanisme ou stupidité ou un mélange des deux.

## **La Défense de « la Patrie »**

Il y a presque un siècle, quand l'État national constituait encore un facteur relativement progressiste, le *Manifeste communiste* proclamait que les prolétaires n'avaient pas de patrie. Leur seul but était la création d'une patrie des travail leurs englobant le monde entier. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'État bourgeois avec ses armées et ses barrières douanières est devenu le plus grand frein au développement des forces productives qui exigent une arène plus vaste. Un socialiste qui se prononce aujourd'hui pour la défense de la « patrie » joue le même rôle réactionnaire que les paysans de Vendée qui se précipitèrent à la défense du régime féodal, c'est-à-dire de leurs propres chaînes<sup>11</sup>.

Dans les dernières années et même les derniers mois, le monde étonné a observé avec quelle facilité les États étaient effacés de la carte du monde : Autriche, Tchécoslovaquie, Albanie, Pologne, Danemark, Norvège, Hollande, Belgique<sup>12</sup>... La carte politique a été redessinée avec une rapidité sans égale à aucune époque, sauf celle des guerres napoléoniennes<sup>13</sup>. À cette époque, il s'agissait alors d'États féodaux surannés qui devaient faire place à l'État national bourgeois. Aujourd'hui, il s'agit d'États bourgeois surannés qui doivent céder la place à la fédération socialiste des peuples. Comme toujours la chaîne se brise à son maillon le plus faible. La lutte des bandits impérialistes laisse aussi peu de place à de petits États indépendants que la concurrence féroce des trusts et cartels aux petits industriels et commerçants indépendants.

Du fait de sa position stratégique, l'Allemagne estime plus payant d'attaquer ses ennemis principaux à travers les petits pays neutres<sup>14</sup>. La France et la Grande-Bretagne, au contraire, estiment plus profitable de se couvrir de la neutralité des petits États et de laisser l'Allemagne les pousser par les coups qu'elle leur porte dans le camp des Alliés

---

11 La guerre de Vendée se déclencha en 1793 sous la forme d'une insurrection contre la conscription encouragée par l'activité du clergé fidèle à la monarchie; écrasée, elle se prolongea tout de même sous la forme d'une guérilla jusqu'en 1796. Les Vendéens étaient dans leur majorité des paysans pauvres qui acceptaient l'autorité des prêtres et des nobles.

12 L'Autriche avait été rayée de la carte en 1936, la Tchécoslovaquie et la Pologne en 1939, les autres en 1940.

13 Allusion aux guerres du premier Empire qui conduisirent Napoléon jusqu'à Moscou après Madrid et Vienne.

14 L'offensive allemande du début de mai avait commencé par le viol de la neutralité de la Belgique et des Pays-Bas de façon à tourner les lignes françaises et attaquer du Nord.

des « démocraties ». Le fond de la question n'est pas modifié par cette différence dans les méthodes stratégiques. Les petits satellites sont réduits en poussière dans les meules des grands pays impérialistes. La « défense » des grandes patries exige la destruction d'une dizaine de petites et moyennes.

Même cependant en ce qui concerne les grands États, ce qui est en jeu pour la bourgeoisie, ce n'est pas du tout la question de la défense de la patrie, mais celle de la défense des marchés, des concessions étrangères, des sources de matières premières et des sphères d'influence. La bourgeoisie ne défend jamais la patrie pour la patrie. Elle défend la propriété privée, les privilèges, les profits. Chaque fois que ces valeurs sacrées sont menacées, la bourgeoisie prend tout de suite le chemin du défaitisme. Ce fut la voie de la bourgeoisie russe dont les fils, au lendemain de la révolution d'Octobre, combattirent et sont une fois de plus prêts à combattre dans toute armée du monde contre leur propre ancienne patrie. Pour sauver son capital, la bourgeoisie espagnole s'est tournée vers Mussolini<sup>15</sup> et Hitler pour en recevoir une aide militaire contre son propre peuple<sup>16</sup>. La bourgeoisie norvégienne a aidé l'invasion de la Norvège par Hitler. Il en a toujours été et en sera toujours ainsi.

Le patriotisme officiel n'est qu'un masque des intérêts des exploiters. Les ouvriers conscients rejettent ce masque avec mépris. Ils ne défendent pas la patrie bourgeoise, mais les intérêts des travailleurs et des opprimés de leur propre pays et du monde entier. Les *thèses* de la IV<sup>e</sup> Internationale affirment :

« Contre le mot d'ordre réactionnaire de la défense nationale, il faut lancer celui de la destruction révolutionnaire de l'État national. À la maison de fous de l'Europe capitaliste il faut opposer le programme des États-Unis socialistes d'Europe comme étape sur la route vers les États-Unis socialistes du monde. »<sup>17</sup>

## **La « Lutte pour la Démocratie »**

Le mot d'ordre de guerre pour la démocratie contre le fascisme n'est pas moins mensonger. Comme si les ouvriers avaient oublié que le gouvernement britannique a aidé Hitler et ses bourreaux à prendre le pouvoir<sup>18</sup> ! Les démocraties impérialistes sont en réalité les plus grandes aristocraties de l'histoire. Angleterre, France, Hollande et Belgique reposent sur l'asservissement des peuples coloniaux. La démocratie des États-Unis repose sur la confiscation de l'immense richesse d'un continent entier. Tous les efforts de ces « démocraties » sont orientés vers la préservation de leur position privilégiée. Une importante partie du fardeau de la guerre est reportée par les démocraties impérialistes sur leurs colonies. Les esclaves sont obligés de fournir du sang et de l'or pour assurer à leurs maîtres la possibilité de demeurer des esclavagistes. Les petites démocraties capitalistes sans colonies sont des satellites des grands empires et glanent une partie de

---

15 Dès 1934, Mussolini, qui avait déjà à son service le chef de la Phalange José Antonio Primo de Rivera, avait également conclu un accord par lequel il soutenait matériellement les monarchistes et les généraux conspirateurs.

16 L'aide aux « nationalistes » fut plus massive de la part des Italiens, mais l'Allemagne envoya des techniciens, des chars, des avions (Légion Condor).

17 *Œuvres*, 4, p. 55. La citation n'est pas textuelle.

18 Il y avait, de façon générale, accord pour considérer que les milieux dirigeants britanniques – la grande presse notamment – avaient favorisé l'ascension de Hitler.

leurs profits coloniaux. Les classes dirigeantes de ces États sont prêtes à renoncer à la démocratie à tout moment pour conserver leurs privilèges.

Dans le cas de la minuscule Norvège<sup>19</sup>, le mécanisme interne de la démocratie décadente s'est une fois de plus manifesté sous les yeux du monde entier. La bourgeoisie norvégienne a utilisé simultanément son gouvernement social-démocrate<sup>20</sup> et les policiers, juges et officiers fascistes<sup>21</sup>. Au premier choc sérieux, les têtes des démocrates ont été balayées et la bureaucratie fasciste, qui a su immédiatement trouver avec Hitler un langage commun, est devenue maîtresse de la maison. Avec diverses variantes nationales, cette même expérience s'était antérieurement déroulée en Italie, Allemagne, Autriche, Pologne, Tchécoslovaquie et un certain nombre d'autres États. Dans un moment de danger, la bourgeoisie a toujours été capable de dépouiller de ses atours démocratiques le véritable appareil de domination en tant qu'instrument direct du capital financier. Seul un aveugle sans espoir peut croire que les généraux et amiraux français font la guerre au fascisme<sup>22</sup> !

La guerre n'a pas arrêté le processus de transformation des démocraties en dictatures réactionnaires, mais au contraire, mène sous nos yeux ce processus à son terme.

Dans chaque pays comme sur l'arène mondiale, la guerre a tout de suite renforcé les groupes et institutions les plus réactionnaires. Les états-majors généraux, ces repaires de conspiration bonapartiste, les antres cruelles de la police, les bandes de patriotes stipendiés, les Églises de toutes confessions sont tout de suite poussées au premier plan. La Curie pontificale, foyer de l'obscurantisme et de la haine entre les hommes, est aujourd'hui courtisée de tous côtés, particulièrement par le président protestant Roosevelt<sup>23</sup>. Le déclin matériel et spirituel entraîne toujours dans son sillage l'oppression et une exigence accrue d'opium religieux<sup>24</sup>.

Cherchant à se procurer les avantages d'un régime totalitaire, les démocraties impérialistes commencent à assurer leur propre défense en redoublant leur offensive contre la classe ouvrière et la persécution des organisations révolutionnaires. Le danger de guerre et maintenant la guerre elle-même sont utilisés par elles d'abord et avant tout pour écraser les ennemis de l'intérieur. La bourgeoisie suit toujours et sans hésiter la règle : « L'ennemi principal est dans notre propre pays<sup>25</sup> ».

Comme c'est toujours le cas, c'est le plus faible qui souffre le plus. Les plus faibles dans l'actuel carnage des peuples, ce sont les innombrables réfugiés de tous pays, parmi lesquels les exilés révolutionnaires. Le patriotisme bourgeois se manifeste avant tout par la brutalité avec laquelle il traite les étrangers sans défense. Avant qu'aient été construits les camps de concentration pour prisonniers de guerre, toutes les démocraties avaient

---

19 La résistance s'affaiblissait en Norvège, où la campagne allemande ne dura pas deux mois.

20 Comme à l'époque de l'internement de Trotsky, le premier ministre norvégien, Johann Nygardsvold appartenait au parti ouvrier, le D.N.A. (que Trotsky appelle N.A.P. – ses initiales allemandes).

21 Trotsky avait eu comme geôliers ou censeurs de hauts fonctionnaires norvégiens qui étaient aussi des fascistes notoires, collaborateurs de Quisling comme Jonas Lie ou Konstad.

22 Qui Trotsky peut-il viser ? Personne en particulier. Mais les noms de Main, Weygand et Darlan s'imposent.

23 Franklin D. *Roosevelt* (1882-1945) avait été élu, alors qu'il était candidat démocrate, président des Etats-Unis en 1932. Il avait des contacts avec le Vatican sur la question de l'entrée en guerre de l'Italie.

24 Allusion à la célèbre phrase de Marx selon laquelle « la religion est l'opium du peuple ».

25 La formule avait été lancée pendant la guerre par l'Allemand Kart Liebknecht et elle constituait le dénominateur commun des positions diverses des internationalistes socialistes.

construit des camps de concentration pour les exilés révolutionnaires<sup>26</sup>. Les gouvernements du monde entier, particulièrement celui de l'U.R.S.S., ont écrit le chapitre le plus noir de notre époque par la façon dont ils ont traité les réfugiés, les exilés, les apatrides<sup>27</sup>. Nous envoyons nos salutations les plus chaleureuses à nos frères emprisonnés et persécutés et leur disons de ne pas perdre courage. C'est des prisons des capitalistes et de leurs camps de concentration que sortiront la majorité des dirigeants de l'Europe et du monde de demain.

## **Les Mots d'ordre de guerre des nazis**

Les mots d'ordre officiels de Hitler ne résistent pas en général à l'examen. La lutte pour l' « unification nationale » a depuis longtemps été démasquée comme un mensonge, car Hitler est en train de transformer un État national en un État multinational, piétinant la liberté et l'unité d'autres peuples. La lutte pour « un espace vital » n'est rien qu'un camouflage de l'expansion impérialiste, c'est-à-dire de la politique d'annexion et de pillage. La justification raciale de cette expansion est un mensonge : le national-socialisme modifie ses sympathies et antipathies raciales en accord avec ses considérations stratégiques. Peut-être un élément quelque peu plus stable de la propagande fasciste est-il l'anti-sémitisme, auquel Hitler a donné une forme zoologique, découvrant le véritable langage de la « race » et du « sang » dans l'aboiement du chien et le grognement du porc. Ce n'est pas pour rien qu'Engels a appelé l'anti-sémitisme « le socialisme des imbéciles »<sup>28</sup> ! L'unique trait du fascisme qui ne soit pas une imposture, c'est sa volonté de puissance, de conquête, de pillage. Le fascisme est une distillation chimiquement pure de la culture de l'impérialisme.

Les gouvernements démocratiques qui en leur temps ont salué Hitler comme un champion de la croisade contre le bolchevisme, en font maintenant une sorte de Satan surgi à la surprise générale des profondeurs de l'enfer et qui viole la sainteté des traités, des frontières, des règles et des règlements. S'il n'y avait pas Hitler, le monde capitaliste fleurirait comme un jardin. Quel mensonge misérable ! Cet épileptique allemand, avec une machine à calculer dans le crâne et un pouvoir illimité entre les mains, n'est pas tombé du ciel ni surgi de l'enfer : il s'est rien d'autre qu'une personnification de toutes les forces destructives de l'impérialisme. Exactement comme Gengis Khan et Tamerlan<sup>29</sup> apparurent aux peuples pasteurs plus faibles comme les fléaux destructeurs de Dieu, alors qu'en Mité ils ne faisaient qu'exprimer le besoin de toutes les tribus de pasteurs de plus de terres à pâturage et de pillages des régions habitées, de même Hitler, ébranlant jusqu'à leurs fondations les puissances coloniales, ne fait que donner une expression plus achevée à la volonté de pouvoir impérialiste. Par l'intermédiaire de Hitler, le capitalisme mondial, poussé au désespoir par sa propre impasse, a commencé à s'enfoncer dans les flancs une dague aiguisée.

Les bouchers de la seconde guerre impérialiste ne réussiront pas à faire de Hitler le bouc émissaire de leurs propres péchés.

---

26 L'aspect le plus spectaculaire fut peut-être l'accueil des réfugiés d'Espagne et en particulier des volontaires internationaux dans les camps du Sud-Ouest de la France.

27 La liste serait interminable des réfugiés étrangers en U.R.S.S. liquidés pendant la Ejoytchina.

28 Cette même formule est très souvent attribuée à Bebel.

29 *Gengis Khan* (1162-1227), khan des Mongols en 1206, conquiert le Nord de la Chine et de l'Inde, la Corée, l'Iran, l'Iraq et une partie de la Russie. *Tamerlan*, forme dégradée de Timur Lang (1336-1405), descendant de Gengis Khan, parti du Turkestan, conquiert la Perse, l'Asie centrale, envahit Russie, Inde et Asie Mineure et battit les Turcs.

C'est devant le tribunal du prolétariat que tous les gouvernements actuels auront à répondre. Hitler ne fera rien de plus que d'occuper la première place parmi les criminels sur le banc des accusés.

## **La prépondérance allemande**

Quelle que soit l'issue de la guerre, la prépondérance allemande s'est déjà clairement manifestée. Incontestablement, Hitler ne possède aucune « arme nouvelle ». Mais la perfection de toutes les armes diverses qui existent et une combinaison bien coordonnée de ces armes – sur la base d'une industrie plus hautement rationalisée – donne un poids énorme à l'impérialisme allemand. Sa dynamique militaire est étroitement liée aux traits spécifiques d'un État totalitaire, unité de volonté, concentration de l'initiative, secret de la préparation, soudaineté de l'exécution. En outre, la paix de Versailles a rendu aux Alliés un mauvais service. Après quinze ans de désarmement allemand, Hitler a été obligé de bâtir une armée à partir de rien et, de ce fait, son armée est libre de toute routine et n'a à traîner avec elle aucune technique ni aucun équipement démodés. L'entraînement technique des troupes est inspiré par les idées nouvelles basées sur le dernier mot de la technique. Apparemment, seuls les États-Unis sont destinés à dépasser la machine allemande à tuer. La faiblesse de la France et de la Grande-Bretagne n'était pas inattendue. Les thèses de la IV<sup>e</sup> Internationale, en 1934, assuraient : « L'effondrement de la S.D.N. est indissolublement lié au début de celui de l'hégémonie française sur le continent européen. » Ce document programmatique déclare plus loin : « L'Angleterre dominatrice a moins de succès encore dans ses desseins », que la bourgeoisie britannique est « terrifiée par la désintégration de son Empire, par le mouvement révolutionnaire en Inde, l'instabilité de ses positions en Chine<sup>30</sup> ». La puissance de la IV<sup>e</sup> Internationale réside en ce que son programme est capable de subir victorieusement l'épreuve des grands événements.

L'industrie de l'Angleterre et de la France, du fait du flux assuré des super-profits coloniaux, a été longtemps derrière à la fois pour la technique et l'organisation. De plus, la prétendue « défense de la démocratie » par les partis socialistes et les syndicats a créé une situation politique très privilégiée pour les bourgeoisies française et britannique. Les privilèges engendrent toujours paresse et stagnation. Si l'Allemagne révèle aujourd'hui sa colossale prépondérance sur la France et l'Angleterre, la part du lion dans la responsabilité de cette situation revient aux défenseurs social-patriotes de la démocratie qui ont empêché le prolétariat d'arracher à temps à l'atrophie France et Angleterre par une révolution socialiste.

## **« Le Programme de Paix »**

En échange de l'asservissement des peuples, Hitler promet d'établir en Europe pour des siècles une « Paix allemande ». Mirage creux ! La « Paix britannique » après la victoire sur Napoléon<sup>31</sup> ne pouvait durer un siècle – et pas mille ans – que parce que la Grande-Bretagne était le pionnier de la technique nouvelle et d'un système progressiste de production. Indépendamment de la puissance de son industrie, l'Allemagne actuelle, comme ses ennemis, est le porte-drapeau d'un système social condamné. La victoire de Hitler ne signifierait en réalité pas la paix, mais le commencement d'une nouvelle série de

---

30 *Œuvres*, 4, pp. 49-50.

31 L'Angleterre avait été l'âme des coalitions successives contre Napoléon, et c'est à elle qu'il se rendit, par elle qu'il fut exilé.

heurts sanglants à l'échelle mondiale. En renversant l'Empire britannique, en réduisant la France au statut de la Bohême-Moravie<sup>32</sup>, en se basant sur le continent européen et ses colonies, l'Allemagne deviendrait indubitablement la première puissance du Monde. À ses côtés, l'Italie pourrait au mieux – et pas pour longtemps – prendre le contrôle du bassin méditerranéen. Mais être la première puissance ne signifie pas être la seule. La lutte pour « l'espace vital » ne ferait qu'entrer dans une phase nouvelle.

L'« ordre nouveau » que le Japon se prépare à établir, en s'appuyant sur la victoire allemande, a comme perspective l'extension de la domination japonaise sur la plus grande partie du continent asiatique. L'Union soviétique se trouverait elle-même coincée entre une Europe germanisée et une Asie japonisée. Les trois Amériques, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, reviendraient aux États-Unis. Si l'on prend en compte en outre l'empire italien provincial, le monde serait temporairement divisé en cinq « espaces vitaux ». Mais l'impérialisme, par sa nature même, abhorre la division du pouvoir. Pour avoir les mains libres contre l'Amérique, Hitler devrait régler dans le sang ses comptes avec ses amis de la veille, Staline et Mussolini, et les États-Unis ne resteraient pas des observateurs désintéressés dans cette nouvelle lutte. La troisième guerre impérialiste serait conduite non par des États nationaux, ni par des empires de type ancien, mais par des continents entiers... La victoire de Hitler dans la guerre actuelle ne signifierait donc pas un millier d'années de « paix allemande », mais un chaos sanglant pour des décennies sinon des siècles.

Mais une victoire des Alliés n'aurait pas des conséquences beaucoup plus brillantes. La France victorieuse ne pourrait rétablir sa position comme grande puissance qu'en démembrant l'Allemagne, en restaurant les Habsbourg, en balkanisant l'Europe. La Grande-Bretagne ne pourrait jouer un rôle dirigeant dans les affaires européennes qu'en refourbissant son jeu entre les contradictions entre Allemagne et France d'une part, Europe et Amérique de l'autre. Cela signifierait une édition nouvelle et dix fois pire de la paix de Versailles avec des effets infiniment plus perniciose sur l'organisme affaibli de l'Europe. Il faut ajouter qu'une victoire alliée sans l'aide américaine est improbable, et que les États-Unis demanderaient sans doute pour leur aide un prix plus élevé que lors de la dernière guerre. L'Europe avilie et épuisée – l'objet de la philanthropie de Herbert Hoover<sup>33</sup> – deviendrait le débiteur failli de son sauveur d'outre-Atlantique.

Finalement, si l'on accepte la variante la moins probable, à savoir la conclusion de la paix entre adversaires épuisés conformément à la formule pacifiste « Ni vainqueurs ni vaincus », cela signifierait la réapparition du chaos antérieur, reposant cette fois sur des ruines sanglantes, l'épuisement, l'amertume. En peu de temps, tous les vieux antagonismes remonteraient à la surface avec une violence explosive et éclateraient en nouvelles convulsions internationales.

La promesse des Alliés de créer une fédération européenne démocratique cette fois est le plus grossier de tous les mensonges pacifistes. L'État n'est pas une abstraction, mais un instrument du capitalisme monopoleur. Tant que les trusts et les banques ne sont pas expropriés au bénéfice du peuple, la lutte entre les États est aussi inévitable que la lutte entre les trusts eux-mêmes. Une renonciation volontaire, de la part de l'État le plus puissant, à l'avantage que lui vaut sa force, est une utopie aussi ridicule que la division volontaire des parts du capital entre les trusts. Tant que subsiste la propriété capitaliste,

32 Le démembrement de la Tchécoslovaquie avait donné naissance à une Slovaquie « indépendante » et un « protectorat » de Bohême-Moravie, dirigés et gouvernés par des fonctionnaires allemands.

33 Herbert C. Hoover (1874-1964) avait dirigé au lendemain de la première guerre l'organisation des « secours » américains qui avait servi de point d'appui à la contre-offensive contre la révolution. Il avait été plus tard président des États-Unis.

une « fédération » démocratique ne serait qu'une répétition en pire de la S.D.N. avec tous ses vices et moins ses illusions.

C'est en vain que les maîtres impérialistes de la destinée essaient de ressusciter un programme de salut qui a été complètement discrédité par l'expérience des dernières décennies. C'est en vain que leurs valets petits-bourgeois réchauffent les panacées pacifistes depuis longtemps changées en leurs caricatures. Les ouvriers avancés ne seront pas dupes. La paix ne sera pas conclue par les forces qui font la guerre actuellement. Les ouvriers et les soldats dicteront leur propre programme de paix !

## **Défense de l'U.R.S.S.**

L'alliance de Staline avec Hitler qui fut le lever de rideau de la guerre mondiale et conduisit tout droit à l'asservissement du peuple polonais, était le résultat de la faiblesse de l'U.R.S.S. et de la panique du Kremlin face à l'Allemagne. La responsabilité de cette faiblesse ne repose sur nul autre que le même Kremlin : sa politique intérieure, qui a ouvert un abîme entre la caste dirigeante et le peuple; sa politique extérieure, qui a sacrifié les Intérêts de la révolution mondiale aux intérêts de la clique stalinienne.

La mainmise sur la Pologne orientale – gage de l'alliance avec Hitler, et garantie contre Hitler – a été accompagnée de la nationalisation de la propriété semi-féodale et capitaliste en Ukraine et en Biélorussie occidentales. Sans cela, l'U.R.S.S. n'aurait pas pu incorporer à l'U.R.S.S. les territoires occupés. La révolution d'Octobre étranglée et profanée faisait ainsi savoir qu'elle vivait encore.

En Finlande, le Kremlin n'a pas réussi à accomplir un bouleversement social semblable. La mobilisation impérialiste de l'opinion publique mondiale « pour la défense de la Finlande », la menace d'une intervention directe de l'Angleterre et de la France, l'impatience de Hitler qui voulait s'emparer du Danemark et de la Norvège avant que les troupes britanniques et françaises soient apparues sur la terre scandinave – tout cela a obligé le Kremlin à renoncer à la soviétisation de la Finlande et à se borner à mettre la main sur les positions stratégiques indispensables.

L'invasion de la Finlande a incontestablement soulevé dans la population soviétique une condamnation profonde. Les ouvriers avancés comprenaient cependant que les crimes de l'oligarchie du Kremlin n'enlevaient pas de l'ordre du jour la question de l'existence de l'U.R.S.S. Sa défaite dans la guerre mondiale signifierait non seulement le renversement de la bureaucratie totalitaire, mais la liquidation des nouvelles formes de propriété, l'effondrement de la première expérience d'économie planifiée et la transformation de tout le pays en colonie, c'est-à-dire la remise à l'impérialisme de ressources naturelles colossales qui lui donneraient un répit jusqu'à la troisième guerre mondiale. Ni les peuples de l'U.R.S.S. ni la classe ouvrière mondiale dans son ensemble ne tiennent à un tel résultat.

La résistance de la Finlande à l'U.R.S.S., malgré son héroïsme, n'a pas plus été une action de défense nationale indépendante que la résistance ultérieure de la Norvège à l'Allemagne. Le gouvernement d'Helsinki lui-même l'a compris quand il a décidé de capituler devant l'U.R.S.S. plutôt que de transformer la Finlande en base militaire pour la France et l'Angleterre. Notre pleine reconnaissance du droit de chaque nation à disposer d'elle-même n'altère pas le fait qu'au cours de la guerre actuelle, ce droit ne pèse pas plus qu'une plume. Il nous faut déterminer la ligne fondamentale de notre position en accord avec des facteurs fondamentaux et pas de dixième ordre. Les thèses de la IV<sup>e</sup> Internationale disent :

« Le concept de défense nationale, surtout quand il coïncide avec l'idée de la défense de la démocratie, peut très facilement abuser des ouvriers des pays petits et neutres (Suisse, partiellement Belgique ou pays scandinaves) Seul un petit bourgeois sans espoir sorti d'un misérable village suisse comme Robert Grimm<sup>34</sup> peut penser sérieusement que la guerre mondiale dans laquelle il est entraîné se mène pour la défense de l'indépendance de la Suisse<sup>35</sup>. »

Ces paroles prennent aujourd'hui une signification particulière. Ces petit-bourgeois qui croient que c'est à partir d'épisodes tactiques comme l'invasion de l'Armée rouge en Finlande qu'on peut déterminer la stratégie prolétarienne par rapport à la défense de l'U.R.S.S. ne sont en rien supérieurs au social-patriote suisse Robert Grimm.

La campagne lancée par la bourgeoisie mondiale sur la guerre soviéto-finnoise a été extrêmement éloquente dans son unanimité et sa furie. Ni la perfidie ni la violence du Kremlin mouvant n'avaient soulevé l'indignation de la bourgeoisie, car toute l'histoire de la politique mondiale est écrite en termes de perfidie et de violence. Sa crainte et son indignation ont été provoquées par la perspective d'un bouleversement social en Finlande sur le modèle de celui qu'avait réalisé l'Armée rouge en Pologne orientale. Il s'agissait d'une menace contre la propriété capitaliste. La campagne anti-soviétique, qui avait un caractère de classe du début à la fin, a révélé une fois de plus que l'U.R.S.S., en vertu de fondements sociaux établis par la révolution d'Octobre, dont l'existence de la bureaucratie dépend en dernière analyse, demeure encore un État ouvrier qui épouvante la bourgeoisie du monde entier. Des accords épisodique entre la bourgeoisie et l'U.R.S.S. n'altèrent pas le fait qu' « à une échelle historique, l'antagonisme entre l'impérialisme mondial et l'Union soviétique est infiniment plus profond ceux qui opposent entre eux les différents pays capitalistes ».

Nombre de radicaux petit-bourgeois, qui, hier encore, considéraient l'Union soviétique comme un axe pour grouper les forces « démocratiques » contre le fascisme, ont découvert soudain, maintenant que leurs patries à eux ont été menacées par Hitler, que Moscou, qui n'est pas venu à leur aide, suit une politique impérialiste et qu'il n'existe aucune différence entre U.R.S.S. et les pays fascistes.

« Mensonge ! », va répondre tout ouvrier ayant une conscience de classe – « Il existe une différence ! ». La bourgeoisie apprécie cette différence sociale mieux et plus profondément que les girouettes radicales. Assurément, la nationalisation des moyens de production dans un pays, et un pays arriéré comme celui-là, n'assure pas encore la construction du socialisme. Mais elle est susceptible de renforcer les conditions favorables au socialisme, à savoir le développement planifié des forces productives. Tourner le dos à la nationalisation des moyens de production sous prétexte qu'elle n'assure pas en elle même le bien-être des masses équivaut à condamner à la destruction une fondation de granit sous prétexte qu'il est impossible de vivre sans murs ni toits. L'ouvrier qui a une conscience de classe sait qu'une lutte victorieuse pour une émancipation totale est impensable sans la défense d'une conquête aussi colossale que l'économie planifiée contre la restauration des rapports capitalistes. Ceux qui ne peuvent pas défendre les anciennes positions n'en prendront jamais de nouvelles.

La IV<sup>o</sup> Internationale ne peut défendre l'U.R.S.S. que par les méthodes de la lutte de classe révolutionnaire. Enseigner aux ouvriers à bien comprendre le caractère de classe

---

34 Robert *Grimm* (1881-1958), socialiste suisse, pacifiste pendant la guerre, était l'une des cibles de l'ironie de Trotsky depuis l'époque de Zimmerwald et Kienthal.

35 *Œuvres*, 4, p. 59. La traduction a été revue légèrement.

de l'État impérialiste, colonial, ouvrier et les relations réciproques entre les classes ainsi que leurs contradictions internes, dans chacune d'entre elles, permet aux ouvriers de tirer des conclusions pratiques de toute situation donnée. Tout en menant une lutte inlassable contre l'oligarchie de Moscou, la IV<sup>e</sup> Internationale rejette catégoriquement toute politique qui aiderait l'impérialisme contre l'U.R.S.S.

La défense de l'U.R.S.S. coïncide en principe avec la préparation de la révolution prolétarienne mondiale. Nous rejetons carrément la théorie du socialisme dans un seul pays, qui est née du cerveau du stalinisme ignorant et réactionnaire. Seule la révolution mondiale peut sauver l'U.R.S.S. pour le socialisme. Mais la révolution mondiale apporte avec elle l'élimination inévitable de l'oligarchie du Kremlin.

## **Pour le renversement révolutionnaire de la clique bonapartiste du Kremlin**

Après avoir pendant cinq ans léché les bottes des « démocraties », le Kremlin a révélé son cynique mépris pour le prolétariat mondial en concluant une alliance avec Hitler et en l'aidant à étrangler le peuple polonais, il a fait le fanfaron, avec un chauvinisme honteux à la veille de l'invasion de la Finlande et a étalé une incapacité militaire non moins honteuse dans la lutte qui a suivi. Il a bruyamment promis d'« émanciper » le peuple finnois des capitalistes, puis a capitulé lâchement devant Hitler : telle a été la performance du régime stalinien aux heures critiques de son histoire.

Les procès de Moscou avaient déjà révélé que l'oligarchie totalitaire était devenue un obstacle absolu sur la voie du développement du pays. Le niveau toujours plus élevé des besoins de plus en plus complexes de la vie économique ne peut plus supporter son étranglement par la bureaucratie. La bande des parasites n'est pourtant pas prête à faire des concessions. En luttant pour sa position, elle détruit ce qu'il y a de meilleur dans le pays. Il ne faudrait pas penser que le peuple qui a fait trois révolutions en douze ans est soudain devenu stupide. Il est réprimé et désorienté, mais il observe et il pense. La bureaucratie lui rappelle chaque jour son existence par sa domination arbitraire, son oppression, sa rapacité et sa soif sanglante de vengeance. Les ouvriers et les kolkhoziens mourant à moitié de faim murmurent avec haine au sujet des caprices dispendieux des commissaires cruels. Pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de Staline, les ouvriers de l'Oural ont été obligés de travailler pendant un an et demi à un portrait gigantesque du « père des peuples » détesté, fait de pierres précieuses – une entreprise digne du Perse Xerxès ou de l'Égyptienne Cléopâtre<sup>36</sup>. Un régime capable de se laisser aller à de telles abominations ne peut que provoquer la haine des masses.

La politique étrangère correspond à la politique intérieure. Si le gouvernement du Kremlin avait réellement exprimé les intérêts de l'État ouvrier, si l'Internationale communiste avait servi la cause de la révolution, les masses populaires de la petite Finlande auraient inévitablement été attirées par l'U.R.S.S. et l'invasion de l'Armée rouge, ou bien n'aurait pas été nécessaire du tout ou aurait été acceptée d'emblée par le peuple finnois comme un acte révolutionnaire d'émancipation. En réalité toute la politique antérieure du Kremlin éloignait de l'U.R.S.S. les ouvriers et paysans finnois. Alors que Hitler avait pu compter sur l'aide de ce qu'on appelait « la cinquième colonne » dans les pays neutres qu'il envahissait, Staline ne trouva aucun soutien d'aucune sorte en Finlande en dépit de la

---

36 Allusion au souverain perse Xerxès (Khsaryasha) I<sup>er</sup> (486-465 av. J.C.), envahisseur de la Grèce, battu à Salamine, célèbre pour son faste, et à la reine d'Égypte *Cleopatra* (69-30) qui vécut avec César puis Marc-Antoine.

tradition de l'insurrection de 1918 et de la longue existence du parti communiste finnois<sup>37</sup>. Dans ces conditions, l'invasion de l'Armée rouge assumait le caractère d'une violence militaire directe et ouverte. La responsabilité de cette violence retombe intégralement et sans partage sur l'oligarchie de Moscou.

La guerre est le révélateur d'un régime. Comme conséquence de la première période de la guerre, la position internationale de l'U.R.S.S., en dépit de succès trompe-l'œil a de toute évidence empiré. La politique étrangère du Kremlin a repoussé de l'U.R.S.S. de larges cercles de la classe ouvrière mondiale et des peuples opprimés. Les bases stratégiques de soutien prises par Moscou constitueront un facteur de troisième ordre dans le conflit des forces mondiales. Dans l'intervalle, l'Allemagne a acquis la partie la plus importante et la plus industrialisée de la Pologne et une frontière commune avec l'U.R.S.S., c'est-à-dire une porte vers l'Est. À travers la Scandinavie, l'Allemagne domine la mer Baltique, transformant la Baltique en une bouteille fermement scellée. La Finlande ulcérée tombe sous le contrôle direct de Hitler. Au lieu d'États neutres faibles, l'U.R.S.S. affronte maintenant une Allemagne puissante, de l'autre côté de sa frontière de Leningrad. La faiblesse de l'Armée rouge décapitée par Staline a été démontrée au monde entier. Les tendances nationalistes centrifuges à l'intérieur de l'U.R.S.S. se sont intensifiées. Le prestige de la direction du Kremlin a décliné. L'Allemagne à l'Ouest, le Japon à l'Est sont aujourd'hui infiniment plus confiants qu'auparavant, avant l'aventure finnoise du Kremlin.

Dans son maigre arsenal, Staline ne pouvait trouver qu'une seule et unique réponse à l'avertissement menaçant des événements : il a remplacé Vorochilov<sup>38</sup> par un néant plus vide encore, Timochenko<sup>39</sup>. Comme toujours en pareil cas, le but de la manœuvre est de détourner la colère du peuple et de l'armée du principal responsable criminel de ses malheurs et de mettre à la tête de l'armée un individu dont la fiabilité est garantie par son insignifiance. Le Kremlin s'est une fois de plus manifesté comme le principal repaire du défaitisme. C'est seulement en détruisant ce repaire que la sécurité de l'U.R.S.S. peut être protégée.

La préparation du renversement révolutionnaire de la caste dirigeante de Moscou est l'une des tâches principales de la IV<sup>e</sup> Internationale. Elle n'est ni simple ni facile. Elle exige de l'héroïsme et des sacrifices. Cependant, l'époque de grandes convulsions dans laquelle est entrée l'humanité portera à l'oligarchie du Kremlin coup sur coup, brisera son appareil totalitaire, suscitera la confiance en elles des masses ouvrières et facilitera ainsi la formation d'une section soviétique de la IV<sup>e</sup> Internationale. Les événements vont œuvrer en notre faveur si nous sommes capables de les y aider.

## **Les Peuples coloniaux dans la guerre**

Par le simple fait qu'elle crée d'énormes difficultés et dangers pour les centres impérialistes des métropoles, la guerre a ouvert de larges possibilités aux peuples opprimés. Le grondement du canon en Europe annonce l'approche de l'heure de leur libération.

---

37 C'est en janvier 1918 qu'avait été proclamé un gouvernement soviétique de Finlande, chassé après une féroce guerre civile par les forces de Mannerheim, aidé par l'Allemagne. Le P.C. finnois avait été créé au cours d'une conférence en U.R.S.S. en août 1918.

38 Klementi E. *Vorochilov* (1881-1969), vieux bolchevik ouvrier, lié à Staline pendant la guerre civile et porté par sa faveur aux plus hautes responsabilités militaires, était d'une médiocrité généralement reconnue et... le chef de l'Armée rouge en 1939.

39 Semion K. *Timochenko* (1895-1970), cavalier, lié à Staline pendant la guerre civile, lui devait son avancement.

Si un programme de transformation sociale pacifique est utopique pour les pays capitalistes avancés, alors le programme de libération pacifique des colonies est doublement utopique. D'un autre côté, les derniers des pays arriérés demi-libres ont été réduits en esclavage sous nos yeux (Éthiopie, Albanie, Chine ... ). Toute la guerre actuelle est une guerre pour les colonies. Certains leur font la chasse, d'autres en détiennent qu'ils refusent d'abandonner. Aucun des deux camps n'a la moindre intention de les libérer de son plein gré. Les centres métropolitains décadents sont forcés de pressurer le plus possible leurs colonies et de leur donner en échange le moins possible. Seule une lutte révolutionnaire directe et ouverte des peuples asservis peut ouvrir la route de leur émancipation.

Dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, la lutte pour un État national indépendant et par conséquent la « défense de la patrie » est différente en principe de celle des pays impérialistes. Le prolétariat révolutionnaire du monde entier soutient inconditionnellement la lutte de la Chine ou de l'Inde pour l'indépendance nationale, car dans cette lutte, en « arrachant les peuples à l'asiatisme, au régionalisme, à la soumission à l'étranger, ils portent des coups sévères aux États impérialistes. » (*La IV<sup>e</sup> Internationale et la Guerre*)

En même temps, la IV<sup>e</sup> Internationale sait d'avance et avertit ouvertement les nations arriérées que leurs États indépendants tardivement constitués ne peuvent plus longtemps compter sur un développement démocratique indépendant. Encerclée par le capitalisme décadent et empêtrée dans les contradictions impérialistes, l'indépendance d'un État arriéré sera inévitablement à moitié fictive et son régime politique, sous l'influence des contradictions de classe internationales et de la pression extérieure, tombera obligatoirement dans une dictature contre le peuple – tel est le régime du Parti du Peuple en Turquie, du Guomindang en Chine; demain, celui de Gandhi sera le même en Inde<sup>40</sup>. La lutte pour l'indépendance nationale des colonies n'est, du point de vue du prolétariat révolutionnaire, qu'une étape transitoire sur la route qui va plonger les pays arriérés dans la révolution socialiste internationale.

La IV<sup>e</sup> Internationale ne dresse pas de cloison étanche entre pays arriérés et avancés, révolution démocratique et socialiste. Elle les combine et les subordonne à la lutte mondiale des opprimés contre les oppresseurs. De même que l'unique force authentiquement révolutionnaire de notre époque est le prolétariat international, de même le seul programme véritable pour la liquidation de toute oppression, sociale ou nationale, est celui de la révolution permanente.

## **La grande leçon de la Chine**

La tragique expérience de la Chine est une grande leçon pour les peuples opprimés. La révolution chinoise de 1925-1927 avait toutes les chances de vaincre. Une Chine unifiée et transformée aurait constitué à cette époque un puissant bastion de liberté en Extrême-Orient. Tout le destin de l'Asie et d'une certaine façon du monde entier aurait été différent. Mais le Kremlin, manquant de confiance dans les masses chinoises et recherchant l'amitié des généraux, a utilisé tout son poids pour subordonner le prolétariat

---

40 Le Parti du Peuple, parti nationaliste turc, avait été fondé par Mustapha Kemal et dirigé après sa mort par Ismet Inonu, le Guomindang fondé par Sun Yat-sen était le parti de Tchiang Kai-shek, et le Congrès national indien de Gandhi le parti nationaliste en Inde.

chinois à la bourgeoisie et a ainsi aidé Tchiang Kai-chek à écraser la révolution chinoise<sup>41</sup>. Déçue, divisée et affaiblie, la Chine était grand ouverte à l'invasion japonaise.

Comme tout régime condamné, l'oligarchie stalinienne est déjà incapable d'apprendre les leçons de l'histoire. Au début de la guerre sino-japonaise, le Kremlin rangea de nouveau le parti communiste sous l'autorité de Tchiang Kai-chek, écrasant dans l'œuf l'initiative révolutionnaire du prolétariat chinois. Cette guerre, qui approche maintenant de son troisième anniversaire<sup>42</sup>, aurait pu depuis longtemps se terminer par une catastrophe pour le Japon si la Chine l'avait menée comme une authentique guerre du peuple basée sur une révolution agraire embrasant les soldats japonais de sa propre flamme. Mais la bourgeoisie chinoise craint ses propres masses en armes plus que ses violeurs japonais. Si Tchiang Kai-chek, le sinistre bourreau de la révolution chinoise est obligé par les circonstances de faire la guerre, son programme reste basé, comme avant, sur l'oppression de ses propres ouvriers et les compromis avec l'impérialisme.

La guerre en Extrême-Orient sera de plus en plus liée à la guerre impérialiste mondiale. Le peuple chinois n'arrachera l'indépendance que sous la direction du prolétariat jeune et prêt au sacrifice dont l'indispensable confiance en lui ressuscitera à la faveur de la révolution mondiale naissante. Il saura indiquer une ligne de marche ferme. Le cours des événements met à l'ordre du jour le développement de notre section chinoise en un puissant parti révolutionnaire.

## Tâches de la révolution en Inde

Dès les tout premières semaines de la guerre, les masses indiennes ont exercé une pression grandissante obligeant les dirigeants nationaux « opportunistes » à parler un langage inhabituel. Mais malheur au peuple indien s'il fait confiance à ces paroles ronflantes ! Sous le masque du mot d'ordre d'indépendance nationale, Gandhi s'est déjà hâté de proclamer son refus de créer des difficultés à la Grande-Bretagne pendant la sévère crise actuelle<sup>43</sup>. Comme si les opprimés, où et quand que ce soit, avaient jamais pu se libérer sauf en exploitant les difficultés de leurs oppresseurs !

La répugnance « morale » de Gandhi pour la violence reflète la peur de la bourgeoisie indienne devant ses propres masses. Elle a d'excellentes raisons de présumer que l'impérialisme britannique va l'entraîner aussi dans le désastre. Londres, pour sa part, prévient qu'au moindre signe de désobéissance, elle appliquera « toutes les mesures nécessaires », y compris, bien sûr, cette aviation qui fait si cruellement défaut sur le front Ouest. Il existe une nette division du travail entre la bourgeoisie coloniale et le gouvernement britannique : Gandhi a besoin des menaces de Chamberlain et de Churchill<sup>44</sup> pour mieux arriver à paralyser le mouvement révolutionnaire.

---

41 *Tchiang Kai-chek* (en fait Jiang Jieshi) (1887-1975) officier nationaliste, chef de l'armée après la mort de Sun Yat-sen avait détruit par la répression et la violence le P.C. et les syndicats chinois. L'I.C. avait fait entrer les militants du P.C.C. dans le Guomindang.

42 Les premiers incidents avaient eu lieu en juillet 1937.

43 Mohandas *Gandhi* (1869-1948) assurait qu'il serait immoral de faire des difficultés à quelqu'un qui se bat pour sa vie.

44 *Winston Churchill* (1874-1965), aristocrate, dirigeant conservateur britannique, caractérisé par sa haine de la révolution et sa méfiance de l'Allemagne, lord de l'amirauté du gouvernement Chamberlain en septembre 1939, était devenu Premier Ministre le 10 mai 1940. *Arthur Neville Chamberlain* (1869-1940), d'une famille d'industriels conservateurs avait été Premier Ministre du 26 mai 1937 au 10 mai 1940. Il avait vainement tenté d'apaiser Hitler et de le tourner vers l'Est; notamment lors des accords de Munich.

Dans le proche avenir, l'antagonisme entre les masses indiennes et la bourgeoisie promet de s'aggraver au fur et à mesure que la guerre impérialiste deviendra de plus en plus une gigantesque entreprise commerciale pour la bourgeoisie indienne. En ouvrant un marché exceptionnellement favorable pour les matières premières, elle peut promouvoir rapidement l'industrie indienne. Si la destruction complète de l'Empire britannique coupe le cordon ombilical qui relie le capital indien à la City de Londres, la bourgeoisie nationale recherchera vite un nouveau patron à Wall Street. Les intérêts matériels de la bourgeoisie déterminent sa politique avec la force des lois de la gravitation.

Tant que le mouvement de libération est contrôlé par la classe exploiteuse, il est incapable de sortir de l'impasse. Le seul moyen de garder l'Inde soudée est la révolution agraire sous le drapeau de l'indépendance nationale. Une révolution dirigée par le prolétariat sera dirigée non seulement contre la domination britannique, mais aussi contre les princes indiens, les concessions étrangères, la couche supérieure de la bourgeoisie nationale et les dirigeants du Congrès national aussi bien que ceux de la Ligue musulmane<sup>45</sup>. C'est la tâche urgente de la IV<sup>e</sup> Internationale que de créer en Inde une section stable et puissante.

La politique traîtresse de collaboration de classe à travers laquelle le Kremlin, au cours des cinq dernières années, a aidé les gouvernements capitalistes à préparer la guerre, a été brutalement liquidée par la bourgeoisie, dès qu'elle n'a plus eu besoin d'un déguisement pacifiste. Mais, dans les pays coloniaux et semi-coloniaux – non seulement en Chine et en Inde, mais en Amérique latine –, la fraude du « Front populaire » continue à paralyser encore les masses ouvrières, en faisant de la chair à canon pour la bourgeoisie « progressiste » et créant ainsi une base politique indigène pour l'impérialisme.

---

45 Le Congrès national indien, animé à l'époque par des hommes aussi différents, voire opposés, que Gandhi, Nehru et Chandra Bose, était le parti nationaliste indien dont le caractère « hindou » s'était accentué avec la création – appuyée par les Britanniques – de la Ligue Musulmane de M. A. Jinnah.

## **L'Avenir de l'Amérique latine**

La monstrueuse croissance des armements aux États-Unis prépare à une solution violente des contradictions complexes dans l'hémisphère occidental et devrait bientôt poser brutalement la question de la destinée des pays latino-américains. L'intermède de la politique de « bon voisinage » touche à son terme. Roosevelt ou son successeur sortira bientôt le poing de fer du gant de velours. Les thèses de la IV<sup>e</sup> Internationale déclarent :

« L'Amérique centrale et l'Amérique du Sud ne pourront s'arracher à l'arriération et à l'esclavage qu'en unissant leurs États dans une fédération puissante. Mais ce n'est pas la tardive bourgeoisie sud-américaine, agence vénale de l'impérialisme étranger, qui sera appelée à résoudre cette tâche, mais le jeune prolétariat sud-américain, dirigeant choisi par les masses opprimées. Le mot d'ordre, dans la lutte contre la violence et les intrigues de l'impérialisme mondial et contre la sanglante besogne des cliques indigènes compradores est donc : États-Unis soviétiques de l'Amérique centrale et du Sud<sup>46</sup> ».

Écrites il y a six ans, ces lignes ont maintenant revêtu une actualité particulièrement brûlante.

C'est seulement sous sa propre direction révolutionnaire que le prolétariat des colonies et des semi-colonies pourra réaliser une collaboration invincible avec le prolétariat des métropoles et la classe ouvrière dans son ensemble. C'est seulement cette collaboration qui peut conduire les peuples opprimés à leur émancipation complète et définitive, par le renversement de l'impérialisme dans le monde entier. Une victoire du prolétariat international délivrera les pays coloniaux de la longue et pénible étape de développement capitaliste en leur ouvrant la possibilité d'arriver au socialisme la main dans la main avec le prolétariat des pays avancés.

La perspective de la révolution permanente ne signifie en aucun cas que les pays arriérés doivent attendre le signal des pays avancés, ou que les peuples coloniaux doivent attendre patiemment que le prolétariat des métropoles les libère. L'aide arrive à celui qui s'aide lui-même. Les ouvriers doivent développer la lutte révolutionnaire dans tous les pays, coloniaux ou impérialistes, où il existe des conditions favorables et ainsi faire un exemple pour les travailleurs des autres pays. Seules l'initiative et l'activité, la résolution et le courage peuvent réellement matérialiser le mot d'ordre « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

## **La Responsabilité des dirigeants ouvriers traîtres dans la guerre**

La victoire de la révolution espagnole aurait pu ouvrir une ère de renversements révolutionnaires dans toute l'Europe et empêcher ainsi la guerre actuelle. Mais cette héroïque révolution, qui contenait en elle toutes les possibilités de vaincre, a été étouffée dans les embrassades de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationales, avec la coopération active des anarchistes. Le prolétariat a été appauvri par cette perte d'un autre grand espoir et enrichi des leçons d'une autre monstrueuse trahison.

Le puissant mouvement du prolétariat français en juin 1936 a révélé des conditions exceptionnellement favorables pour la conquête révolutionnaire du pouvoir. Une

---

46 Œuvres, 4, pp. 56-57.

république soviétique française aurait immédiatement conquis l'hégémonie révolutionnaire sur l'Europe, provoqué des répercussions révolutionnaires dans tous les pays, ébranlé les régimes totalitaires et ainsi sauvé l'humanité du carnage impérialiste actuel avec ses innombrables victimes.

Mais la politique profondément basse, couarde et traîtresse de Léon Blum et de Léon Jouhaux, activement soutenue par la section française de l'I.C., a conduit à l'effondrement d'un des mouvements les plus prometteurs de la dernière décennie.

L'étranglement de la révolution espagnole et le sabotage de l'offensive prolétarienne en France – ces deux événements tragiques – ont pris place à la veille de la guerre actuelle. La bourgeoisie s'est convaincue qu'avec de tels « dirigeants ouvriers », à sa disposition, elle pouvait faire ce qu'elle voulait, y compris un nouveau massacre des peuples. Les dirigeants de la II<sup>e</sup> Internationale ont empêché le prolétariat de renverser la bourgeoisie à la fin de la première guerre impérialiste. Les dirigeants des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> Internationales ont aidé la bourgeoisie à déchaîner une deuxième guerre internationale. Qu'elle devienne leur tombeau politique !

## **La II<sup>e</sup> Internationale**

La guerre de 1914-1918 a scindé la II<sup>e</sup> Internationale, d'un coup, en deux camps séparés par des tranchées. Chaque parti social-démocrate défendait sa patrie. Ce n'est que plusieurs années après la guerre que les frères ennemis traîtres se réconcilièrent et proclamèrent l'amnistie mutuelle.

Aujourd'hui la situation de la II<sup>e</sup> Internationale est tout à fait différente, – en surface. Toutes ses sections sans exception sont d'un même côté des lignes militaires, dans le camp des Alliés : certains parce qu'ils sont des partis de pays démocratiques, d'autres parce que ce sont des émigrés de pays belligérants ou neutres. La social-démocratie allemande, qui a suivi une politique chauvine méprisable pendant la première guerre impérialiste sous le drapeau des Hohenzollern, est aujourd'hui un parti du « défaitisme » au service de la France et de l'Angleterre. Il serait sans excuses de croire que ces laquais au cœur endurci soient devenus des révolutionnaires. Il existe des explications plus simples. L'Allemagne de Guillaume II<sup>47</sup> offrait aux réformistes des possibilités suffisantes de sinécures personnelles dans les organismes parlementaires, les municipalités, les syndicats et autres postes. La défense de l'Allemagne impériale était la défense d'une auge bien pleine dans laquelle la bureaucratie ouvrière conservatrice enfouissait son groin. « La social-démocratie ne demeure patriote que tant que le régime politique lui assure profits et privilèges », avertissions-nous dans nos thèses il y a six ans. Les mencheviks et les narodniks russes qui étaient patriotes même sous le tsar – quand ils avaient leur propre fraction à la Douma, leurs propres journaux, leurs propres permanents syndicaux, et espéraient continuer à progresser dans cette voie – maintenant qu'ils ont perdu tout cela, ont une position défaitiste par rapport à l'U.R.S.S.

En conséquence, « l'unanimité » actuelle de la II<sup>e</sup> Internationale s'explique par le fait que toutes ses sections espèrent que les Alliés vont sauver leurs postes et leurs revenus dans la bureaucratie ouvrière des pays démocratiques et restaurer ces postes et ces revenus dans les pays totalitaires. La social-démocratie ne va pas au-delà de rêves éveillés impuissants sur le patronage de la bourgeoisie « démocratique ». Ces invalides politiques sont totalement incapables de lutter même quand c'est de leurs propres intérêts qu'il s'agit.

---

<sup>47</sup> *Guillaume II* de Hohenzollern (1859-1941) roi de Prusse, empereur d'Allemagne, abdiqua en novembre 1918.

C'est en Scandinavie que c'est apparu le plus clairement, dans ces pays qui apparaissaient comme le sanctuaire le plus sûr de la II<sup>e</sup> Internationale et qui, tous trois, étaient gouvernés pendant nombre d'années par la sobre, réaliste, réformiste et pacifiste social-démocratie. Le socialisme était ce que ces messieurs appelaient la démocratie royale conservatrice, plus l'Église d'État, plus les chiches réformes sociales rendues possibles pour un temps par la limitation des dépenses militaires. Soutenus par la S.D.N. et protégés par le bouclier de la « neutralité », les gouvernements scandinaves misaient sur des générations de développement tranquille et pacifique. Mais les maîtres impérialistes n'ont accordé aucune attention à leurs calculs. Il leur a fallu, esquiver les coups du destin. Quand l'U.R.S.S. envahit la Finlande, les trois gouvernements scandinaves se sont proclamés neutres par rapport à la Finlande. Quand l'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège<sup>48</sup>, la Suède proclama sa neutralité par rapport aux deux victimes de cette agression. Le Danemark trouva même moyen de se proclamer neutre par rapport à lui-même. La Norvège, sous la gueule des canons de son gardien l'Angleterre, a été la seule à esquisser quelques gestes symboliques d'autodéfense. Ces héros sont tout à fait prêts à vivre aux dépens de la patrie démocratique, mais se sentent peu enclins à mourir pour elle. La guerre qu'ils n'avaient pas prévue a renversé au passage leurs espoirs d'une évolution pacifique sous le Roi et Dieu. Le paradis scandinave, dernier refuge des espoirs de la II<sup>e</sup> Internationale est devenu un minuscule secteur de l'enfer impérialiste général.

Les opportunistes social-démocrates ne connaissent qu'une seule politique – celle de l'adaptation passive. Dans les conditions du capitalisme décadent il ne leur reste qu'à livrer une position après l'autre, à réduire leur programme déjà misérable, diminuer leurs revendications et même y renoncer totalement, battre en retraite toujours plus loin jusqu'à ce qu'ils n'aient plus qu'un seul endroit où reculer, un trou de rat. Mais, même de là, la main impitoyable de l'impérialisme les tire par la queue. Telle est la brève histoire de la II<sup>e</sup> Internationale. La guerre actuelle est pour elle une seconde mort – définitive cette fois, on peut le penser.

## **La III<sup>e</sup> Internationale**

La politique de la III<sup>e</sup> Internationale – un mélange d'opportunisme grossier et d'aventurisme débridé – exerce sur la classe ouvrière une influence plus démoralisante encore si possible que la politique de sa sœur aînée la II<sup>e</sup> Internationale. Le parti révolutionnaire construit toute sa politique sur la conscience de classe des ouvriers; la III<sup>e</sup> Internationale ne se préoccupe que de contaminer et d'empoisonner la conscience de classe.

La propagande officielle de chacun des camps belligérants dénonce parfois très justement les crimes du camp opposé. Goebbels dit pas mal de choses vraies sur la violence britannique en Inde. La presse anglaise et française dit beaucoup de choses pénétrantes sur la politique étrangère de Hitler et de Staline. Néanmoins, cette propagande unilatérale constitue en elle-même le pire poison chauvin. Les demi-vérités sont le type de mensonge le plus dangereux.

Toute la propagande actuelle de l'I.C. appartient à cette catégorie. Après cinq années de honteux léchage de bottes des démocraties, quand l'ensemble du « communisme » a été réduit à un monotone réquisitoire contre les agresseurs fascistes, l'I.C. a découvert tout d'un coup à l'automne de 1939 l'impérialisme criminel des démocraties occidentales.

---

48 Le 9 avril, par une attaque simultanée contre les ports, la Wehrmacht avait occupé le Danemark et pris position en Norvège.

Demi-tour à gauche ! À partir de ce moment, pas un seul mot de condamnation de la destruction de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, la mainmise sur le Danemark et la Norvège ni les actes répugnants de bestialité infligés par les bandes de Hitler aux peuples juif et polonais ! Hitler était devenu un végétarien épris de paix, constamment provoqué par les impérialistes occidentaux. L'alliance anglo-française était présentée par la presse de l'I.C. comme « le bloc impérialiste contre le peuple allemand ». Goebbels<sup>49</sup> lui-même n'aurait rien cuisiné de meilleur ! Le parti communiste allemand en émigration brûlait de la flamme de l'amour de sa patrie. Et comme la patrie allemande n'avait pas cessé d'être fasciste, il se trouva que le parti communiste allemand avait... une position social-fasciste<sup>50</sup>. Le temps était enfin venu où la théorie de Staline sur le social-fascisme prenait chair et sang.

À première vue, la conduite des sections française et anglaise de l'Internationale communiste est apparue diamétralement opposée. Contrairement aux Allemands, elles étaient obligées d'attaquer leur propre gouvernement. Mais ce défaitisme soudain n'était pas de l'internationalisme, mais une variété déformée de patriotisme... ces messieurs considèrent que leur patrie est le Kremlin duquel dépend leur bien-être. Beaucoup de staliniens français se sont comportés avec un indéniable courage sous la persécution. Mais le contenu politique de ce courage a été souillé par le fait qu'ils enjolivaient la politique rapace du camp ennemi. Que doivent en penser les ouvriers français ?

Les internationalistes révolutionnaires ont toujours été décrits par la réaction comme les agents d'un ennemi étranger. L'I.C. a créé une situation pour ses sections française et anglaise qui fait qu'elle a fourni les bases même d'une telle accusation, poussant ainsi, de force, les ouvriers dans le camp patriotique ou les condamnant à la confusion et la passivité.

La politique du Kremlin est simple : il a vendu l'Internationale à Hitler en même temps que du pétrole et du manganèse. Mais la servilité de chien avec laquelle ces gens ont accepté d'être vendus atteste de façon irréfutable la corruption interne de l'I.C.

Ni principes, ni honneur, ni conscience : il ne reste de tout cela aux agents du Kremlin... qu'une échine souple. Mais des gens à l'échine souple n'ont encore jamais conduit de révolution.

L'amitié de Staline avec Hitler ne durera pas toujours ni même longtemps. Avant que ce manifeste ait atteint les masses, il est possible que la politique extérieure du Kremlin ait réalisé un nouveau tournant. En ce cas, le caractère de la propagande de l'I.C. changerait également. Si le Kremlin se rapproche des démocraties, l'I.C. exhamera une fois de plus de son magasin d'accessoires le *Livre brun*<sup>51</sup> sur les crimes du national-socialisme. Mais cela ne veut pas dire que cette propagande aura un caractère révolutionnaire. En changeant d'étiquette elle demeurera aussi servile qu'auparavant. Une politique révolutionnaire exige que l'on dise avant tout aux masses la vérité. Mais l'I.C. ment systématiquement. Nous nous tournons vers les travailleurs du monde et leurs disons : « Ne croyez pas les menteurs ! »

---

49 Le Dr Joseph Goebbels (1897-1945) était le ministre de la propagande de Hitler.

50 Trotsky fait ici allusion à l'époque où, dans une frénésie de division, les sections de l'I.C. accusaient les partis social-démocrates de « se fasciser » et ne parlaient plus de « social-démocratie » mais de « social-fascisme ».

51 Le communiste allemand Münzenberg et ses camarades avaient composé un « Livre brun » en 1934 sur l'incendie du Reichstag, le procès de Leipzig, etc.

## La Social-démocratie et les Staliniens dans les colonies

Des partis liés aux exploiters et intéressés par les privilèges sont organiquement incapables de faire une politique honnête à l'égard des couches les plus exploitées des travailleurs et des opprimés. La physionomie de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Internationale est ainsi éclairée d'une clarté particulière par leur attitude à l'égard des colonies.

Agissant en qualité d'avocat pour les esclavagistes et d'actionnaire dans les profits de l'esclavage, la II<sup>e</sup> Internationale n'a dans les colonies aucune section, si l'on ne tient pas compte de groupes accidentels de fonctionnaires coloniaux, particulièrement de francs-maçons français et, de façon générale, de carriéristes « de gauche » qui vivent sur le dos de la population indigène. Ayant renoncé opportunément à l'idée non-patriotique de dresser la population coloniale contre la « patrie démocratique », la II<sup>e</sup> Internationale s'est acquise la prérogative de fournir à la bourgeoisie des ministres des colonies, c'est-à-dire des surveillants d'esclaves (Sidney Webb, Marius Moutet<sup>52</sup> et autres).

En peu de temps, la III<sup>e</sup> Internationale qui a commencé par un courageux appel révolutionnaire à tous les peuples opprimés s'est complètement prostituée sur la question coloniale. Il n'y a pas si longtemps, quelques années, quand Moscou vit s'ouvrir la possibilité d'une alliance avec les démocraties occidentales, le Comintern lança les mots d'ordre d'émancipation nationale non seulement pour l'Abyssinie et l'Albanie, mais aussi pour l'Autriche. Mais, pour les colonies de la Grande-Bretagne et de la France, il se limita à souhaiter des réformes « raisonnables ». À cette époque, l'I.C. défendait les Indiens non contre la Grande-Bretagne mais contre des attaques possibles du Japon, et Tunis contre les griffes de Mussolini<sup>53</sup>. Maintenant la situation a changé d'un seul coup. Indépendance complète pour l'Inde, l'Égypte, Alger !... Dimitrov n'acceptera rien de moins. Les Arabes et les Nègres ont retrouvé une fois de plus en Staline leur meilleur ami pour ne pas parler, bien entendu, de Hitler et de Mussolini. La section allemande de l'I.C., avec l'impudence caractéristique de sa bande de parasites, défend la Pologne et la Tchécoslovaquie contre les complots de l'impérialisme britannique. Ces gens sont capables de tout et prêts à tout ! Avec un nouveau changement d'orientation du Kremlin à l'égard des démocraties occidentales, ils solliciteront de nouveau respectueusement les démocraties occidentales de bien vouloir octroyer des réformes libérales aux colonies.

Contrairement à la II<sup>e</sup> Internationale, le Comintern, du fait de sa grande tradition, exerce une indiscutable influence dans les colonies. Mais sa base sociale a changé en conformité avec son évolution politique. En ce moment, dans les pays de nature coloniale, l'I.C. repose sur la couche qui est la base traditionnelle de la II<sup>e</sup> Internationale dans les centres des métropoles. Les miettes qui tombent de ses super-profits ont permis à l'impérialisme de créer un semblant d'aristocratie ouvrière indigène dans les pays coloniaux et semi-coloniaux. Insignifiante si on la compare avec son modèle des centres des métropoles, elle émerge cependant dans le contexte de pauvreté générale et maintient solidement sa prise sur ses privilèges. La bureaucratie ouvrière et l'aristocratie ouvrière des pays coloniaux et semi-coloniaux, avec les fonctionnaires publics d'État, fournissent aux « amis » du Kremlin des recrues particulièrement serviles. En Amérique latine, l'un des

---

52 Marius *Moutet* (1876-1948) avait été ministre des colonies dans le premier gouvernement Blum Front populaire; il était député socialiste de la Drôme.

53 Cette politique qui ne faisait plus de la puissance coloniale l'adversaire n°1 devait coûter plus cher aux différents P.C. que celle de la période suivante, contrairement à ce qu'une optique un peu trop « eurocentriste » fait parfois dire à certains.

représentants les plus répugnants ce type est l'avocat mexicain Lombardo Toledano dont le Kremlin a récompensé les services confidentiels en l'élevant au poste décoratif de président de la confédération des travailleurs d'Amérique latine<sup>54</sup>.

En posant sans détours les questions de classes, la guerre les prestidigitateurs et les girouettes dans une situation de plus en plus difficile que des bolcheviks authentiques doivent utiliser pour chasser définitivement la III<sup>e</sup> Internationale des pays coloniaux.

## Centrisme et Anarchisme

Parce qu'elle met à l'épreuve tout ce qui existe et balaie tout ce qui est pourri, la guerre représente un danger mortel pour les Internationales qui se survivent. Une partie considérable de la bureaucratie de l'I.C., surtout dans le cas d'un revirement de l'U.R.S.S., se tournera sans aucun doute vers sa propre patrie impérialiste. Les travailleurs, au contraire, iront de plus en plus à gauche. Dans ces conditions, scissions et ruptures sont inévitables. Nombre de symptômes indiquent également la possibilité d'une rupture de la « gauche » de la II<sup>e</sup> Internationale. Des groupements centristes d'origine diverses vont fusionner, rompre, créer de nouveaux « fronts », de nouveaux « camps », etc. Notre époque manifesterait cependant que le centrisme lui est intolérable. Le rôle pathétique et tragique joué dans la révolution espagnole par le P.O.U.M., la plus sérieuse et la plus honnête des organisations centristes, restera toujours dans la mémoire du prolétariat avancé comme un terrible avertissement<sup>55</sup>.

Mais l'histoire aime à se répéter. La possibilité n'est pas exclue de nouvelles tentatives pour construire une organisation internationale sur le modèle de l'Internationale 2 ½<sup>56</sup>, cette fois une Internationale 3 ¼. De telles initiatives ne méritent qu'on s'y attache qu'en tant que reflets des processus bien plus profonds qui se produisent dans les masses laborieuses. Mais on peut dire d'avance en toute certitude que les « fronts », « camps » et « Internationales » centristes, manquant de fondements théoriques, de tradition révolutionnaire ou de programme achevé, n'auront qu'un caractère éphémère. Nous les aiderons en critiquant impitoyablement leur indécision et leur pusillanimité.

Cette esquisse de la banqueroute des vieilles organisations ouvrières ne serait pas complète si nous ne mentionnions pas l'anarchisme. Son déclin constitue le phénomène le plus incontestable de notre époque. Même avant la première guerre impérialiste, les anarcho-syndicalistes français ont réussi à devenir les pires opportunistes et les serviteurs directs de la bourgeoisie. Au cours de la dernière guerre, la plupart des dirigeants anarchistes internationaux sont devenus patriotes<sup>57</sup>. Au plus chaud de la guerre civile en Espagne, les anarchistes ont pris des postes de ministres de la bourgeoisie<sup>58</sup>. Les

---

54 C'est en septembre 1938 que s'était tenu à Mexico en présence de John L. Lewis et Léon Jouhaux un congrès qui avait fondé la C.T.A.L. (Confederacion de Trabajadores de América Latina) dont Lombardo Toledano était le secrétaire général. Vicente *Lombardo Toledano* (1893-1968), avocat et professeur de droit, leader de la C.T.M., était, au compte de Moscou, le chef d'orchestre de la grande campagne de calomnie contre Trotsky.

55 Sur le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificaciôn Marxista) cette appréciation nuance un peu la sévérité des critiques que l'on retrouvera notamment dans les volumes 10 à 20 des *Œuvres*.

56 Tel était le surnom que les communistes avaient donné, au début des années 20, à l'Union des partis socialistes qui réunissait, autour des social-démocrates autrichiens, les partis qui ne voulaient être membres ni de la II<sup>e</sup> ni de la III<sup>e</sup> Internationales.

57 Parmi ceux qui furent accusés de s'être ralliés à la guerre, mentionnons le Français Sébastien Faure et le Russe Kropotkine.

phraseurs anarchistes nient l'État aussi longtemps qu'il n'a pas besoin d'eux. À l'heure du danger, comme les social-démocrates, ils se font les agents de la classe capitaliste.

Les anarchistes sont entrés dans la guerre actuelle sans un programme, sans une seule idée et avec un drapeau sali par leur trahison du prolétariat espagnol. Ils sont aujourd'hui incapables d'introduire dans les rangs des ouvriers autre chose que la démoralisation patriotique parfumée de lamentations humanitaires. En cherchant un rapprochement avec les ouvriers anarchistes qui sont réellement préparés à se battre pour les intérêts de leur classe, nous exigerons en même temps qu'ils rompent complètement avec ceux de leurs dirigeants qui, dans la guerre comme la révolution, servent de garçons de course à la bourgeoisie.

## **Les Syndicats et la Guerre**

Tandis que les magnats du capitalisme de monopole sont au-dessus des organes officiels du pouvoir d'État et les contrôlent de leur hauteur, les dirigeants syndicaux opportunistes courent après le marchepied du pouvoir d'État et constituent pour lui un soutien dans les masses populaires. Il est impossible de réaliser cette sale besogne tant qu'il existe une démocratie à l'intérieur des syndicats. Le régime intérieur des syndicats, suivant le modèle du régime des États bourgeois, devient de plus en plus autoritaire. En temps de guerre, la bureaucratie syndicale devient définitivement la police militaire de l'état-major général de l'armée dans la classe ouvrière.

Mais aucun zèle ne la sauvera. La guerre apporte mort et destruction aux syndicats réformistes actuels. Ceux des syndicalistes qui sont encore jeunes sont mobilisés pour le massacre. Ils sont remplacés par des jeunes, des femmes et des vieux, c'est-à-dire les moins capables de résister. Tous les pays sortiront de la guerre tellement ruinés que le niveau de vie des ouvriers sera rejeté en arrière d'une centaine d'années. Les syndicats réformistes ne sont possibles que sous le régime de la démocratie bourgeoise. Mais la première vaincue de cette guerre sera cette démocratie profondément corrompue. Dans sa chute définitive, elle entraînera avec elle toutes les organisations sur lesquelles elle s'était appuyée. Il n'y aura pas de place pour des syndicats réformistes. La réaction capitaliste va les détruire impitoyablement. Il faut tout de suite avertir les ouvriers de cette perspective et suffisamment fort pour que tout le monde l'entende.

Une époque nouvelle exige des méthodes nouvelles. Des méthodes nouvelles exigent des dirigeants nouveaux. Il n'est possible de sauver les syndicats que d'une seule manière : en les transformant en des organisations de combat qui se fixeront pour but la victoire sur l'anarchie capitaliste et le banditisme impérialiste. Les syndicats joueront un rôle important dans la construction de l'économie socialiste, mais la condition préliminaire pour cela est le renversement de la classe capitaliste et la nationalisation des moyens de production. Les syndicats ne peuvent éviter d'être ensevelis sous les ruines de la guerre que s'ils prennent la route de la révolution socialiste.

## **La IV<sup>e</sup> Internationale**

L'avant-garde prolétarienne est l'ennemie irréconciliable de la guerre impérialiste. Mais elle n'a pas peur de cette guerre. Elle accepte la bataille sur le terrain choisi par la classe ennemie. Elle y entre drapeaux déployés.

---

58 Les anarchistes déléguèrent quatre ministres dans le gouvernement Largo Caballero, puis participèrent plus tard à un gouvernement Negrin.

La IV<sup>o</sup> Internationale est l'unique organisation qui ait correctement prédit le cours général des événements mondiaux, qui a indiqué d'avance le caractère inévitable d'une nouvelle catastrophe impérialiste, qui a dénoncé les fraudes pacifistes des démocrates bourgeois et des aventuriers petits-bourgeois de l'école stalinienne, qui a combattu contre la collaboration de classe baptisée « Fronts populaires », qui a cloué au pilori le rôle traître du Comintern et des anarchistes en Espagne, qui a critiqué sans merci les illusions centristes du P.O.U.M.<sup>59</sup>, qui a continué à tremper ses cadres inlassablement dans l'esprit de la lutte de classe révolutionnaire. Notre politique dans la guerre n'est que la poursuite sous forme concentrée de notre politique dans la paix.

La IV<sup>o</sup> Internationale bâtit son programme sur les fondements théoriques de granit du marxisme. Elle rejette le méprisable éclectisme qui domine maintenant les rangs de la bureaucratie ouvrière officielle des différents camps et qui sert très souvent de masque à sa capitulation devant la démocratie bourgeoise. Notre programme est formulé dans une série de documents accessibles à tout un chacun. On peut en résumer la substance en deux mots : *dictature du prolétariat*.

## **Notre Programme est fondé sur le bolchévisme**

La IV<sup>o</sup> Internationale se tient totalement et sans réserves sur les fondements de la tradition révolutionnaire du bolchevisme et de ses méthodes organisationnelles. Laissons les petits-bourgeois extrémistes se plaindre du centralisme. Un ouvrier qui a participé ne fût-ce qu'une seule fois à une grève, sait qu'aucune lutte n'est possible sans discipline ni ferme direction. Toute notre époque est pénétrée de l'esprit du centralisme. Le capitalisme monopoleur a porté la centralisation économique à son ultime limite. Le centralisme d'État sous couvert de fascisme a pris un caractère totalitaire. Les démocraties tentent de plus en plus de copier son modèle. La bureaucratie syndicale défend âprement son puissant appareil. La II<sup>o</sup> et la III<sup>o</sup> Internationale se servent ouvertement de l'appareil d'État pour combattre la révolution. Dans ces conditions, la garantie élémentaire du succès est d'opposer le centralisme révolutionnaire au centralisme de la réaction. Il est indispensable d'avoir une organisation d'avant-garde prolétarienne soudée par une discipline de fer, une authentique sélection de révolutionnaires trempés prêts à se sacrifier et inspirés par une volonté invincible. Préparer systématiquement et sans relâche l'offensive et quand l'heure est arrivée, frapper pour jeter toute la classe sur le champ de bataille sans hésiter – seul un parti centralisé, qui n'hésite pas lui-même, est capable de l'apprendre aux ouvriers.

Des sceptiques superficiels se plaisent à souligner que le bolchevisme a dégénéré en bureaucratisme. Comme si le cours tout entier de l'histoire dépendait de la structure d'un parti ! En fait, c'est le destin du parti qui dépend du cours de la lutte des classes. Mais en tout cas, le parti bolchevique a été l'unique parti qui ait prouvé dans l'action sa capacité à accomplir la révolution prolétarienne. C'est précisément d'un tel parti qu'a besoin maintenant le prolétariat international. Si le régime bourgeois sort de cette guerre impuni, tous les partis révolutionnaires dégèneront. Si la révolution prolétarienne l'emporte, les conditions qui provoquent la dégénérescence disparaîtront.

Les conditions de réaction triomphante, de désillusion et de fatigue des masses, dans une atmosphère politique empoisonnée par la décomposition pernicieuse des organisations traditionnelles de la classe ouvrière, au milieu des difficultés et obstacles accumulés, le développement de la IV<sup>o</sup> Internationale a forcément procédé lentement. Des tentatives isolées et au premier abord plus amples et plus prometteuses pour l'unification de la gauche ont été plus d'une fois entreprises par des centristes qui méprisaient nos efforts.

59 C'est en fait Trotsky qui mena la critique de gauche du P.O.U.M.

Toutes ces tentatives prétentieuses, cependant, se sont réduites en poussière avant même que les masses aient eu le temps de se souvenir de leur nom. Seule la IV<sup>e</sup> Internationale, avec obstination, persistance et un succès grandissant, continue à nager contre le courant.

## **Nous avons subi l'épreuve**

Ce qui caractérise une organisation révolutionnaire authentique, c'est avant tout le sérieux avec lequel elle élabore et éprouve sa ligne politique à chaque tournant nouveau des événements. Le centralisme est fécondé par la démocratie.

En pleine guerre, nos sections discutent passionnément toutes les questions de la politique prolétarienne, testant les méthodes et écartant au passage les éléments instables qui nous ont rejoints seulement à cause de leur opposition à la II<sup>e</sup> et à la III<sup>e</sup> Internationales. La séparation d'avec des compagnons de route indignes de confiance est un faux frais inévitable dans la formation d'un authentique parti révolutionnaire.

L'écrasante majorité de nos camarades dans différents pays a soutenu victorieusement la première épreuve de la guerre. Ce fait est d'une signification inestimable pour l'avenir de la IV<sup>e</sup> Internationale. Chaque membre de base de notre organisation n'est pas seulement autorisé mais tenu de se considérer à partir de maintenant comme un officier de l'armée révolutionnaire qui sera constituée dans le feu des événements. L'entrée des masses sur l'arène révolutionnaire va révéler tout de suite l'insignifiance des programmes opportuniste pacifiste et centriste. Un seul véritable révolutionnaire dans une usine, une mine, un syndicat, un régiment, un bateau de guerre, vaut infiniment mieux que des centaines de petits-bourgeois pseudo-révolutionnaires cuisant dans leur propre jus.

Les hommes politiques de la grande bourgeoisie sont de loin mieux à même de se retrouver avec le rôle de la IV<sup>e</sup> Internationale que nos petits-bourgeois pédants. À la veille de la rupture des relations diplomatiques, l'ambassadeur français Coulondre<sup>60</sup> et Hitler, cherchant, au cours de leur dernière entrevue, à se faire peur l'un à l'autre, se sont retrouvés d'accord sur le fait que « le seul vrai vainqueur » serait la IV<sup>e</sup> Internationale<sup>61</sup>. Lors du déclenchement des hostilités contre la Pologne, la grande presse de France, Danemark et autres pays, a publié des dépêches disant que, dans les quartiers ouvriers de Berlin étaient apparues des affiches sur les murs : « À bas Staline ! Vive Trotsky ! » Cela signifie : « À bas la III<sup>e</sup> Internationale ! Vive la IV<sup>e</sup> Internationale ! ». Quand une manifestation a été organisée par les plus résolus des ouvriers et des étudiants pour l'anniversaire de l'indépendance nationale<sup>62</sup>, le « Protecteur », le baron von Neurath<sup>63</sup> a publié une déclaration officielle reportant la responsabilité de cette manifestation sur les « trotskystes » tchèques. La correspondance de Prague parue dans le journal édité par Beneš<sup>64</sup>, l'ancien président de la république tchèque, confirme le fait que les ouvriers tchèques sont en train de devenir « trotskystes ». Pour le moment, ce ne sont que des symptômes. Mais ils indiquent sans qu'on puisse se tromper le sens du développement.

---

60 Robert *Coulondre* (1885-1959) était ambassadeur de France à Berlin lors de la déclaration de guerre.

61 En fait, le nom de « IV<sup>e</sup> Internationale » n'avait pas été prononcé, seulement celui de « Trotsky » dont on comprend la réserve.

62 L'anniversaire de la naissance de la Tchécoslovaquie est le 28 octobre (commémoration de 1918).

63 Le baron Konstantin *von Neurath* (1873-1956), diplomate de carrière et nazi, était « protecteur » de Bohême-Moravie depuis 1939.

64 Eduard *Beneš* (1884-1948), président de la République tchécoslovaque avait démissionné après Munich et se trouvait en émigration à Londres.

La nouvelle génération d'ouvriers que la guerre va pousser sur la route de la révolution se rangera à sa place sous notre drapeau.

## **La Révolution prolétarienne**

Les conditions fondamentales pour la victoire de la révolution prolétarienne ont été établies par l'expérience historique et sur le plan théorique :

1. L'impasse bourgeoise et la confusion de la classe dominante qui en résulte,
2. le vif mécontentement et l'aspiration à des changements décisifs dans les rangs de la petite bourgeoisie sans le soutien de laquelle la grande bourgeoisie ne peut pas se maintenir,
3. La conscience du caractère intolérable de la situation et le fait qu'on soit, dans les rangs du prolétariat, prêts à des actions révolutionnaires,
4. Un programme clair et une direction ferme de l'avant-garde prolétarienne

– telles sont les quatre conditions pour la victoire de la révolution prolétarienne.

La principale raison des défaites de nombreuses révolutions a sa racine dans le fait que ces quatre conditions n'atteignent que rarement le nécessaire degré de maturité au même moment. En histoire, la guerre est souvent la mère de la révolution précisément parce qu'elle secoue jusque dans leurs fondations des régimes totalement surannés, affaiblit la classe dirigeante, et hâte la montée de l'agitation révolutionnaire dans les classes opprimées.

Déjà, la désorientation de la bourgeoisie, les inquiétudes et le mécontentement des classes populaires sont intenses, non seulement dans les pays belligérants, mais aussi dans les pays neutres : ces phénomènes s'intensifieront avec chaque mois de guerre. Au cours des vingt dernières années, c'est vrai, le prolétariat a subi une défaite après l'autre, chacune plus grave que la précédente, a perdu ses illusions dans ses vieux partis et abordé la guerre incontestablement dans un état d'esprit dépressif. On ne devrait cependant pas surestimer la stabilité ou la capacité de durer de tels sentiments. Les événements les ont fait apparaître; les événements les feront disparaître.

La guerre comme la révolution est faite d'abord et avant tout par la plus jeune génération. Des millions de jeunes, incapables d'accéder à l'industrie, ont commencé leur vie comme chômeurs et sont ainsi restés à l'écart de la vie politique. Aujourd'hui, ils sont en train de trouver leur place, ou bien ils la trouveront demain : l'État les organise en régiments, et pour cette raison même, ouvre la possibilité de leur unification révolutionnaire. Sans aucun doute, la guerre secouera aussi l'apathie des générations plus anciennes.

## **Le Problème de la Direction**

Reste la question de la direction. Est-ce que la révolution ne va pas être trahie cette fois aussi dans la mesure où il y a deux Internationales au service de l'impérialisme alors que les éléments authentiquement révolutionnaires constituent une petite minorité ? En d'autres termes, allons-nous réussir à préparer à temps un parti capable de diriger la révolution prolétarienne ? Pour répondre correctement à cette question, il faut bien la poser. Naturellement, tel ou tel soulèvement peut et même doit se terminer par une défaite due à l'absence de maturité de la direction révolutionnaire. Mais il ne s'agit pas d'un soulèvement unique. Il s'agit d'une époque révolutionnaire entière.

Le monde capitaliste n'a pas d'issue, à moins de considérer comme telle une agonie prolongée. Il faut se préparer pour des longues années, sinon des décennies, de guerres, de soulèvements, de brefs intermèdes de trêve, de nouvelles guerres et de nouveaux soulèvements. C'est là-dessus que doit se fonder un jeune parti révolutionnaire. L'histoire lui donnera suffisamment d'occasions et de possibilités de s'éprouver lui-même, d'accumuler de l'expérience et de mûrir. Plus vite les rangs de l'avant-garde fusionneront, plus l'époque des convulsions sanglantes sera raccourcie, moins notre planète aura à supporter de destructions. Mais le grand problème historique ne sera en aucun cas résolu jusqu'à ce qu'un parti révolutionnaire prenne la tête du prolétariat. La question des rythmes et des intervalles est d'une énorme importance, mais elle n'altère ni la perspective historique générale ni la direction de notre politique. La conclusion est simple : il faut faire le travail d'éduquer et d'organiser l'avant-garde prolétarienne avec une énergie décuplée. C'est précisément en cela que réside la tâche de la IV<sup>e</sup> Internationale.

La plus grosse erreur est commise par ceux qui, cherchant à justifier des conclusions pessimistes, font simplement référence aux tristes conséquences de la dernière guerre. En premier lieu, la dernière guerre a donné naissance à la révolution d'Octobre sur les leçons de laquelle vit le mouvement ouvrier du monde entier. En second lieu, les conditions de la guerre actuelle diffèrent profondément des conditions de 1914. La position économique des États impérialistes, y compris les États-Unis, est infiniment pire aujourd'hui et le pouvoir de destruction de la guerre infiniment plus grand que ce n'était le cas il y a un quart de siècle. Il y a donc assez de raisons pour attendre cette fois une réaction bien plus rapide et bien plus décisive de la part des l'armée.

L'expérience de la première guerre n'est pas sans avoir profondément affecté les masses. La II<sup>e</sup> Internationale a tiré sa force des illusions démocratiques et pacifistes presque intactes des masses. Les ouvriers espéraient sérieusement que la guerre de 1914 serait la dernière des guerres. Les soldats se sont fait tuer pour épargner à leurs enfants un nouveau massacre. Ce n'est qu'à cause de cet espoir que les hommes ont pu supporter la guerre pendant plus de quatre années. Aujourd'hui, il ne reste presque rien des illusions démocratiques et pacifistes. Les peuples souffrent de la guerre actuelle sans plus y croire, sans en attendre plus que de nouvelles chaînes. Cela s'applique aussi aux États totalitaires. La vieille génération ouvrière, qui a porté sur ses épaules le fardeau de la première guerre impérialiste et oublié ses leçons, est loin encore d'être éliminée de l'arène. La génération suivante, qui a fait ses classes pendant la dernière guerre, entend encore résonner dans ses oreilles les faux mots d'ordre de patriotisme et de pacifisme. L'inestimable expérience politique de ces couches qui sont maintenant écrasées par le poids de la machine de guerre se révélera dans toute sa force quand la guerre obligera les masses laborieuses à se prononcer ouvertement contre leurs gouvernements.

## **Socialisme ou Esclavage**

Nos thèses, *La Guerre et la IV<sup>e</sup> Internationale* disent que « le fait qu'apparaisse la nature profondément réactionnaire, putréfiée et pillarde, du capitalisme moderne, la destruction de la démocratie, du réformisme et du pacifisme, le besoin ardent et brûlant du prolétariat d'échapper au désastre imminent mettent à l'ordre du jour la révolution internationale avec une force renouvelée »<sup>65</sup>

Il n'est plus question aujourd'hui, comme au XIX<sup>e</sup> d'assurer simplement un développement plus rapide et plus sain de la vie économique : il s'agit aujourd'hui de sauver l'humanité du suicide. C'est précisément l'acuité du problème historique qui coupe complètement l'herbe

---

65 *Œuvres*, 4, p. 49.

sous les pieds des partis opportunistes. Le parti de la révolution, au contraire, trouve une source de puissance inépuisable dans la conscience du fait qu'il accomplit une inexorable nécessité historique.

En outre, il est inadmissible de mettre sur le même plan l'avant-garde révolutionnaire actuelle et ces internationalistes isolés qui ont élevé leur voix au début de la dernière guerre. Seul le parti russe des bolcheviks représentait une force révolutionnaire à cette époque. Mais même lui, dans son écrasante majorité, n'arriva pas, sauf pour le petit groupe en émigration autour de Lénine, à secouer l'étroitesse nationale et à s'élever à la perspective de la révolution mondiale<sup>66</sup>.

La IV<sup>e</sup> Internationale, numériquement et surtout dans sa préparation, possède des avantages infinis sur ses prédécesseurs au début de la dernière guerre. La IV<sup>e</sup> Internationale est l'héritière directe du bolchevisme dans son plein épanouissement. La IV<sup>e</sup> Internationale a absorbé la tradition de la révolution d'Octobre et a transmuté en théorie l'expérience de la période historique la plus riche entre les deux guerres impérialistes. Elle a foi en elle-même et en son avenir.

La guerre, répétons-le une fois de plus, accélère énormément le développement politique. Ces grandes tâches qui, hier encore, nous semblaient à des années, voire des décennies de nous, peuvent surgir directement devant nous dans les deux ou trois années qui viennent et même avant. Les programmes qui reposent sur les conditions habituelles de temps de paix vont rester inévitablement suspendus en l'air. D'un autre côté, le programme de la IV<sup>e</sup> Internationale de revendications transitoires, qui semblait si « irréel » à des hommes politiques à courte vue, va révéler sa pleine signification dans le procès de mobilisation des masses pour la conquête du pouvoir d'État.

Au début de la nouvelle révolution, les opportunistes vont tenter une fois de plus, comme ils l'ont fait il y a un quart de siècle, d'imprégner les ouvriers de l'idée qu'il est impossible de construire le socialisme sur des ruines et la dévastation. Comme si le prolétariat était libre de choisir ! Il faut construire sur les fondations que nous donne l'histoire. La révolution russe a démontré que la domination des ouvriers pouvait sortir un pays très arriéré de la plus profonde pauvreté. D'autant plus grands sont les miracles qui s'ouvrent devant le prolétariat des pays avancés. La guerre détruit les structures, les chemins de fer, les usines, les mines, mais elle ne peut détruire la technique, la science, les qualifications professionnelles. Après avoir créé son propre État, organisé correctement ses propres rangs, amené au travail les forces qualifiées héritées du régime bourgeois, et après avoir organisé la production conformément à un plan unifié, le prolétariat va non seulement restaurer en quelques années tout ce qui a été détruit par la guerre, mais créer aussi les conditions de la plus grande floraison culturelle sur les fondements de la solidarité.

## **Que faire ?**

Ce manifeste est adopté par la conférence extraordinaire de la IV<sup>e</sup> Internationale à un moment où, après avoir submergé la Hollande et la Belgique et écrasé la résistance initiale des troupes alliées, les armées allemandes sont en train de rouler, comme une marée de feu, en direction de Paris et de la Manche. À Berlin, on s'empresse de célébrer la victoire. Dans le camp des Alliés, c'est l'inquiétude, proche de la panique. Nous n'avons ici ni la possibilité ni le besoin de nous engager dans des spéculations stratégiques sur les

---

<sup>66</sup> Trotsky considérait qu'il y avait eu, autour de Lénine, une véritable « mutation » du bolchevisme à cette époque et un aspect nouveau « ouvert » du bolchevisme. Cf. *Cahiers Léon Trotsky*, n° 17, p. 23, à propos du ralliement de Rakovsky au bolchevisme.

prochaines étapes de la guerre. L'énorme supériorité militaire de Hitler marque de toute façon de son sceau la physionomie politique de la terre entière.

« Mais la classe ouvrière n'est-elle pas obligée, dans les conditions actuelles, d'aider les démocraties dans la lutte contre le fascisme allemand ? » C'est ainsi que la question est posée par de larges cercles petits-bourgeois pour lesquels le prolétariat n'est jamais qu'un outil auxiliaire de telle ou telle fraction de la bourgeoisie. Nous rejetons avec indignation cette politique. Naturellement, il existe une différence entre les régimes politiques bourgeois dans la société bourgeoise, exactement comme il existe une différence de confort entre les wagons de classes différentes dans un train. Mais quand le train plonge dans un abîme, la distinction entre la démocratie décadente et le fascisme meurtrier disparaît devant l'effondrement de l'ensemble du système capitaliste.

Par ses victoires et ses actes pleins de bestialité, Hitler a provoqué la haine aiguë des ouvriers dans le monde entier. Mais entre la haine légitime que lui vouent les ouvriers et l'aide apportée à ses ennemis plus faibles mais non moins réactionnaires il y a un gouffre infranchissable. La victoire des impérialistes de Grande-Bretagne et de France ne serait pas moins effrayante pour le sort ultime de l'humanité que celle de Hitler et Mussolini. La démocratie bourgeoise ne peut pas être sauvée. En aidant leur bourgeoisie contre le fascisme étranger, les ouvriers ne feraient qu'accélérer la victoire du fascisme dans leur propre pays. La tâche que pose l'histoire n'est pas de soutenir une partie du système impérialiste contre une autre mais d'en finir avec le système dans son ensemble.

## **Les Ouvriers doivent apprendre les arts militaires**

La militarisation des masses s'intensifie chaque jour davantage. Nous rejetons la grotesque prétention d'en finir avec la militarisation par des protestations pacifiques creuses. Toutes les grandes questions seront tranchées les armes à la main au cours de la prochaine période. Les ouvriers ne doivent pas avoir peur des armes; au contraire, ils doivent apprendre à s'en servir. Les révolutionnaires ne se séparent pas plus du peuple pendant la guerre qu'en période de paix. Un bolchevik s'efforce de devenir non seulement le meilleur syndicaliste, mais aussi le meilleur soldat.

Nous ne voulons pas permettre à la bourgeoisie de mener des soldats qui n'ont pas été entraînés ou l'ont été à moitié à la dernière heure sur le champ de bataille. Nous réclamons que l'État fournisse tout de suite aux ouvriers et aux chômeurs la possibilité d'apprendre à manipuler le fusil, la grenade à main, la mitrailleuse, le canon, l'avion, le sous-marin et les autres instruments de guerre. Des écoles militaires spéciales sont nécessaires en relation étroite avec les syndicats de sorte que les ouvriers puissent devenir des spécialistes qualifiés de l'art militaire, capables d'occuper des postes de commandement.

## **Ce n'est pas notre guerre**

En même temps nous n'oublions pas un instant que cette n'est pas notre guerre. Contrairement à la II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> Internationales, la IV<sup>e</sup> Internationale construit sa politique non sur les fortunes militaires des États capitalistes mais sur la transformation de la guerre impérialiste en une guerre d'ouvriers contre les capitalistes, pour le renversement des classes dirigeantes de tous les pays, la révolution socialiste mondiale. Les changements des lignes de front, la destruction des capitales nationales ne représentent de ce point de vue que des épisodes sur la route pour la construction de la société moderne.

Indépendamment du cours de la guerre, nous remplirons notre tâche fondamentale : nous expliquons aux ouvriers que leurs intérêts et ceux du capitalisme assoiffé de sang sont irréconciliables. Nous mobilisons les travailleurs contre l'impérialisme. Nous propageons l'unité des travailleurs dans tous les pays belligérants et neutres; nous appelons à la fraternisation des ouvriers et des soldats dans chaque pays, et des soldats avec les soldats de l'autre côté de la ligne du front. Nous mobilisons les femmes et les jeunes contre la guerre. Nous menons un travail constant, persistant, inlassable de préparation à la révolution - dans les usines, les ateliers, dans les villages, dans les casernes, au front et dans la flotte.

Tel est notre programme. Prolétaires du monde, il n'y a pas d'autre issue que de vous unir sous le drapeau de la IV<sup>e</sup> Internationale !

# [Excuses...]

(26 mai 1940)

---

Lettre à A. Villareal (10727), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Mon cher général<sup>1</sup>,

J'ai été réellement désolé hier, quand j'ai appris par mes jeunes amis que vous aviez appelé chez nous et qu'on vous avait dit que je ne pouvais recevoir personne. Il est vrai que j'ai dû terminer un document très important<sup>2</sup> et donner ordre de ne pas recevoir de visiteurs, mais cet ordre concernait les journalistes, photographes, etc. Dans mon esprit, cela ne pouvait en aucun cas vous concerner. J'aurais été très heureux de vous voir et de vous montrer le « champ de bataille »... en tout cas je suis très touché de votre visite amicale, et je vous exprime mes remerciements les plus cordiaux.

Excusez-moi de vous écrire en anglais mais, en ce moment, je n'ai personne à ma disposition à qui je puisse dicter une lettre en espagnol.

---

1 Le général Antonio I. *Villareal* (1879-1944), vieux révolutionnaire mexicain, dirigeant au début du siècle du « parti libéral », clandestin et collaborateur de *Regeneración*, participa au soulèvement armé en 1910, fonda la C.N.T. en 1912 et présida en 1917 la convention mexicaine d'Aguascalientes. Il n'avait pu participer aux travaux de la commission Dewey, qu'il avait soutenue. Il était venu prendre des nouvelles de Trotsky après l'attentat et n'avait pas été reçu.

2 Le document important justifiant des ordres aussi draconiens au lendemain d'un attentat qui provoquait évidemment des visites de solidarité devant être traitées avec considération, était vraisemblablement la traduction anglaise du *Manifeste*. Trotsky avait achevé le texte russe dans la nuit du 23 mai, quelques jours avant l'attentat et, occupé le jour et le lendemain de l'attaque, devait néanmoins voir cette version anglaise. Si notre hypothèse est juste, il nous faut admettre que la Conférence internationale réunie à New York deux dimanches de suite, les 19 et 26 mai, n'avait pas adopté le texte même du *Manifeste*, qu'elle ne pouvait, du fait de l'attentat, avoir reçu, mais qu'elle en avait adopté les grandes lignes, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire. Nous en voyons une confirmation supplémentaire 1) dans le fait que le *Manifeste* n'a jamais porté de date, 2) dans une lettre de Trotsky à Cannon, du 28 mai, disant qu'il espère que le texte anglais en est arrivé à New York.

# Lettre au procureur général du Mexique

(27 mai 1940)

---

Lettre au Procureur général (T 4876-3), traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

---

Au cours de mon interrogatoire par un représentant du bureau du procureur général le 24 mai, il m'a été demandé, entre autres choses, qui je suspectais d'être derrière l'attentat contre ma vie. J'ai répondu : Joseph Staline. J'ai donné des explications détaillées sur les méthodes d'organisation du G.P.U. dans les pays étrangers. Cette partie de mon témoignage a été laissée complètement en dehors du procès-verbal, sans aucun doute pour des raisons d'étiquette internationale ou peut-être du fait d'aspects techniques de la procédure. Mais puisque les autorités sont intéressées avant tout à résoudre l'affaire, je sens de mon devoir de compléter mon bref témoignage sur le crime ici, parce que, selon moi, ce témoignage est d'une importance décisive quand à *la façon de mener en général l'enquête judiciaire*.

Il est avant tout nécessaire d'affirmer que la tentative d'assassinat ne pouvait avoir d'autre instigateur que le Kremlin, que Staline, par l'intermédiaire de l'agence du G.P.U. à l'étranger. Au cours des toutes dernières années, Staline a abattu des centaines de mes amis réels ou prétendus. Il a réellement exterminé ma famille entière, à l'exception de moi-même, de ma femme et d'un de mes petits-enfants. Par l'intermédiaire de ses agents à l'étranger, il a assassiné un des vieux dirigeants du G.P.U., Ignace Reiss<sup>1</sup>, qui s'était publiquement déclaré mon partisan. Ce fait a été établi par la police française et les tribunaux suisses. Les mêmes agents du G.P.U. qui ont tué Reiss filaient mon fils à Paris<sup>2</sup>. La nuit du 7 novembre 1936, des agents du G.P.U. ont pénétré par effraction dans le bureau parisien de l'Institut hollandais d'Histoire sociale et y ont volé une partie de mes archives. Deux de mes secrétaires, Erwin Wolf et Rudolf Klement<sup>3</sup> ont été assassinés par le G.P.U., le premier en Espagne et le second à Paris. Tous les spectaculaires procès de Moscou en 1936-1937 avaient pour but de me jeter aux mains du G.P.U.

Il serait possible d'allonger considérablement la liste de ces crimes. Tous avaient pour but mon annihilation physique. Derrière tous ces actes, il y a Staline. L'arme qui est dans ses mains, c'est la police secrète soviétique, appelée le G.P.U., avec ses sections dans tous les pays étrangers. Seuls des gens qui ont intérêt à dissimuler les traces de ces crimes peuvent nier voir jeter le moindre doute sur ces actes bien connus.

---

1 Ignace Reiss est le nom sous lequel était connu depuis sa mort Ignacy S. Poretzki (1899-1937), militant communiste de Galicie, entré dans les services secrets de l'Armée rouge, devenu responsable des services du N.K.V.D. – le G.P.U. en Europe occidentale en 1933. Convaincu par les Procès de Moscou, il adressa le 17 juillet 1937 aux dirigeants soviétiques une lettre dans laquelle il annonçait qu'il rejoignait la IV<sup>e</sup> Internationale. Il avait été assassiné en septembre 1937 près de Chamblandes, en Suisse.

2 Le Russe blanc Anatole *Tchistoganoff* (né en 1910) avait été arrêté le 10 novembre 1936, en plein Palais de Justice, à la suite d'une plainte de Sedov qui l'accusait de le « filer ». Il avait été libéré faute de preuves. Mais il avait été dénoncé comme membre de la bande et des « services » sous le nom de *Lunettes* par une des personnes arrêtées pour l'assassinat de Reiss.

3 Erwin *Wolf* (1902-1937), originaire de la région allemande de Tchécoslovaquie, ancien dirigeant de la section allemande en exil, puis secrétaire de Trotsky en Norvège, était membre du S.I. qui l'avait envoyé en mission en Espagne en 1937. Arrêté, il disparut. Rudolf *Klement* (1908-1938), étudiant allemand, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France secrétaire administratif du S.I. Il avait disparu en juillet 1938 et les débris de son cadavre avaient été retrouvés plus tard dans la Seine.

En disant cela, je n'exclue pas la possibilité de la participation de la Gestapo de Hitler dans la tentative d'assassinat<sup>4</sup>. Le G.P.U. et la Gestapo sont jusqu'à un certain point liés; il est possible et probable que dans des cas particuliers, les mêmes agents sont à la disposition des deux. Les autorités représentatives du gouvernement allemand ont indiqué publiquement qu'elles me considéraient comme un ennemi dangereux. Il est parfaitement possible que ces deux forces de police aient coopéré dans l'attentat dirigé contre moi. En tout cas, le rôle dirigeant revient incontestablement au G.P.U. car mes activités constituent un danger infiniment plus grand pour Staline que pour Hitler.

L'organisation du G.P.U. a des traditions et des méthodes très bien établies en dehors de l'Union soviétique. Quelques personnes très importantes liées au G.P.U. (le général Krivitsky<sup>5</sup>, Ignace Reiss, et d'autres) ont rompu avec lui au cours des dernières années et fait toute une série de révélations extrêmement importantes. En caractérisant quelques-unes des méthodes du G.P.U., je me base sur ces révélations ainsi que sur d'autres sources qui m'ont été accessibles.

Avant toute autre chose, il est essentiel d'établir catégoriquement que l'activité du G.P.U. est étroitement entremêlée avec celle du Comintern, ou plus précisément de son appareil, avec ses éléments dirigeants et ses partisans les plus sûrs. Le G.P.U. a besoin pour son activité d'une couverture légale ou semi-légale, et d'un environnement favorable pour le recrutement de ses agents; il trouve cet environnement et cette protection dans les prétendus « partis communistes ».

Le schéma général de l'organisation du G.P.U. à l'étranger est le suivant : *dans le comité central de chaque section du Comintern est placé un dirigeant responsable du G.P.U. pour ce pays*. Son statut n'est connu que du secrétaire du parti et d'un ou deux membres de confiance. Les membres du comité central n'ont que de vagues soupçons sur le statut particulier du responsable en question. Je n'ai aucune indication précise quant au fonctionnement de cette activité au Mexique. Mais il n'y a pas de raison de douter que le Mexique constitue une exception en ce qui concerne les méthodes d'organisation du G.P.U.

En tant que membre du comité central, le représentant du G.P.U. d'un pays a la possibilité d'aborder en toute légalité tous les membres du parti, d'étudier leurs caractères, de leur confier des missions et de les entraîner peu à peu dans le travail d'espionnage et de terrorisme, faisant parfois appel à leur sens de la loyauté vis-à-vis du parti, mais faisant aussi souvent usage de la corruption.

L'ensemble du mécanisme a été découvert en France et en Suisse en liaison avec l'assassinat de Reiss et les tentatives ultérieures contre mon défunt fils et d'autres personnes. En ce qui concerne les États-Unis, Krivitsky a établi que la sœur de Browder<sup>6</sup>, secrétaire général du parti, est devenue agent du G.P.U. grâce à la recommandation de son frère. Cet exemple constitue la règle plus que l'exception.

---

4 Trotsky fait bien entendu allusion ici à l'attentat récent contre sa maison, où il avait miraculeusement échappé à la mort.

5 W. Krivitsky était le pseudonyme de Samuel Ginzburg (1899-1940), un ancien ami d'enfance de Poretzki, qui avait fait défection après son assassinat.

6 Earl Russell Browder (1891-1973) était, depuis l'élimination des « droitiers » de Lovestone, le chef indiscuté du P.C. américain et sans doute le responsable devant Moscou de l'ensemble des P.C. du Nouveau Continent. Trotsky savait qu'il avait pris part en personne aux discussions précédant la décision de passer contre lui à « l'action directe ». Dans son livre *Agent de Staline*, Krivitsky mentionne comme agent du G.P.U. non la sœur de Browder, mais sa première femme, Catherine Harrison, connue sous le nom de Kitty Harris.

Tout conduit à penser que les principaux organisateurs de l'attentat venaient du dehors. Il est possible qu'ils aient quitté le Mexique à la veille de l'attentat, après avoir préparé l'opération et réparti les rôles. C'est la façon habituelle d'opérer du G.P.U. lequel, en tant qu'agence gouvernementale, a un intérêt exceptionnel à ne pas laisser de trace derrière lui.

Les agents du G.P.U. qui viennent dans un pays étranger pour une tâche spécifique travaillent toujours par l'intermédiaire du chef local du G.P.U., le membre du comité central du parti local mentionné ci-dessus; sans cela, ils ne pourraient pas s'orienter dans la situation locale ni sélectionner les indispensables exécutants de leur mission. L'émissaire du dehors et le résident local, ainsi que leurs collaborateurs de confiance, élaborent le plan général de l'entreprise, étudient la liste des collaborateurs possibles et les entraînent pas à pas dans le complot. Le rôle décisif dans cette tâche technique est joué par le résident national et son état-major général.

Je n'ai pas d'informations sur le rôle réel qu'ont joué le sergent Casas et les cinq policiers placés sous ses ordres qui étaient de garde à l'extérieur de ma maison<sup>7</sup>. Je sais seulement qu'ils sont compromis. On ne peut être certains qu'ils ne faisaient pas partie du complot; le G.P.U. a plus de moyens que n'importe quelle institution au monde, pour convaincre, contraindre et corrompre. Il peut avoir systématiquement insinué aux policiers que j'étais un ennemi du peuple mexicain, leur avoir promis de faire leur carrière, et finalement les avoir payés un bon prix pour leurs services. Mais des agents étrangers n'avaient pas la possibilité d'aborder les policiers mexicains; il fallait des agents locaux. Pour les agents mexicains engagés dans ce travail de corruption, il faut se tourner vers le comité central du parti communiste et vers l'entourage de ce comité central.

Le G.P.U. s'intéresse particulièrement au problème de la préparation de l'opinion publique pour un acte terroriste, surtout quand la victime est quelqu'un de bien connu sur le plan national et international. Cette partie du travail est toujours confiée à la presse stalinienne, aux orateurs staliniens et aux soi-disant « amis de l'Union soviétique ». Il me semble que l'enquête judiciaire, de ce point de vue, ne peut pas ne pas examiner le travail des journaux *El Popular*, *La Voz de México*, et quelques collaborateurs de *El Nacional*<sup>8</sup>. Je ne fais pas allusion ici à la critique de mes convictions, car une telle critique, même la plus sévère, est le droit démocratique le plus élémentaire de chacun. Mais ni *La Voz de México* ni *El Popular* ne se sont jamais occupés de semblable critique. Leur spécialité, comme celle de certains orateurs, surtout Lombardo Toledano<sup>9</sup>, a été pendant les trois ans et demi de mon séjour au Mexique, la propagation de calomnies contre moi qui sont incroyablement grossières et fantastiques.

Je rappelle qu'à plusieurs reprises ils m'ont accusé d'être lié avec tous les cercles réactionnaires du Mexique et de l'étranger : dans un de ses discours, Toledano a affirmé

---

7 Le sergent de police Jesús *Rodriguez Casas*, chef de la sécurité de la maison de Trotsky, avait eu des relations amicales avec tous les habitants de la maison et sa complicité avait dû être recherchée.

8 *El Popular* était le quotidien de la C.T.M., qui servait de fer de lance aux attaques contre Trotsky; *La Voz de México* était l'hebdomadaire du P.C.M. qui se livrait à la même besogne, avec plus de discrétion du fait de la faiblesse de son tirage; *El Nacional* était l'organe du parti gouvernemental, le P.R.M., mais certains de ses rédacteurs, « progressistes » faisaient partie de la bande de Lombardo Toledano et travaillaient main dans la main avec les ennemis de Trotsky.

9 Vicente *Lombardo Toledano*, avocat, professeur de droit, devenu secrétaire général de la centrale syndicale C.T.M. avait été la cheville ouvrière des attaques de tout ordre contre Trotsky au Mexique et ce dernier le considérait comme un agent direct et conscient du G.P.U. Cf. *Œuvres*, 16, « Déclaration inévitable; pp. 198-202, et la phrase décisive, p. 202, « M. Toledano agit non pas en représentant de la politique intérieure du Mexique mais en tant qu'agent de la politique extérieure du G.P.U. »

que j'étais en train de préparer une grève générale contre le gouvernement Cárdenas<sup>10</sup>, dans *El Machete* et ensuite *La Voz de México*<sup>11</sup>, on m'accuse tous les dimanches de préparer une révolution avec le général Cedillo et bien d'autres contre-révolutionnaires réels ou supposés; on me décrit dans des conciliabules secrets avec un certain Dr Atl, collaborant avec les fascistes allemands au Mexique<sup>12</sup>, etc. etc. Récemment, *Futuro*, *El Popular*, comme *La Voz de México* ont répété systématiquement que je suis en contact secrètement avec le député réactionnaire du congrès américain Dies et que je lui ai fourni des renseignements sur le Mexique. Toutes ces accusations, il est facile de le voir, n'ont aucun sens, car elles m'attribuent des actes qui sont, non seulement contraires à mes convictions et à l'œuvre de ma vie, mais aussi à mes intérêts immédiats, puisque je devrais avoir perdu la raison pour commettre des actes déloyaux à l'égard du gouvernement mexicain qui m'a accordé une hospitalité aussi généreuse.

Je n'ai pas besoin de rappeler que j'ai, de façon réitérée, appelé dans la presse mes accusateurs à porter l'affaire devant une commission désignée par le gouvernement ou par le parti révolutionnaire mexicain (P.R.M.)<sup>13</sup> afin d'examiner publiquement les accusations lancées contre moi. [Lombardo] Toledano et les chefs du parti communiste ont toujours pris grand soin de ne pas accepter cette proposition.

On ne peut s'empêcher de poser la question : pourquoi M. Lombardo Toledano et les dirigeants du parti communiste mexicain se sentent-ils obligés de répandre systématiquement des calomnies sur mon compte, avec l'objectif ostensible de me discréditer aux yeux des autorités et de l'opinion publique du Mexique ? Ces messieurs ne peuvent rien avoir contre moi personnellement, puisque je n'ai jamais eu avec eux ni relations personnelles ni conflits personnels. S'ils travaillent avec tant de zèle et si peu de vergogne, c'est seulement parce qu'ils ont reçu instruction de le faire. Qui peut l'avoir fait ? De toute évidence, l'homme du Kremlin, Joseph Staline.

Je ne veux pas dire par là que [Lombardo] Toledano et les chefs du parti communiste ont pris part directement à la préparation de l'attentat contre moi. Le G.P.U. applique une stricte division du travail. On demande à des personnes connues de propager des calomnies contre moi. Des agents moins connus, mais plus sérieux, se voient confier la tâche de l'assassinat. Néanmoins, M. Lombardo Toledano n'est pas un enfant. Il connaît parfaitement les méthodes du G.P.U., particulièrement la persécution systématique à laquelle ont été et sont encore soumis dans le monde entier les membres de ma famille, mes amis et moi-même. Ce n'est pas un secret pour Toledano que le G.P.U. a entrepris de m'éliminer physiquement. Je suis donc en droit de dire qu'en se consacrant systématiquement à la venimeuse campagne contre moi, *M. Toledano a participé à la préparation morale de l'attentat terroriste*. Par conséquent, le témoignage de Toledano serait d'un immense intérêt pour l'enquête.

Il n'est pas douteux qu'au moins les anciens et les actuels dirigeants du parti communiste savent qui est le dirigeant local du G.P.U. Permettez-moi aussi de supposer que David

---

10 Lázaro Cárdenas (1895-1970) était devenu président en 1934 et s'était appuyé sur le mouvement ouvrier, qu'il contrôlait, pour affirmer l'indépendance du Mexique face à l'impérialisme.

11 *La Voz de México*, un nouveau nom inspiré par un vieux journal catholique, était le nouveau nom du journal hebdomadaire du P.C., dont *Machete* (petit sabre) était l'ancien nom.

12 Saturnino Cedillo (1880-1939) et Gerardo Murillo dit D' Atl (1875- 1964) étaient des représentants de l'extrême-droite mexicaine.

13 Le P.R.M. (Partido de la Revolución Mexicana) avait été constitué le 30 mars 1938, à la place de l'ancien P.R.N. (Partido Revolucionario Nacional). Il était formé de quatre secteurs, dont un secteur ouvrier dominé par la C.T.M. Ce n'était pas formellement un « parti unique », mais tout de même plus qu'un parti officiel. C'est en tout cas à sa tête que se réglaient toutes les questions, y compris le choix du président.

Alfaro Siqueiros<sup>14</sup>, qui a participé en tant que stalinien actif à la guerre civile en Espagne, peut également savoir qui sont les plus importants et les plus actifs des membres du G.P.U., espagnols, mexicains, qui sont en train d'arriver les uns après les autres au Mexique, particulièrement *via* Paris. L'interrogatoire de l'ancien et de l'actuel secrétaire général du parti communiste et également celui de Siqueiros aideraient beaucoup à jeter la lumière sur les instigateurs de la tentative d'assassinat et en même temps à découvrir leurs complices.

---

14 On peut relever ici la qualité des informations dont disposait Trotsky et les justesses de ses appréciations. Car Siqueiros était effectivement *le chef de la bande qui avait mené l'attaque*. David Alfaro Siqueiros (1896-1974), peintre muraliste connu, membre du P.C. depuis les années vingt et des services sans doute depuis les années trente, avait été colonel (« el coronelazo ») en Espagne pendant la guerre civile. Depuis son retour avec ses compagnons d'armes, il s'était fait connaître par des actions publiques spectaculaires comme ses attaques contre la presse, ses coups de feu au commissariat et surtout ses attaques contre Trotsky.

# Accusateurs ou accusés ?

(28 mai 1940)

---

Communiqué de presse, *Los Gangsteres de Stalin*, pp. 172-173.

---

Le journal *El Popular* et maintenant la revue *Futuro*<sup>1</sup> se sont adressés à la Procuration de Justice du District fédéral et ont déposé une plainte contre moi pour le délit de « diffamation »<sup>2</sup>. Pour ma part, je déclare que je suis tout prêt à répondre à leurs sommations et bien entendu à comparaître pour réfuter les accusations formulées. En outre, pendant trois ans et demi, j'ai invité à plusieurs reprises les rédactions de ces organes à déférer les « accusations » contre moi à une commission impartiale désignée soit par le gouvernement, soit par le P.R.M. et n'ai jamais pu obtenir l'accord avec cette proposition de la part de mes « accusateurs ».

La décision présente des rédactions d'*El Popular* et de *Futuro* de placer l'affaire pour examen par les autorités compétentes est une acceptation à retardement de ma proposition ancienne. Je ne pouvais espérer mieux que l'intervention de la justice mexicaine dans cette affaire.

Comme les organisateurs de l'attentat du 24 mai et leurs « amis » ont propagé la rumeur que j'avais organisé un « auto-attentat », de même les personnes qui m'ont calomnié pendant des années au profit de Staline et par ordre du G.P.U., entreprennent aujourd'hui de m'accuser de les avoir diffamées.

Je puis assurer à l'avance à l'opinion publique que les rédacteurs d'*El Popular* et de *Futuro* vont me trouver bien préparé et que les accusateurs seront transformés en accusés.

---

1 De même qu'*El Popular* était le quotidien, *Futuro* était la revue mensuelle de la C.T.M.. En fait l'un et l'autre organe étaient les porte-parole de la fraction Lombardo Toledano, des organes politiques qui répercutaient contre Trotsky toutes les attaques staliniennes.

2 La plainte en diffamation était justifiée par les déclarations de Trotsky à la justice au lendemain de l'attentat. Trotsky avait souhaité cette confrontation en justice.

# [Sur le manifeste de la IV°]

(28 mai 1940)

---

Lettre à J.P. Cannon (7569), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library

---

Chers Camarades<sup>1</sup>,

Vous avez maintenant, je l'espère, le texte complet du manifeste en anglais<sup>3</sup>. J'ai été tout à fait désolé du retard occasionné d'abord par un mauvais état de santé, puis par la longueur du document et finalement par l'attentat. Si, comme je l'espère, vous avez déjà approuvé ce document (avec quelques amendements possibles), il faut à mon avis entreprendre tout de suite une action internationale sérieuse sur la base du manifeste.

Mes propositions générales sont les suivantes :

1. Publier le manifeste en anglais comme numéro spécial de *Socialist Appeal* ou de *Fourth International*<sup>2</sup> avec un tirage accru.
2. Outre les canaux généraux de diffusion, je propose d'envoyer des exemplaires à toutes les publications ouvrières, aux « Locaux » syndicaux, aux journaux et revues libérales et radicales, etc., avec une lettre spéciale qui devrait de façon tout à fait amicale inviter ces messieurs et dames à prendre position sur ce document compte tenu de l'importance de la question qui y est traitée. Les lettres devraient être signées du secrétaire général du parti.
3. Il faudrait en même temps qu'on traduise à New York ce document en allemand, français, et si possible en espagnol, et qu'on le publie en langues étrangères au moins sous la forme d'un bulletin, car nous ne pouvons espérer qu'il va être publié en Europe dans la période qui vient<sup>3</sup>.
4. Il faudrait étudier et discuter sérieusement le document dans les branches du parti.

La longueur du document est déterminée par la nécessité de présenter à nouveau notre programme dans son ensemble en relation avec la guerre. Le parti ne peut pas conserver sa tradition sans répéter périodiquement les idées générales de notre programme.

J'espère recevoir le texte de la traduction avant sa publication du fait de malentendus secondaires inévitables dans un texte de pareille longueur.

P.S. : Le camarade Hank<sup>4</sup> est arrivé juste à temps. Inutile de dire combien sa présence a été utile ici cette semaine.

---

1 James P. *Cannon* (1870-1974) dirigeant du S.W.P. après avoir été jusqu'en 1928 un des dirigeants du P.C. américain, était le destinataire de cette lettre adressée en fait à l'équipe dirigeante.

2 *Socialist Appeal* était l'organe d'agitation – une ou deux fois par semaine – et *New International* l'organe théorique du *Socialist Workers Party*.

3 Le Manifeste ne fut effectivement pas « publié » en Europe continentale, mais il fut traduit et diffusé clandestinement, ce qui, dans les conditions données, constituait un exploit de taille.

4 *Hank Stone* était le pseudonyme d'*Henry Matler* (1909-1986) un ingénieur militaire, membre de l'Opposition presque depuis sa fondation, qui était officier de la Garde nationale et, en cette qualité, une sorte de « responsable militaire » du S.W.P. On l'avait envoyé à Coyoacán pour examiner sous un angle technique les moyens de défense, notamment la fortification de la maison de l'avenue Viena.

La démission de Burnham<sup>5</sup> est une excellente confirmation de notre analyse et de notre pronostic concernant l'ex-minorité. Nous ne croyons pas que ce soit là la dernière des séparations.

---

5 James *Burnham* (né en 1905), professeur de philosophie à l'Université Columbia, ancien élève de ancien élève de Dewey, était venu au S.W.P. par le groupe des amis de Muste. En 1939, avec Shachtman, il avait été l'un des leaders de la minorité qui avait fait scission et fondé le Workers Party. Mais, par une lettre datée du 21 mai 1940, Burnham, expliquant que la discussion avait été pour lui l'occasion d'une réflexion de fond, avait donné sa démission du Workers Party parce qu'il rejetait désormais catégoriquement le marxisme dans tous ses aspects. Cette démission, après les arguments échangés, confirmait de façon éclatante tout ce que Trotsky avait écrit à ce sujet.

# [Une enquête qui s'égare...]

(31 mai 1940)

---

Lettre au président Cárdenas (T 4876-5), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

---

Monsieur le Président,

À la fin de 1936, dans un moment de péril extrême, non seulement pour ma vie mais aussi pour mon honneur politique, je me suis adressé à vous de la lointaine Norvège et vous m'avez généreusement accordé l'hospitalité. Aujourd'hui, à un moment critique, quand les autorités de police du Mexique commettent une erreur et une injustice évidentes à l'égard de mes collaborateurs et de moi-même, je me vois obligé de m'adresser de nouveau à vous.

Ma maison a été attaquée par une bande du G.P.U. Le général Nuñez<sup>1</sup> m'a déclaré en votre nom que la police ferait tout son possible pour éclairer ce crime. Je ne pouvais certainement pas m'attendre à autre chose de la part des autorités que vous dirigez. Je suis cependant forcé de constater amèrement que l'attitude de la police vis-à-vis de cette affaire a changé brusquement dans les trois derniers jours. La circonstance qui a fait que les attaquants, en dépit de l'armement important qu'ils ont mis en jeu pour m'assassiner, ne sont pas arrivés à me tuer, on la retourne contre moi, comme ma « faute ». Une bande de vingt hommes a attaqué ma maison pendant la nuit, neutralisé les policiers, forcé la porte de mon bureau, tiré de 200 à 300 coups de feu, jeté des bombes incendiaires dans la maison et dans la cour, blessé mon petit-fils<sup>2</sup> et séquestré de toute évidence un de mes gardes<sup>3</sup>. A-t-on découvert les criminels ? Je ne sais pas. Cependant, deux de mes collaborateurs les plus proches, victimes de cet attentat en même temps que moi, étaient arrêtés, sur la base de soupçons que j'ignore, mais – je l'affirme d'avance certainement faux. Otto Schüssler<sup>4</sup> m'a accompagné dans mes pérégrinations dans les onze années écoulées. Charles Cornell<sup>5</sup> vit dans ma maison depuis un an. Si la police m'avait interrogé sur mes deux collaborateurs avant de les arrêter, j'aurais sans aucun doute dissipé ses soupçons, parce que je les connais tous les deux comme des hommes d'honneur irréprochables, inconditionnellement loyaux au Mexique et fidèles à ses principes. Cependant je n'ai pas été interrogé une seule fois, par qui que ce soit, sur les circonstances qui ont servi de prétexte pour leur arrestation et que je devrais certainement connaître mieux que personne.

Objectivement, rien n'a changé en ces jours : ma maison est encore pleine des traces de l'attentat, mon petit-fils va tous les jours se faire panser. N'a pas changé non plus, bien

---

1 Le général José Manuel Nuñez était le chef des services secrets mexicains et nous n'avons pas d'indications biographiques à son sujet. Il avait tenu à prendre personnellement l'enquête en main.

2 Le petit-fils blessé au talon était le jeune Sieva, Vsievobod Volkov fils de Zinaïda, la fille aînée de Trotsky, venu au Mexique l'année précédente amené par les Rosmer.

3 Un des gardes de la maison de Trotsky avait disparu avec les assaillants, un jeune Américain, membre du S.W.P., Robert Sheldon Harte; les interprétations divergeaient.

4 Otto Schüssler (1905-1982) était venu de Leipzig à Prinkipo en avril 1932. Il en était reparti en avril 1933. Il avait également séjourné chez Trotsky à Barbizon entre novembre 1933 et avril 1934. Il était revenu prendre des fonctions de secrétaire au début de 1939 : il ne s'agissait donc pas de onze ans auprès de Trotsky mais de moins de trois.

5 Charles Olney Cornell (né en 1911), un enseignant et membre du S.W.P., était garde auprès de Trotsky depuis mai 1939.

sûr, mon ardent désir d'aider complètement les autorités à éclairer ce crime. Mais ce qui a changé brusquement, c'est l'attitude des autorités qui enquêtent vis-à-vis des habitants de ma maison : les victimes de l'attentat deviennent de plus en plus des accusés.

Monsieur le Président, cette façon de procéder n'est pas nouvelle. Quand la bande des fascistes norvégiens attaqua ma maison en 1936<sup>6</sup> pour voler mes archives, et, si possible, m'enlever moi-même, les autorités norvégiennes commencèrent par arrêter les criminels, puis se mirent à suivre la ligne de moindre résistance, affirmèrent que l'attaque des fascistes avait été une « étincelle » et m'arrêtèrent avec mon épouse. Il y a quelques mois les auteurs de cette « chispa »<sup>7</sup> ont aidé Hitler à s'emparer de la Norvège<sup>8</sup>.

L'enquête s'engage dans une voie fausse. Je ne crains pas de l'affirmer parce chaque jour qui viendra démentira l'hypothèse ignominieuse de l'auto-assaut<sup>9</sup> et compromettra tous ceux qui la propagent, directement ou indirectement.

Monsieur le Président, je ne puis exprimer mieux ma profonde estime pour votre personne qu'en vous disant toute la vérité. Je suis prêt, à la première demande que vous ferez, à faire toutes les déclarations nécessaires.

Votre attentif serviteur.

---

6 Dans la nuit du 5 au 6 août 1936, un commando de fascistes norvégiens s'était introduit dans la maison de Trotsky à Hønefoss en son absence. Ils avaient volé des copies de lettres qui furent ensuite publiées par la presse nazie de Berlin.

7 Nous avons conservé ici le mot castillan. « La chispa », c'est l'étincelle.

8 On sait que le Rassemblement national du major Vidkun Quisling, dont les cambrioleurs de Trotsky étaient membres, allait arriver au pouvoir avec leurs chefs et nombre de ceux qui avaient été les geôliers de Trotsky en Norvège.

9 La version de « l'auto-assaut » (Trotsky ayant organisé, selon elle, un faux attentat contre lui-même afin de pouvoir en accuser le G.P.U.) avait été lancée depuis quelques jours dans la presse du P.C.M. et de la C.T.M. Or la police semblait depuis quelques jours se lancer sur cette piste.

# Lettre au chef de la police

(31 mai 1940)

---

Lettre au colonel Sánchez Salazar (T 4876-6), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

---

Monsieur le colonel Leandro Sánchez Salazar<sup>1</sup>,

En même temps que la protestation que je suis obligé d'envoyer au président de la République, le général Lázaro Cárdenas, je me vois obligé d'attirer avec la plus grande urgence votre attention sur les circonstances suivantes;

- 1) L'attentat n'est pas un accident inattendu qu'on puisse attribuer à Dies, à Diego Rivera<sup>2</sup>, etc. L'attentat n'est pas le premier de son espèce, et j'ai pris toutes les mesures de défense face à la perspective d'un attentat inévitable de la part du G.P.U. Maintenant que l'attentat est un fait accompli, on s'en prend à mes amis et défenseurs, on suspecte mes amis d'hier, mais aucun de mes ennemis véritables, bien connus de tout le monde.
- 2) Je ne sais rien du chauffeur de M. Rivera. Mais la tentative de suggérer que le grand peintre ait pu participer est une fantaisie tout à fait absurde.
- 3) Cette tentative coïncide de façon surprenante avec les intentions des attaquants eux-mêmes qui criaient : « Vive Almazán !<sup>3</sup> » pour donner l'impression que cette attaque était un incident de politique intérieure, puisque, comme on le voit dans la presse, Rivera était lié à la campagne du général Almazán. La règle classique du G.P.U. est de tuer un ennemi et de rejeter la responsabilité sur un autre ennemi.
- 4) Dans un journal d'aujourd'hui, on publie ceci : « Ultérieurement ont surgi des divergences personnelles entre Trotsky et Diego Rivera. Il y a eu également la circonstance que le peintre a rencontré certains problèmes avec son épouse Mme Frida Kahlo, qui ont culminé avec leur divorce. »

« Trotsky a quitté la maison de ses amis et pris celle où il vit actuellement. »

Je suis certain que cette ignominie provient d'un journaliste démoralisé et n'a rien de commun avec les sources officielles d'information.

Mes divergences avec Rivera avaient un caractère politique, théorique et artistique, et elles ont été aggravées par son tempérament impulsif. Toute la correspondance concernant la rupture de nos relations est à la disposition de l'enquête, si une enquête sérieuse a lieu également sur ce point, qui n'a rien à voir avec l'attaque du G.P.U.

---

1 Le colonel Leandro A. Sánchez Salazar, chef de la police, venait aussi des services secrets et nous n'avons pas d'indications biographiques le concernant.

2 Le peintre Diego Rivera (1886-1957), ancien camarade de parti et ami personnel de Trotsky, s'était brouillé avec lui au début de 1939. Son chauffeur avait été longuement interrogé dans le cadre de l'enquête à laquelle lui-même se déroba en quittant sa maison avec l'aide de l'actrice Paulette Goddard et en se réfugiant aux États-Unis. Martin Dies (1901-1972) était député du Texas.

3 Juan Andreu Almazán (1891-1965), un des plus jeunes généraux de la révolution et l'une des plus grosses fortunes du pays, était le candidat de la droite aux présidentielles, avec le soutien de Rivera notamment.

Il y a treize mois que ma famille a quitté la maison de Rivera. Nous avons appris son divorce par la presse, il y a cinq ou six mois seulement. Je repousse avec indignation et dégoût cet épisode qui n'a rien à voir avec l'attentat du G.P.U., moralement protégé par MM. Lombardo Toledano et autres.

- 5) Je n'ai rien de commun avec les activités politiques de Diego Rivera. Nous avons rompu nos relations personnelles voici quinze mois. Je n'ai eu pendant plus d'un an aucune relation avec lui, directe ou indirecte, qui eût pu donner prétexte à la monstrueuse construction qui impute à Diego Rivera la responsabilité de cette action commise indubitablement par les agents du G.P.U. et couverte politiquement par la campagne odieuse de MM. Lombardo Toledano, Laborde, Encina, Salgado<sup>4</sup> et autres.
- 6) Je suis absolument certain que les appréhensions de mes collaborateurs et amis reposent sur des faits de la même valeur que ceux qui concernent Diego Rivera. Je suis certain que les recherches s'orientent vers une impasse. Tous les jours, tous les faits nouveaux, toute piste sérieuse feront s'évanouir ces constructions artificielles et démasqueront les véritables criminels avec leurs inspireurs et protecteurs individuels.
- 7) Jusqu'à présent, je me suis imposé le mutisme le plus absolu pour ne pas gêner l'enquête. Mais, compte tenu de son orientation fautive de façon surprenante, je me réserve le droit absolu de faire appel à l'opinion publique mexicaine et internationale dans cette affaire.

---

4 Après Lombardo Toledano, dirigeant de la C.T.M. et, selon lui, agent du G.P.U., Trotsky mentionne plusieurs dirigeants anciens et nouveaux du P.C.M. Hernán Laborde (1896-1955), cheminot, secrétaire général en 1929, venait d'être exclu et accusé de complicité avec Trotsky, malgré sa participation à la meurtrière campagne contre lui. Le paysan Dionisio Encina (né en 1907), une personnalité assez falote l'avait remplacé. Andrés García Salgado, collaborateur de *Futuro*, était l'un des nouveaux promus au comité central, ce qui rendait probable sa participation à la préparation de « l'action directe » contre Trotsky. Il passait pour avoir été compagnon de Sandino dans la guérilla nicaraguayenne et était commissaire politique en Espagne.